PEN CLUB OCCITAN **PEN CLUB FRANÇAIS**

L'IDÈA LATINA E LA PATZ EN MEDITERRANÈA

LA PAIX ET L'IDÉE LATINE EN EURO-MÉDITERRANÉE

NARBONNE **JUIN 2018**

PEN CLUB OCCITAN **PEN CLUB FRANÇAIS**

DEUXIÈMES RENCONTRES DE NARBONNE
ALEM
ACTEURS DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION EN EURO-MEDITERRANÉE

JUIN 2018

PARTENAIRES

RÉGION OCCITANIE
PEN CLUB FRANÇAIS
IEO AUDE
ASSOCIATION *BIZE-PATRIMOINE*
RADIÒ LENGA D'OC NARBONA
PEN CLUB OCCITAN
CIRDOC
COMMUNE DE BIZE-MINERVOIS
MILLE POÈTES EN MÉDITERRANÉE
AGGLO DU GRAND NARBONNE

SOMMAIRE

PROGRAMME
PREMIÈRE PARTIE : LA PAIX ET L'IDÉE LATINE

Antoine ANDERSON
PEN CLUB FRANÇAIS
DE L'IDÉE LATINE DANS L'ESPACE MÉDITERRANÉEN,
NOTAMMENT EN OCCITANIE
« L'UNIVERSEL, L'UNIFORME ET LE COMMUN »

Silvia AYMERICH-LEMOS
Danièle ESTÈBE-HOURSIANGOU,
Elija LUTZE
PEN CLUB CATALAN
BERNAT LESFARGAS,
LE COMBAT D'UN HOMME DE PAIX

Michel BAGLIN
PEN CLUB FRANÇAIS
LA PAIX ET L'IDÉE LATINE

Ghislaine BRAULT-MOLAS
FRANCE
LATINITÉ, MÉDITERRANÉE ET POÉSIE

Jean-Frédéric BRUN PEN CLUB OCCITAN
NAISSANCE ET ÉVOLUTION DE L'IDÉE LATINE
Un chirurgien perdu dans un délire hallucinatoire sur le Larzac
Deux renaissances jumelles de cultures écrasées par l'histoire
Le tournant de 1870
Les Fêtes de Pétrarque » en 1874, à la fontaine de Vaucluse.
Le concours littéraire de la société des langues romanes en 1875
Les « Fêtes latines » de Montpellier en 1878
« La Provence qui chante » relayée par « le Languedoc qui combat »
Ricard et ses continuateurs
Une autre latinité dans le creuset de la grande guerre
L'Idée Latine occitane de Barthe
Initiative diplomatique latine de la France
Fin de l'Union latine

Sylvestre CLANCIER
PRÉSIDENT D'HONNEUR PEN CLUB FRANÇAIS
MEMBRE D'HONNEUR DU PEN CLUB OCCITAN
1) DE L'IDÉE GRECO-LATINE HYPOTHÉTIQUE D'UN « PACTE CIVILISATIONNEL »
EN MÉDITERRANÉE FONDÉ SUR LE « MARE NOSTRUM » À L'IDÉE UTOPIQUE
D'UNE LATINITÉ HUMANISTE ET UNIVERSALISTE EN FAVEUR D'UNE CITOYENNETÉ
MONDIALE, LAÏQUE ET FRATERNELLE.

2) QUAND DES ÉCRIVAINS EXILÉS SE HEURTENT
À DES MURS, DES CLÔTURES, DES FRONTIÈRES INFRANCHISSABLES…

Françoise COULMIN
PEN CLUB FRANÇAIS
MEMBRE D'HONNEUR DU PEN CLUB OCCITAN
LA PAIX ET L'IDÉE LATINE EN EURO-MÉDITERRANÉE (+ OC)

Pierre COULMIN
PEN CLUB FRANÇAIS
DE LA MÉDITERRANÉE, DE LA LANGUE, DE LA LITTÉRATURE OCCITANES DE L'IDÉE LATINE (+ OC)

Miquel DÉCOR
PEN CLUB OCCITAN
FIGUE, MENSONGE ET CRUAUTÉ (+ OC)

Françoise GEIER
PEN CLUB FRANÇAIS
UN PAUVRE DE SA LANGUE EN SOMMEIL (+ OC)

Edvard KOVAC
PEN CLUB SLOVÈNE
PRÉSIDENT D'HONNEUR DU COMITÉ POUR LA PAIX (Pen Club International)

Guy MATHIEU
PEN CLUB OCCITAN
TÉMOIGNAGE DE L'OLIVIER (+ OC)

Alix PARODI
Secrétaire Générale du PEN CLUB SUISSE ROMANDE

Pierre PESSEMESSE
PEN CLUB OCCITAN
1914 - 1918
LES ÉCRIVAINS DE LANGUE D'OC DANS LA TOURMENTE (+ OC)

Philippe PUJAS
Vice-président du PEN CLUB FRANÇAIS
PAISIBLE BEAUTÉ (+ OC)

Marie ROUANET
PEN CLUB OCCITAN
MARE NOSTRUM

Teresa SALEMA
PEN CLUB PORTUGAIS
DES RACINES, DES ORIGINES, DES AFFINITÉS ÉLECTIVES (+ OC)

Miquèla STENTA
PEN CLUB OCCITAN
MARCELA DELPASTRE ET L'IDÉE LATINE (+ OC)

ANDRÉ UGHETTO
PEN CLUB FRANÇAIS
LA MER MÉDITERRANÉE, UN « LAC » DE PAIX ?

DEUXIÈME PARTIE : POÈMES LIBRES

Élizabeth CSICSERY-RONAY
PEN CLUB HONGROIS
POÈMES

Dinu FLAMAND
PEN CLUB ROUMAIN
POÈMES

Jean-Luc MOREAU
PEN CLUB FRANÇAIS
POÈME (+ OC)

Ifigenija SIMONOVIČ
Présidente du PEN CLUB SLOVÈNE
POÈMES

PROGRAMME

Jeudi 28 Juin :
10 h-12 h : Accueil. Planning interventions (Maison des Jeunes et de la Culture)
13 h 30 : repas (Mjc ou libre)
14 h-17 h : Communications (Mjc)
17 h-19 h : Visite du patrimoine ou temps libre
19 h 30 : repas (Mjc ou libre)
Nuit + petit déj. : « Zénitude hôtel »

Vendredi 29 Juin :
10 h-12 h : communications (Mjc)
12 h 30 : repas (Mjc ou libre)
14 h-17 h : communications (Mjc)
17 h : Présentation par le CIRDOC du manuscrit du « Brevari d'Amor »
de Matfre Armengaut.
19 h 30 : repas (Mjc ou libre)
21 h : Soirée poétique à l'invitation des « Mille poètes en Méditerranée »
Nuit + petit déj. : « Zénitude Hôtel »

Samedi 30 Juin :
10 h-12 h : communications (Mjc)
12 h 30 : repas (Mjc ou libre)
14 h-16 h : communications et clôture (Mjc)
16 h : Départ pour Bize-Minervois : visite commentée de la « circulade » ; repas offert par la municipalité ; soirée : lecture d'extraits du CID de Corneille traduit en occitan par Guy Mathieu.
23 h : retour à Narbonne « Zénitude Hôtel ».

L'IDÉE LATINE ET LA PAIX EN MÉDITERRANÉE

L'idée latine et occitane de la littérature est porteuse de valeurs humanistes, ignore les frontières et appelle à une citoyenneté mondiale.

La promotion de la liberté, de la paix et de la fraternité sera ainsi au cœur des rencontres de Narbonne à l'initiative des PEN occitan et français.

Grâce au soutien de la SOFIA, des enquêtes, des réflexions et des témoignages sur les censures et les atteintes aux libertés d'expression et de création dans l'espace euro-méditerranéen seront proposés dans deux *Cahiers du PEN français*.

ALEM et des écrivains des PEN d'Europe et de Méditerranée participent à ces rencontres.

Jean-Frédéric Brun
Président du PEN occitan

Michel Decor
Vice-président du PEN occitan

Emmanuel Pierrat
Président du PEN français

Sylvestre Clancier
Président d'honneur du PEN français

ANTOINE ANDERSON
PEN CLUB FRANÇAIS

Contractuel de la fonction publique territoriale, je suis en charge de l'ingénierie de projets sociaux et urbains, innovants et partenariaux. Ces projets suscitent l'activité et l'emploi pour ceux qui restent durablement sur le bord de la route ; ils tendent la main pour des jeunes qui sont à la recherche de leur voie dans leur scolarité ; ils renouent avec la nature dans la ville pour les habitants qui veulent embellir leur quotidien et découvrir leur patrimoine naturel ; ils relient les habitants de toutes origines et de tous âges qui s'impliquent dans les rencontres, les échanges et les propositions pour améliorer le « vivre ensemble » dans la cité. Incubateur d'une revue de BD, dans les années 1980 à la Rochelle avec des jeunes dessinateurs, j'ai organisé des rencontres avec des auteurs au Festival de la Bande dessinée d'Angoulême et il m'a été permis d'être commissaire d'une exposition au Musée du nouveau monde.

Auteur d'ouvrages professionnels dans le domaine de la politique de la ville dont : *De la zone au territoire* (Éditions La Découverte, 1998) et *« La politique de la ville »* (Éditions sociales, 2003). Je prépare un essai à l'occasion des 40 ans de la politique de la ville, actuellement commémorée par les institutions nationales et locales. Je contribue à une réflexion sur le développement durable auprès d'associations qui requestionnent le rapport de l'homme, de la nature et du vivant et je milite pour que des solutions nouvelles soient prises en compte et qu'elles se réalisent. Je suis membre du PEN CLUB.

DE L'IDÉE LATINE DANS L'ESPACE MÉDITERRANÉEN NOTAMMENT EN OCCITANIE « L'UNIVERSEL, L'UNIFORME ET LE COMMUN »

L'espace méditerranéen représente quelque chose de cher pour moi. Jeune adulte, tout juste la majorité acquise, j'ai voyagé à de nombreuses reprises en Méditerranée orientale, tout le long des bords de la mer Égée (Grèce et Turquie actuelles), depuis le golfe de Patras, franchissant le canal de Corinthe

et le golfe Saronique, en remontant jusqu'à Thessalonique, la Thrace, les Dardanelles, redescendant jusqu'à Marmaris en passant par Izmir. Les îles ne me sont pas étrangères, toutes si différentes et singulières. Mes voyages m'ont conduit jusqu'à Mersin (Cilicie). Plus tard, ce sera Israël de Haïfa à la visite de la ville antique de Césarée, jusqu'à Tel Aviv-Jaffa avec son urbanisme d'inspiration BAUHAUS. Ces secteurs témoignent encore de la présence ottomane pendant trois siècles et plus récemment leur architecture de verre rivalise avec les capitales européennes. Dans cet espace géographique fermé dont les contours sont clairement délimités, s'est développée une vie, habitée par une grande diversité de peuples animés par le désir de découvertes et de voyages, organisés autour des échanges et du commerce circulant de rive en rive. La somptuosité des lieux et des paysages, le silence et l'inspiration spirituelle invitent à l'introspection et à la connexion au monde. Au quotidien, c'est un mode de vie qui tend vers la paix, la détermination et la sagesse. Ceci m'évoque Eschyle « le sourire innombrable des vagues marines » pour parler de la lumière de la Grèce, celle-là même qui pour les Grecs surgit à tout instant et éclaire tout. Elle est présente dans tout le bassin méditerranéen.

Depuis 40 ans, par mes voyages, je suis émerveillé par la beauté des paysages et la lumière éblouissante qui nous radie et sollicite l'éveil de tous nos sens. Posté à Égine, au pied du temple Aphaia, au cœur du golfe Saronique, j'éprouve cet *instant singulier où la spiritualité répudie la morale, où le bonheur naît de l'absence d'espoir, où l'esprit trouve sa raison dans le corps*[1]. Il en fut de même à Assos, à Millet ou au Cap Sounion. Ce ressenti, si présent à ce jour, me rend humble face à la splendeur de la nature qui me submerge et élève ma conscience. J'ai la conviction que le monde est beau pour qui veut ouvrir les yeux et est toujours une source d'inspiration dans la littérature, la musique et la poésie.

Ma présence au monde se manifeste par une curiosité et une quête incessante de connaissances de l'histoire, de la géographie, des peuples, de l'art culinaire et de l'architecture qui ont façonné tant de civilisations qui peuplent l'espace méditerranéen depuis plusieurs millénaires. Les lectures de Jacqueline de Romilly, Lawrence Durell, Albert Camus et bien d'autres ont creusé un sillon profond qui m'inspire et me conduit régulièrement à voyager encore et encore dans cette partie du monde. Ma présence, « ici et maintenant » sur cette terre baignée de lumière et pleine d'inspiration spirituelle m'apprend deux choses : *la première* est que l'on ne peut prétendre tout saisir, comprendre et ramener à la raison en toute logique. En réalité, il nous faut aussi apprendre à nous laisser porter par le rationnel et l'irrationnel qui sont étroitement unis et entrelacés et de ressentir au fond de nous ce sentiment de bonheur qui nous envahit lorsque nous prenons conscience de notre présence au monde. *La seconde* est le sentiment de chercher à rassembler ce qui est épars, par l'éveil de tous nos sens et la convocation de nos savoirs. Pour bien comprendre, une approche globale et interdisciplinaire est nécessaire.

Les Rencontres de Narbonne m'ont permis de côtoyer des poètes, des auteurs, des travailleurs du livre et des philosophes. Il m'a été proposé une courte intervention que j'expose ci-dessous. Inspirée du livre de François Jullien : *Il n'y a pas d'identité culturelle*[2]. L'auteur y aborde précisément la question de « l'identité culturelle ». Ce qui tombe bien et plusieurs questions me viennent à l'esprit :
- l'idée latine dans l'espace méditerranéen et plus précisément en Occitanie s'est-elle repliée sur elle-même et, si non, que partage-t-elle avec les autres parties de ce monde si varié et si fragmenté ? - - - Comment s'inscrit-elle dans la mondialisation aujourd'hui et peut-elle encore exister sans être broyée par d'autres cultures qui s'emploient à la gommer et à la faire oublier ?
- Si l'idée latine et occitane des arts et de la culture est porteuse d'histoires, de valeurs et de traditions qui conduisent à ne pas rejeter l'autre, quelle que soit l'appartenance de chacun à un groupe humain, comment continuer à faire vivre et à faire valoir sa part d'humanisme et d'humanité dans des liens forts et ouverts avec le reste du monde ?
- Les droits de l'homme et du citoyen sont-ils encore l'une des clefs pour propager une certaine idée de l'universalisme au moment où ils sont contestés et où les affirmations identitaires et les communautarismes montent en puissance ? Ces derniers font peser une menace pour la paix en

[1] Albert Camus : *Noces suivi de l'été – Le désert* - p.68 - Folio Gallimard, 1980.
[2] François Jullien *« il n'y a pas d'identité culturelle »* - L'Herne – Octobre 2016. Philosophe, helléniste et sinologue, François Jullien déploie son travail dans une dimension interculturelle ainsi qu'une philosophie de l'existence. Il vient à point, à la fois, pour s'inscrire dans une dimension universaliste, s'inspirant entre-autre du monde grec, nous inviter à développer une réflexion sur « l'identité » qui doit nous unir et non nous séparer et de promouvoir du commun plutôt que de mettre l'accent sur des différences qui nous éloigne.

dressant les nationalismes les uns contre les autres, au moment où les institutions onusiennes montrent leurs difficultés à contenir la volonté belliqueuse des belligérants.

Mon intervention et les échanges qui ont suivi sont venus à point pour éclairer, quelques notions telles que l'universel, l'universalisme, l'uniforme et le commun. Mon propos vise à entrer ***en résonnance*** et de ***faire écho*** aux réflexions qui vont suivre quant à « l'idée latine », source d'une universalité culturelle, où les peuples malgré leurs différences ont tant de « commun » à partager, à commencer par la littérature et plus généralement l'ensemble des arts et de la culture. Pour autant, sans être « naïf », il faut rappeler la diversité des langues et des littératures en Méditerranée qui ont pour fonction d'alimenter un imaginaire collectif mais aussi de participer au processus de construction des identités nationales[3], et de jouer un rôle majeur dans les revendications des peuples colonisés ».

Traversées par la *question migratoire* qui crispe nos gouvernants et les peuples de nos différentes nations en Europe, mises à mal par un *vivre ensemble* profondément marqué par un incivisme et une exaspération liées aux comportements égoïstes, entachées par une *absence de réflexion* et de *participation des citoyens* à la conception de la vie en société (espace public et relations sociales), les notions de « différence », de « références culturelles » et « d'identité » sont sous tension dans nos sociétés. Elles se fracassent contre le mur de l'incompréhension, se confrontent, entre en compétition, s'affrontent chaque jour. Ce n'est pas sans effet sur la cohésion sociale, le sentiment d'appartenance à une même communauté autour de valeurs et de liens qui nous unissent, ainsi qu'à la réussite du projet commun scellé autour d'un pacte social et civique.

Nous assistons à une société qui se regarde dans un miroir qui se fissure sans être à même de proposer des alternatives viables et audibles. La défiance envers nos institutions, la défiance envers les élites est préoccupante. L'insuffisance d'espaces démocratiques de débats, associant en un même lieu l'ensemble des parties utiles à la compréhension de ce qui se joue et dessinant les contours des voies et des moyens pour avancer ensemble, sont quasi inexistants. Le « vivre ensemble » est de moins en moins accepté, produisant de fait la création de « zones d'entre soi », séparant les individus et les groupes par communauté où les tensions s'exacerbent.

Dans ce contexte, à l'échelle de la vie quotidienne de chacun, qu'y a-t'il de *commun* que nous partageons ? Le *commun* est à dimension politique, concept à partir duquel les Grecs ont conçu la Cité. Il ne faut pas confondre le *commun* et l'uniforme. Le *commun* n'est pas *le semblable*. L'acception du *commun* est d'être productif, non pas de manière uniforme, mais créatif. *En promouvant le commun qui n'est pas une réduction à l'uniforme, sa production par la communauté sera active et donnera effectivement à partager*[4]. Contrairement à *l'universel*, le *commun* ne s'édicte pas. Il est donné, tel un héritage soit naturel, soit par transmission et pour une autre part, il se décide par ses valeurs et ses choix. Le *commun* s'inscrit dans le cadre d'un projet collectif acté par ses promoteurs et partagé par le plus grand nombre.

Les organisateurs des Rencontres de Narbonne ont souligné que l'idée latine et occitane de la littérature est porteuse d'histoires, de valeurs et de traditions qui conduisent à ne pas rejeter l'autre quelle que soit l'appartenance de chacun à un groupe humain. Cette civilisation qui s'est bâtie au fil des siècles constitue aujourd'hui et représente pour demain un patrimoine immatériel et universel de l'humanité par ses ressources culturelles à partir desquelles, le *commun* est à partager, à diffuser et à rayonner dans l'espace méditerranéen et dans le monde. Ces ressources sont issues d'une tradition, d'un certain milieu, d'un paysage institutionnel et politique. Elles sont rendues accessibles à tous et ne relèvent pas d'une propriété exclusive. Ce patrimoine vivant et actif appelle aux rencontres, aux échanges et à la découverte de nouvelles voies pour poursuivre son œuvre, s'adapter et se propager.

Les ressources culturelles *ne sont pas exclusives comme le sont les valeurs ; elles ne se prônent pas, on ne les « prêche » pas. Mais on les déploie ou on ne les déploie pas, on les active ou on les laisse tomber en déshérence, et de cela chacun est responsable*[5]. Ne sommes-nous pas au cœur du projet des Rencontres de Narbonne ? Pour ses promoteurs, c'est la volonté permanente et déterminée de rendre compte et au-delà de faire vivre la culture, la langue occitane dans l'espace méditerranéen, dans une visée d'ouverture, de partage et

[3] Dirigé par Robert Bistolfi et Henri Giordan : *Les langues de la Méditerranée* - L'Harmattan, novembre 2003.

[4] François Jullien, id

[5] François Jullien, id

d'échanges. Comme nous le suggère François Jullien, en aval, il convient de repenser le « *dia-logue* » des cultures que nous savons riche dans l'espace méditerranéen : « dia » *de l'écart et du cheminement* ; logos *du commun de l'intelligible*. Car c'est ce **commun de l'intelligible qui fait l'humain**.

En amont, il convient de distinguer, sans les confondre ce que signifient trois termes rivaux : *l'universel*, *l'uniforme* et *le commun*.

L'universel a deux sens : le premier, relève du constat et se limite à l'expérience. Il signifie la généralité. Le second qui nous intéresse ici renvoie à l'universalité, autrement dit à l'exigence de la pensée. *Cet universel est non plus seulement de la généralité, mais bien de « nécessité » : universel qui est, non de fait, mais de droit (à priori) ; non pas comparatif, mais absolu ; non pas tant extensif qu'à valeur d'impératif.* C'est sur cette acception forte que les Grecs ont fondé la possibilité de la science et que plus tard ont été conçues les « lois universelles de la nature ». Au-delà du domaine de la nature, l'universalité a été choisie dans le domaine des droits de l'Homme. Est-ce aussi une nécessité de principe comme évoqué précédemment ? *Quelle en est alors la légitimité ? N'est-elle pas abusivement imposée ?*

À la rencontre des autres cultures, de l'autre côté du monde, a-t-on la même perception de l'universel et à vrai dire comment est-elle vécue ? Au moment où se termine la commémoration du 70ème anniversaire de la déclaration universelle des droits de l'Homme de 1948, cette question est d'une actualité brûlante, puisque remise fondamentalement en question par de grandes puissances telles que la Chine, la Russie et dans une moindre mesure les États Unis.

L'uniforme est l'envers de l'universel, il peut même en être la perversion. *Il ne relève pas de la raison comme l'universel mais de la production. Il n'est que le standard et le stéréotype. Il procède non pas d'une nécessité mais d'une commodité.* Tandis que l'universel est unique « UN », l'uniforme n'est que la répétition d'une unité, produit à l'identique et n'est plus inventif. À l'heure de la mondialisation, l'uniforme s'impose partout et à moindre coût, à travers le monde. L'objet de valeur économique ne relève en rien d'une nécessité de principe, mais à une extension du marché.

Le commun, exposé plus haut signifie : parler d'une même langue, vivre dans un espace commun dont les traits et les caractéristiques sont déterminants pour les hommes qui y vivent. Ce monde vivant est si proche et familier pour l'ensemble des individus qui partagent cet espace méditerranéen. Il représente un *commun* à partager, en paix, dans une harmonie entre les hommes et la nature qui en prennent soin et le préservent.

Si, en son principe, le partage du commun est extensif, néanmoins, il y trouvera aussi ses limites culturelles, sociales, géographiques et politiques. Si le *commun* peut ignorer les frontières, il les rencontrera pour autant. Au-delà, le *commun* perd de sa capacité naturelle à inclure et accroît par ailleurs son pouvoir d'exclure. Fort de son projet humaniste, novateur, ouvert et disponible aux autres, appelant à une citoyenneté mondiale autour des cultures et du patrimoine, la culture occitane participe de la promotion de la liberté, de la paix et de la fraternité.

SÍLVIA AYMERICH-LEMOS
DANIÈLE ESTÈBE-HOURSIANGOU
ELIJA LUTZE
PEN CLUB CATALAN

DANIÈLE ESTÈBE HOURSIANGOU.
Ancienne journaliste à « Sud Ouest », auteure et traductrice. Directrice de la revue Oc de 2012 à fin 2017.
Collaboration au site Versions Multiples. Publications : *Le Jardin* (nouvelle, éditions In8) ; *Parçans esconuts/Territoires cachés*, recueil de poèmes bilingue gascon/français (éditions Jorn) ; articles dans la revue Europe.

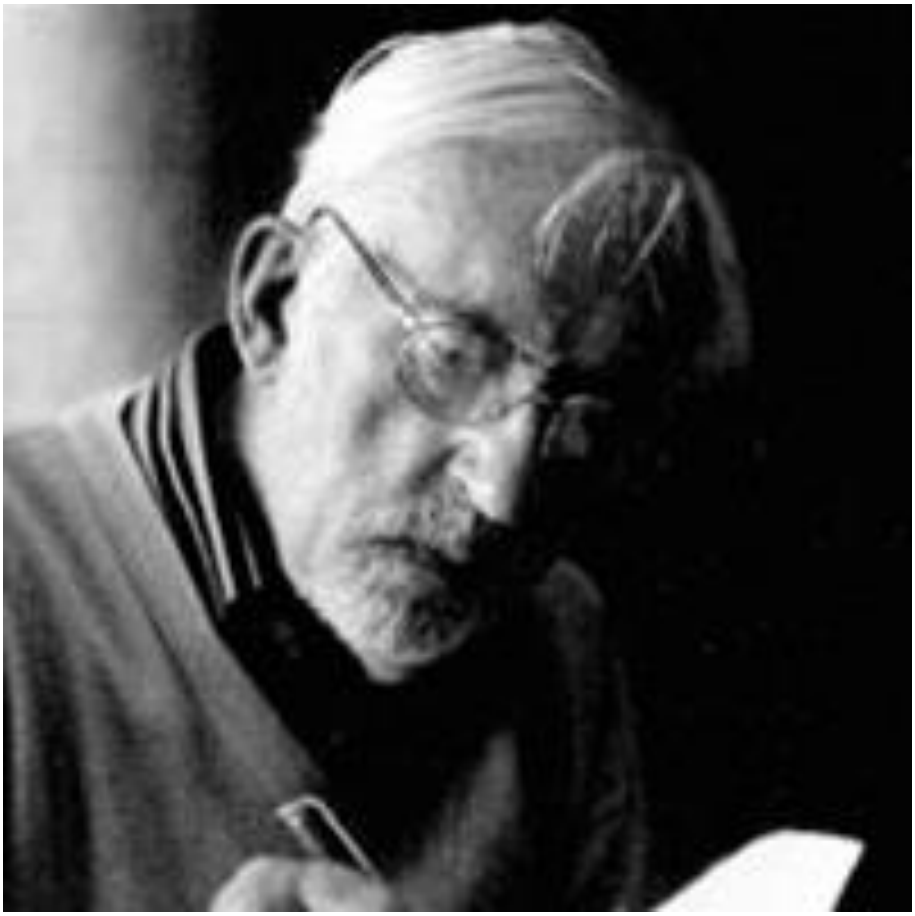
BERNAT LESFARGAS, LE COMBAT D'UN HOMME DE PAIX

Les 2èmes rencontres ALEM Narbonne (Acteurs de la Liberté d'Expression en Méditerranée) se tiendront à Narbonne les 28, 29 et 30 juin 2018 autour du thème « L'idée Latine et la paix en Méditerranée ».

Le projet Versions Multiples est né à Budapest, en octobre 2012, lors du congrès du Pen Club hongrois qui traitait de la question centrale « Langue, Littérature et Nation », au moment même où on célébrait les 90 ans de la création du Pen Club catalan et du Manifeste de Gérone sur les droits linguistiques. La présence de Versions Multiples dans le cadre des rencontres Alem Narbonne 2018 participe au rappel d'une proclamation de l'urgence de la paix entre les peuples portée par une lignée de poètes autour de Mare Nostrum. Et tout d'abord parce qu'il s'est constitué comme lieu de rencontre et de partage pour des auteurs de nombreuses langues - pas seulement méditerranéennes - très souvent minorées, écartées, mais portées, nourries et soutenues par la force singulière de l'expression poétique. Ensuite, parce qu'au-delà des langues elles-mêmes, du vecteur civilisationnel qu'elles sont, le site fait

entendre la voix des poètes dans leur profondeur et leur diversité.

Versions Multiples, s'attache également à rendre hommage aux poètes qui jalonnent, par la conduite et le contenu de leur œuvre, la précieuse relation entre les Occitans et les Catalans. Bernard Lesfargues est de ceux-là. Poète majeur, il fut un inlassable défenseur de ce message de paix à travers son œuvre par la fidélité à la langue occitane et par son remarquable travail de traducteur au service d'auteurs catalans considérables, par le lien qu'il voulait indéfectible entre les deux cultures. Sa récente disparition a tout naturellement engendré la part de Versions Multiples et de la revue valencienne *L'Aiguadolç* la volonté de publier un dossier hommage coordonné par Elija Lutze, et dont le point central est la traduction dans une grande diversité de langues, 21 précisément, de son poème « Autre Epitafi ». ALEM Narbonne 2018 lui fera une place avec les lectures de quelques traductions, et tout spécialement celle qu'en fit en français Bernard Lesfargues lui-même. Ensuite, le micro sera tendu à ceux qui dans l'assistance souhaiteront lire une autre version.



Bernard Lesfargues

BERNAT LESFARGAS, LO COMBAT D'UN ÒME DE PATZ

La dusau amassada Alem Narbona (Actors de la Libertat d'Expression en Mediterranèa) que's tienerà los 28,29 e 30 junh 2018 sus lo subjècte *La idea latina e la patz en Mediterranèa.*

Lo projècte Versions Multiples vadó en Budapest, en octobre 2012, peu congrès deu Pen Club hongrés qui tractava de la question centrau « Lengatge, Litteratura e Nacion ». Deu temps que's celebravan los 90 ans de la vaduda deu Pen Club catalan e deu Manifeste de Girona sus los drets linguistics. La preséncia de Versions Multiples dens l'encastre de l'amassada 2018 de Alem Narbona resulta de rasons divèrsas. Lo site participa au rebrembe de la prèssa de la patz enter los pòbles, portada per un linhatge de poetas autorn de Mare Nostrum. En purmèr pr'amor s'ei hèit un lòc de rencontres e de partatge peus autors de mantunas lengas -pas sonque mediterranèa- hèra sovent minoradas, estremadas, aflaquidas, mes totun portadas, neuridas e sostengudas per la força singulara de l'expression poetica. Puish, per çò que, delà de las lengas, deu vector civilizacionau que son, lo site hè ausir las votz deus poetas, dens las soas pregondor e diversitat.

Versions Multiples s'estaca tanben a har aunor aus poetas qui marcan, per la conduita e lo contengut de la lor òbra, la relacion tant preciosa enter los Occitans e los Catalans. Bernat Lesfargas es un d'aqueths. Poeta màger, estó un inlassable defensor deu messatge de patz dens la soa òbra per la soa fidelitat a la lenga occitana e lo son remirable tribalh de traductor d'autors catatlans considerables, peu ligam que volèva indefectible enter las duas culturas. La soa desparida recenta a tot naturaument engendrat de las parts de Versions Multiples e de la revista valenciana *L'Aiguadolç* la volontat de publicar un dossièr omenatge, co-ordinat per Elija Lutze, e que lo punt centrau n'es l'arrevirada dens ua grana diversitat de lengas, 21 precisament, deu son poèma « Autre Epitafi ». ALEM Narbona 2018 que'u harà plaça per las lecturas de quauques arreviradas, e tot especiaument la que'n hasó en francès lo quite Bernat Lesfargas. Puish, lo micro serà balhat aus qui dens l'assisténcia ne voleràn léger ua aute virada.

Danièla Estèbe-Hoursiangou, Sílvia Aymerich-Lemos e Elija Lutze
Lecturas : Joan Frederic Brun (en occitan), Elizabeth Csicsery-Ronay (en hongrois)

MICHEL BAGLIN
PEN CLUB FRANÇAIS

Né en 1950 à Nogent-sur-Marne, vit à Toulouse depuis son adolescence. Après la faculté et plusieurs années de "petits boulots", il devient journaliste. En parallèle, il écrit poèmes, nouvelles, romans, essais et publie une trentaine de livres dont *Les Mains nues* (L'Âge d'homme éd.) qui lui vaut le Prix Max-Pol Fouchet. Il est également critique et anime la revue en ligne revue-texture.fr. Derniers ouvrages publiés en poésie : *Un présent qui s'absente* (Bruno Doucey), *De chair et de mots* (Le Castor astral), *L'alcool des vents* (Le Cherche midi puis Rhubarbe éd.). Il fait partie de l'équipe du Festival Voix vives de Sète et de plusieurs jurys, dont celui de l'Académie Mallarmé[6].

LA PAIX ET L'IDÉE LATINE

Parler de paix quand on évoque la Méditerranée pourrait faire songer à un gag ! De la guerre de Troie antique au moderne conflit israélo-palestinien en passant par toutes les conquêtes et reconquêtes, établissements de comptoirs, croisades, puis de colonies et luttes anticoloniales, etc. qu'ont subis ses rives, notre pauvre mare nostrum connait mieux qu'aucune autre région sans doute le prix du sang versé.

Bien sûr, il y a « l'idée » latine d'une paix qui s'inspire de la fameuse pax romana. Pas de doute, celle-ci a bien assuré environ deux siècles de paix à l'intérieur de l'empire romain et du même coup permis de développer les échanges et la prospérité économique. Une paix civile qui n'empêchait pourtant pas les conflits aux frontières (contre les Germains notamment) et qui reposait sur des conquêtes militaires préalables, apparentées à une colonisation (même si la romanisation n'eut pas toujours à être imposée).

[6] Notre cher ami Michel est décédé le 8 juillet 2019.

Réunir ainsi trois continents dans une paix relative relevait sans doute de l'exploit, mais n'oublions pas qu'il s'appuyait sur les légions romaines. « Si vis pacem, para bellum ». « Si tu veux la paix prépare la guerre » : l'adage ne manque pas d'ambigüité !
Reste aujourd'hui l'idée latine de la paix en Méditerranée, à partir d'une certaine idée de l'universalisme héritée de la Grèce et de Rome, mais aussi que la France à travers les Lumières, et le monde à travers la déclaration des droits de l'homme de l'ONU de 1948 ont tenté de propager.

Ce principe d'universalité, qui fait de tous les êtres humains des égaux ayant les mêmes droits et les mêmes aspirations supposées, est au fondement des démocraties modernes et, tant bien que mal, du droit international. Mais il faut reconnaitre qu'il est ces temps-ci fortement contesté. Et avec lui, l'idée latine de la paix.

On parlera volontiers du réveil des nationalismes, partout patents mais pas si aisé à interpréter. Il y a en tout cas tout autour de la Méditerranée un sérieux problème lié aux affirmations identitaires. Les communautarismes sont revendicatifs, voire vindicatifs, qu'on se réclame d'une aire culturelle occidentale, africaine ou asiatique, qu'on se veuille musulmans, chrétiens ou juifs. Ces communautarismes, avec leurs développements extrêmes, le racisme et le fanatisme religieux, rendent évidemment délicates les cohabitations des peuples.

Pourtant, le fait d'éprouver son appartenance à un groupe humain avec des valeurs, des traditions, une histoire, ne devrait pas nécessairement conduire à rejeter les autres. On peut se sentir partie intégrante de son village tout en se sentant citoyen du monde. C'est même sur la possibilité de cette ambivalence que repose l'idée d'universalité. Comme notre capacité d'un « vivre ensemble » « démilitarisé ». Il suffirait de ne pas prétendre tirer de nos différences des hiérarchies… Car, comme le rappelait Simone Weil, « quiconque peut devenir un barbare s'il obéit à des autorités temporelles et spirituelles qui ont mis une catégorie d'êtres humains en dehors de ceux dont la vie a un prix. »

Bien sûr, les causes des conflits sont multiples. Il y a les problèmes de territoires, (conflit israélo-arabe, Sahara occidental). Les vieilles rivalités historiques (Grèce-Turquie). Les stratégies géopolitiques de zones d'influence (la Syrie, théâtre d'affrontement entre Américains et Russes, Arabie et Iran). Les intérêts économiques divergents, et bien d'autres causes encore.

Mais la question que nous pose Sylvestre Clancier me semble mettre le doigt sur la plus pressante : « Les religions font-elles obstacle à la paix en Méditerranée ? » A mon sens, la réponse est oui, même si les ressorts des conflits religieux – par exemple ceux entre shiites et sunnites – sont souvent de nature idéologique ou géostratégique. La Méditerranée est le berceau des trois religions monothéistes, en concurrence. Or ces religions se fondent sur des absolus. Tout croyant est persuadé que sa foi est la seule vraie foi, son dieu l'unique, sa morale la seule valable – sans quoi il n'est pas vraiment croyant.

Bien sûr, les croyants individuellement peuvent être tolérants, parce qu'ils sont assez cultivés et censés pour savoir à quelles catastrophes conduit l'intolérance. Il n'empêche, quand les humains s'identifient à des dieux et à des religions, le ver est dans le fruit, ils entrent en compétition. Même les religions qui prônent l'amour, on ne le sait que trop, sont prompts à élever les buchers de l'Inquisition. Personne en Occitanie n'a oublié comment l'église catholique a réglé son compte aux hérésies cathares et autres… Je ne vois que la laïcité – l'égalité de principe entre les croyances et leur relégation dans la sphère privée – pour assurer un minimum d'harmonie. Mais le chemin semble encore bien long pour qu'elle s'impose à tous… Un vœu pieux, si l'on peu dire…

Mais je veux insister sur cette question de l'universel et du particulier – ou du « local » - que j'évoquais plus haut et cela à la lumière des récentes réactions à la revendication indépendantiste catalane (entre autres). J'ai entendu des choses qui m'ont laissé pantois car ayant accueilli à la maison un

réfugié catalan à l'époque du franquisme, je sais ce que recouvre cette lutte et ce que fut sa répression. Le problème identitaire n'est pas un faux problème, il est même à la racine de l'humain, qui se définit individuellement par sa mémoire et en tant qu'appartenant à un groupe par sa culture et surtout sa langue. Renvoyer à l'extrême droite et à un prétendu fascisme toute revendication de cet ordre est contre-productif, comme tout déni de réalité. Qu'on se souvienne que le mot même de nationalisme renvoie à une réalité ambivalente : il y a le nationalisme qui opprime à l'intérieur (jacobinisme) ou à l'extérieur (colonialisme) et celui dont se réclame les luttes de libération « nationales », les indépendantismes, etc. Je pose juste ce thème pour le débat : comment peut-on au mieux articuler la quête de valeurs universelles – l'universalisme donc – et les revendications d'identités plus « locales » ?

Enfin, je pose cette autre question, qu'est-ce qui nous unit dans la latinité et nous incite à la paix ? « Les perles ne font pas le collier, c'est le fil. » disait Flaubert. Le fil susceptible de relier les pays et les communautés, le point d'accord des peuples de la Méditerranée est peut-être à chercher dans la beauté de ses rives et de ses ciels, ceux des pays de l'olivier. Nul sans doute ne l'a chanté mieux que Camus dans ses « Noces à Tipasa ». J'ai eu la chance, il y a 3 ou 4 ans, d'être invité en ce lieu de mémoire et de sensualité à y dire des poèmes avec quelques autres poètes français et algériens. Et j'ai senti comme jamais combien les poèmes créaient un territoire de fraternité et de paix. Pour la simple raison qu'ils se fondent presque exclusivement sur l'échange des émotions, la justesse des perceptions, et notamment sur le partage du bonheur d'être au monde.
Mais écoutons plutôt Camus :

Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. A certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent vainement de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de couleurs qui tremblent au bord des cils. L'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la gorge et suffoque dans la chaleur énorme. A peine, au fond du paysage, puis-je voir la masse noire du Chenoua qui prend racine dans les collines autour du village, et s'ébranle d'un rythme sûr et pesant pour aller s'accroupir dans la mer. (…)
Nous marchons à la rencontre de l'amour et du désir. Nous ne cherchons pas de leçons, ni l'amère philosophie qu'on demande à la grandeur. Hors du soleil, des baisers et des parfums sauvages, tout nous paraît futile.

Pour moi, je ne cherche pas à y être seul. J'y suis souvent allé avec ceux que j'aimais et je lisais sur leurs traits le clair sourire qu'y prenait le visage de l'amour. Ici, je laisse à d'autres l'ordre et la mesure. C'est le grand libertinage de la nature et de la mer qui m'accapare tout entier. (…)
Bien pauvres sont ceux qui ont besoin de mythes. Ici les dieux servent de lits ou de repères dans la course des journées. Je décris et je dis : « Voici qui est rouge, qui est bleu, qui est vert. Ceci est la mer, la montagne, les fleurs. » Et qu'ai-je besoin de parler de Dionysos pour dire que j'aime écraser les boules de lentisques sous mon nez ? Est-il même à Déméter ce vieil hymne à quoi plus tard je songerai sans contrainte : « Heureux celui des vivants sur la terre qui a vu ces choses. » (…)

J'avais fait mon métier d'homme et d'avoir connu la joie tout un long jour ne me semblait pas une réussite exceptionnelle, mais l'accomplissement ému d'une condition qui, en certaines circonstances, nous fait un devoir d'être heureux (…)

Mer, campagne, silence, parfums de cette terre, je m'emplissais d'une vie odorante et je mordais dans le fruit déjà doré du monde, bouleversé de sentir son jus sucré et fort couler le long de mes lèvres. Non, ce n'était pas moi qui comptais, ni le monde, mais seulement l'accord et le silence qui de lui à moi faisait naître l'amour. Amour que je n'avais pas la faiblesse de revendiquer pour moi seul, conscient et orgueilleux de le partager avec toute une race, née du soleil et de la mer, vivante et savoureuse, qui puise sa grandeur dans sa simplicité et debout sur les plages, adresse son sourire complice au sourire éclatant de ses ciels.

GHISLAINE BRAULT-MOLAS
France

Fondatrice en 2005 d'une petite maison d'édition dans le pays d'Auge en Normandie : *La Feuille de thé*. Dirige toujours la maison qui publie essentiellement de la littérature générale : textes bien écrits et traitant d'un thème à vocation universelle. Maison exigeante. Site : *La feuille de thé*.
Présidente de l'association Artlibris qui organise à Dives-sur-mer (14) une *Biennale internationale de livres d'artiste* : un petit salon Pages au bord de la mer en Normandie, sous des halles du XIVe siècle : un lieu magique.

LATINITÉ, MÉDITERRANÉE ET POÉSIE

Essayons de définir le terme latinité :

Si au niveau historique, il nous faut parler de « romanité », ma latinité est apparue plus tardivement.

Oui, le terme « romanité fait référence à la conquête de la Méditerranée par les Romains. Or, ceux-ci n'ont pas fait preuve de douceur, bien au contraire. Souvenez-vous de vos classes de latin et de l'apprentissage du gérondif avec l'exemple Et Carthagodelenda est : et Carthage doit être détruite, donc il faut détruire Carthage, ce qui fut.

La latinité est apparue plus tard lorsque l'empire était et pacifié et civilisateur, parfois un peu brutal. N'oublions pas qu'en 212 de notre ère l'empereur Caracalla donna la « nationalité romaine » à tous les citoyens de l'empire. La latinité survécut à la désintégration de l'empire romain, aux invasions barbares qui intégrèrent la langue jusqu'à devenir des langues nationales à partir du latin populaire : italien, espagnol, portugais, romain, français. Le latin « classique » n'était plus parlé que par les lettrés (église).

La latinité s'est forgée à partir de l'hellénisme, du grec, de l'héritage grec qui va se trouver dans l'Europe latine, participant ainsi à la latinité créatrice d'universalité et d'humanisme.

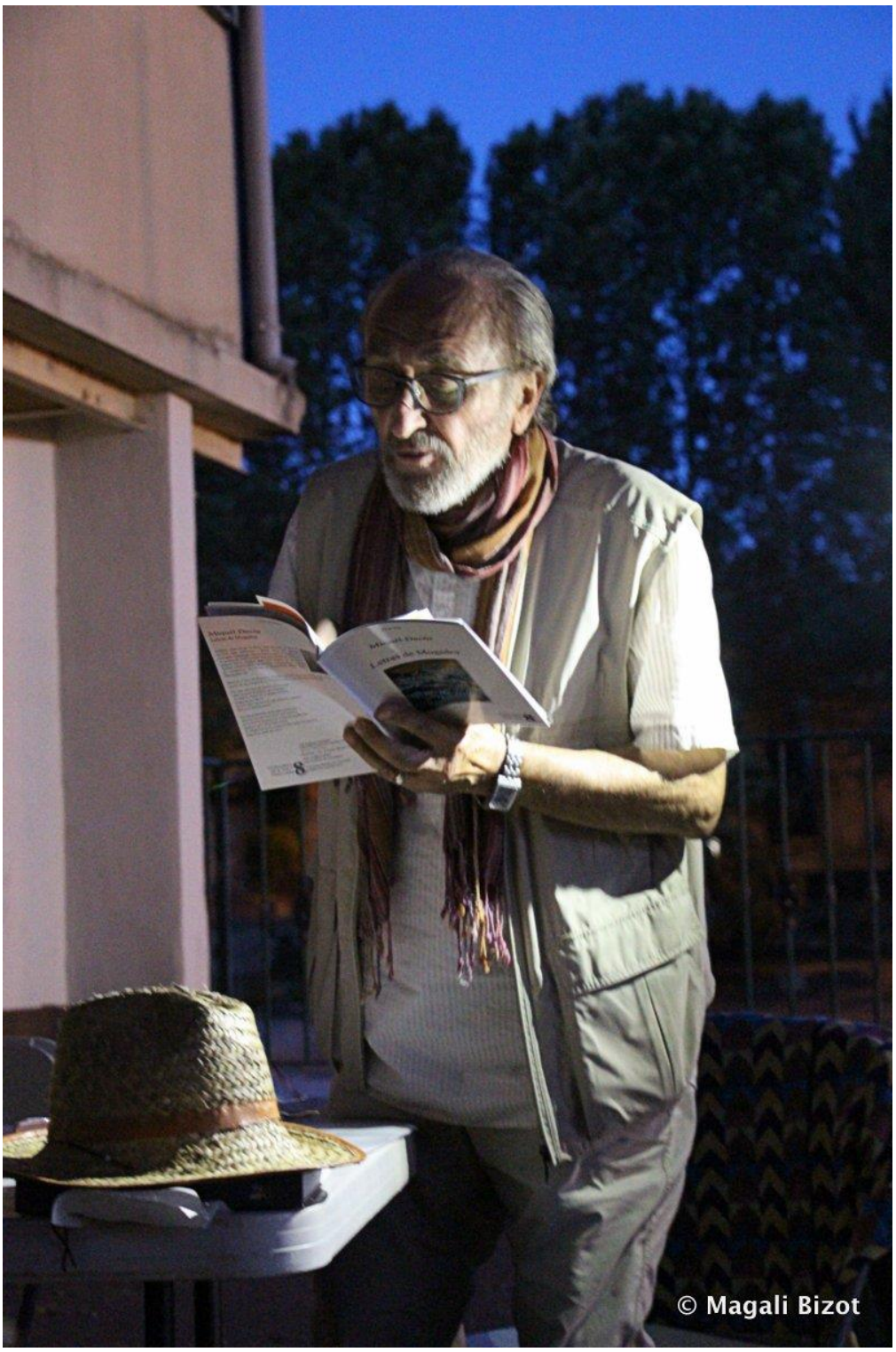
L'idée de la Méditerranée en tant qu'espace géographique, géopolitique et géoéconomique est née au XIXe siècle. Pour les Romains, le bassin méditerranéen était partagé entre l'Europe, l'Orient et l'Afrique. Aujourd'hui, il faut considérer la Méditerranée comme un espace large, ouvert, un espace du parcours et du voyage autorisant les échanges et la coexistence des hommes et des civilisations.

Si la Méditerranée peut donner une leçon au monde, c'est justement celle d'une communauté humaine qui existe malgré les cloisons du sang et au-dessus des frontières nationales." Credo de tolérance que Gabriel Audisio résume en peu de mots : "Je suis citoyen de la Méditerranée, à condition d'avoir pour concitoyens tous les peuples de la mer, y compris les juifs, les Arabes, les Berbères et les Noirs. Je me dévoue à l'humanisme méditerranéen, à condition qu'il tienne compte non seulement de l'ordre romain, du miracle grec et du christianisme, mais encore des apports civilisateurs de l'Égypte, de la Perse et de l'Orient phénicien, hébraïque et musulman." Ainsi s'esquisse un nouvel espace méditerranéen, plongeant ses racines dans le passé, reconnaissant les influences réciproques des différentes civilisations et ouvrant la voie à de possibles et fructueuses collaborations.

Rappelons-nous saint Paul né Saül, juif, qui combattit les premiers chrétiens et qui sur le chemin de Damas reçut l'illumination et se convertit. Il dit : il n'y a plus de juifs ni de gentils, il y a la même humanité.

Cette humanité, on la retrouve chez les poètes. C'est la diversité des influences qui fonde l'unité de la culture méditerranéenne. Or, si l'on y regarde de plus près, qu'ils soient de la rive nord ou de la rive sud de la Méditerranée, les poètes traitent depuis l'antiquité les mêmes thèmes : la paix, le sentiment amoureux, la mort, la nature, l'exil, la dictature, les sentiments plaintifs, la mythologie grecque… ou des formes issues de l'Antiquité, alexandrins, élégies… Pour n'en citer que quelques uns : Adonis, poète syrien qui vit en France, Salah Stétié, Yacine Kateb, Assia Djebar, Mahmoud Darwich et plus proches de nous Salah al Hamdani, Fadwa Youssef Souleimane, Fadwa Souleimane… Pour ces derniers, la poésie est un acte politique.

Tous les poètes sont des passeurs de culture et de paix.
La Méditerranée reste le carrefour des civilisations et le berceau de l'humanité.


© Magali Bizot

JEAN-FRÉDÉRIC BRUN
PEN OCCITAN

« L'IDEA LATINA ES UNA IDEA OCCITANA »

L'IDÉE LATINE EST UNE IDÉE OCCITANE

« L'idée Latine » est entre autres choses une surprenante galerie de portraits. Ceux de bouillants visionnaires qui ont donné corps à une utopie plutôt grandiose, dont l'historique constitue un véritable roman.

Mais commençons par le début.

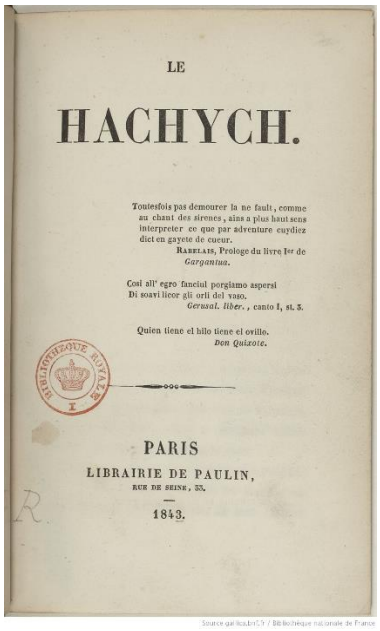
1. Un chirurgien perdu dans un délire hallucinatoire sur le Larzac

2. Le premier personnage que nous rencontrons sur notre route n'est pas le moins surprenant. C'est celui d'un grand nom de la médecine française à l'orée du XIXe siècle : Claude François Lallemand. Il était né à Metz le 26 janvier 1790, d'une famille d'artisans miroitiers, et avait été attiré par une carrière médicale. Il avait pu commencer celle-ci dans le contexte tout à fait particulier des guerres napoléoniennes. Car c'est à l'occasion de cette suite tout de même un peu inhabituelle de carnages que la chirurgie moderne est sortie de l'enfance, confrontée à une variété jamais rencontrée jusqu'alors de lésions par arme vulnérante. Lallemand, au milieu de toutes ces jeunes vies sauvagement mutilées par les combats, écrivait d'ailleurs des strophes peu favorables à l'Empereur des Français :

3. *Et vous, illustre conquérant,*
4. *Que le peuple insensé révère,*
5. *Arrêtez ces fleuves de sang,*
6. *Contemplez les maux de la guerre !*

Claude François Lallemand

Nous ne savons pas si le message parvint jusqu'à Napoléon mais il est cependant certain que celui-ci n'en tint aucun compte. Quant à Lallemand, jeune médecin militaire affecté aux champs de bataille d'Espagne, il acquit au cours de ces années-là, comme beaucoup de ses contemporains, une expérience considérable. Et plus particulièrement, en soignant des soldats blessés au crâne et présentant des lésions cérébrales, il s'interrogeait sur la physiologie du cerveau. La relation entre la structure et la fonction. Ce sujet encore inconnu qui fera la matière de sa thèse de doctorat en médecine soutenue en 1819, puis d'une prestigieuse carrière qui l'amènera à occuper la chaire de professeur de chirurgie clinique à la faculté de médecine de Montpellier et à être élu membre de l'Académie nationale de médecine de Paris en 1845.



LE

HACHYCH.

Toutesfois pas demourer la ne fault, comme au chant des sirenes, ains a plus haut sens interpreter ce que par adventure cuydiez dict en gayete de cueur.
RABELAIS, Prologe du livre Ier de *Gargantua*.

Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soavi licor gli orli del vaso.
Gerusal. liber., canto I, st. 3.

Quien tiene el hilo tiene el ovillo.
Don Quixote.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS
LIBRAIRIE DE PAULIN,
RUE DE SEINE, 33.
1843.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

C'est peu de temps avant cet ultime couronnement de sa belle carrière scientifique que Lallemand écrivit un opuscule singulier intitulé *Le hachych*[7] où l'on rencontre la toute première idée d'une *union des peuples latins*. Un jour d'hiver 1843, nous dit-il, « voyageant dans la montagne, il fut surpris par une tourmente de neige et obligé de se réfugier dans une chaumière des Cévennes ». On assure que c'était sur le causse du Larzac dont la traversée hivernale n'était pas, à l'époque, une sinécure.

[7] *Le hachych*, Paulin (sous le pseudonyme Germanos), Paris, 1843, 2è éd., 1847.

Lallemand imagine lors de cette halte inattendue une rêverie engendrée par le cannabis, qui lui aurait permis de voyager dans le futur. Il se retrouve ainsi 100 ans plus tard, à Marseille, sur la Cannebière, où l'on célèbre en grande pompe le *Bando du Congrès Ibergallitale*, c'est-à-dire une réunion au sommet de la fédération des peuples « néolatins ». Cette union de cultures latines a visiblement engendré une prospérité extraordinaire que le rêveur découvre, éberlué. Lallemand va jusqu'à prédire que l'électricité sera largement utilisée pour remplacer l'éclairage, le chauffage, et les transports, chose bien difficilement imaginable, pourtant, sous la monarchie de Juillet. Tout cela grâce aux fumées du hashich. Cet étonnant ouvrage publié sous un pseudonyme connaîtra une réédition…

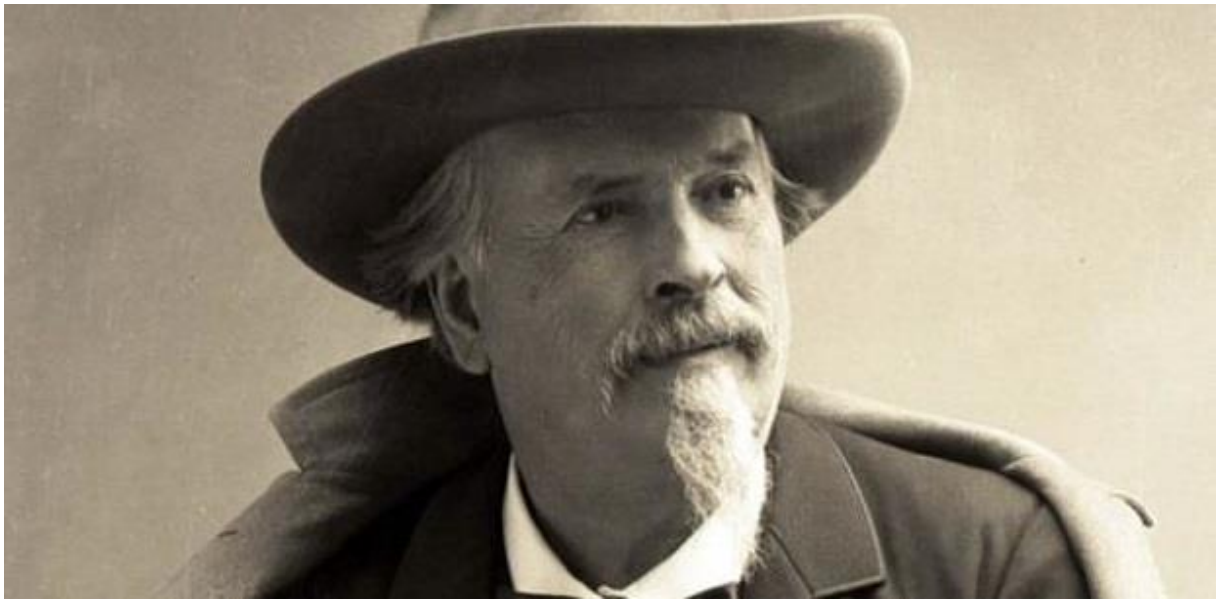
Lallemand décéda le 23 juillet 1854 à Marseille. Paul Broca, le célèbre pionnier de la neuroanatomie, continuateur direct de ses travaux novateurs sur l'encéphale, publiera en 1862 un panégyrique de son prédécesseur, qui montre dans quelle considération le monde scientifique et médical de l'époque tenait celui-ci.

Nous avons aussi de Lallemand une intéressante édition bilingue des aphorismes hippocratiques dont il avait élaboré avec un étudiant grec, M. Pappas, une traduction nouvelle.

L'*Idée Latine* apparue dans le délire hallucinatoire d'une fumerie de haschich imaginaire sur le Larzac va au cours des décennies qui suivent connaître une vogue inattendue, liée à la rencontre des renaissances catalane et occitane dans le contexte géopolitique de l'Europe du XIXe siècle.

7. Deux renaissances jumelles de cultures écrasées par l'histoire

Car l'histoire va rebondir désormais sur les bords du Rhône, où d'audacieux jeunes gens ne projettent rien de moins que de redonner à l'antique langue d'Oc toute sa dignité de grande langue de culture, renouant avec cette glorieuse époque des troubadours dont les érudits ont dorénavant mis en lumière la richesse et l'intérêt.



Frédéric Mistral

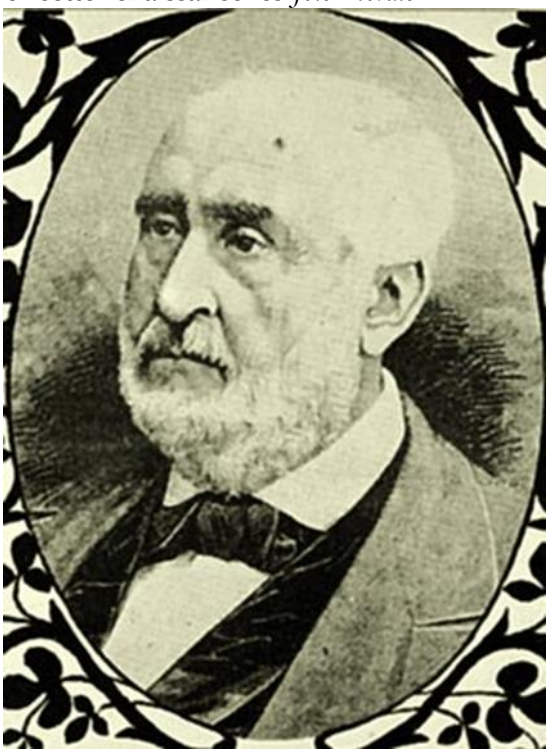
Le jeune Frédéric Mistral, que son père voudrait destiner à une carrière juridique, s'est ainsi pris d'une passion dévorante pour cette langue qui s'identifie quelque peu pour lui à la personne de sa mère pour laquelle il a une affection fusionnelle, blessure inguérissable qu'il lui faut transmuer en littérature[8]. C'est sûr, il faut tirer le « Provençal » de l'ornière mortelle où il se trouve embourbé. Mistral fait partager ce rêve à un petit noyau d'amis, que l'on appellera les *primadiers*, et c'est le début d'une superbe floraison de textes littéraires. Toute neuve sous sa forme écrite, cette langue s'avère enchanteresse. Et en 1859 Mistral publie une grande œuvre qui donne véritablement corps à ce projet de renaissance : *Mirèio*. Prenant amoureusement à bras le corps cette langue maternelle, langue-mère, devrions nous dire, qu'il aime tant, nourri des exemples stylistiques de quelques prédécesseurs remarquables comme Goudelin, l'Abbé Favre, le marquis de La Fare Alès, Jasmin… Mistral découvre le

[8] Voir CASANOVA (Jean-Yves), *Frédéric Mistral. L'enfant, la mort et les rêves*, Trabucaire, 2004, 420 p.

ton juste, le beau style qui redonne indiscutablement à la langue occitane son statut de langue de culture. Le succès est considérable, d'autant que Lamartine, suivi de plusieurs grands ténors de la critique littéraire du moment, comme le redoutable « connétable des lettres » Jules Barbey d'Aurevilly, sont franchement élogieux et donnent à ce jeune provençal une célébrité mondiale.

À l'époque, ce groupe d'amis de plus en plus nombreux qui vient de se constituer en société littéraire, le « Félibrige » parle de *Provence* et de *langue provençale*, mais il ne faut pas s'y tromper, c'est bien sûr de l'ensemble des pays d'Oc qu'il est question. La littérature occitane médiévale ne s'appelle-t-elle pas, dans les publications érudites « ancien Provençal » ? Le premier statut du Félibrige (1862), le dit expressément : *Entendèm per Provença lo Miegjorn de la França tot entièr*[9]. Né à Avignon et dans ses environs, le mouvement va faire assez vite tâche d'huile et s'étendre au Languedoc, au Limousin, à l'Auvergne et à la Gascogne.

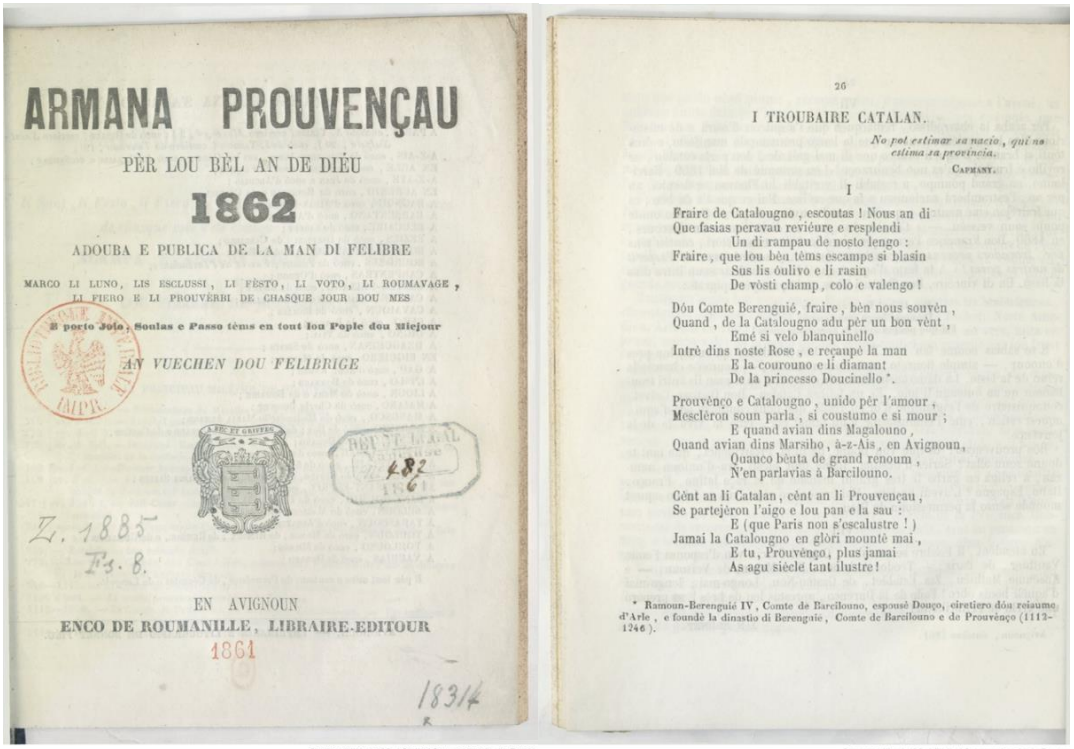
De plus, très vite, les « provençaux » vont découvrir qu'une renaissance parallèle se fait jour au-delà des Pyrénées, en Catalogne. Le grand érudit Manuel Milà i Fontanals, né en 1818, était allé en 1839 étudier à Paris les manuscrits originaux des troubadours occitans (on disait alors provençaux) et s'était attaché à montrer que cette littérature médiévale constitue les racines de la culture catalane[10]. C'est l'époque où les Catalans retrouvent dans l'euphorie leur langue et leur culture, et en 1859, ils organisent à Barcelone pour célébrer cette renaissance les *Jocs Florals*.



Manuel Milà i Fontanals

Mistral, dès 1862, avait pressenti l'importance de cette fraternité occitano-catalane et l'avait célébrée dans un poème fameux publié initialement dans *L'Armana prouvençau* : « *l'Odo i troubaire catalan* ».

[9] Cette définition ne se retrouvera plus à partir des statuts de 1876.
[10] Manuel Milà i Fontanals, *De los trovadores en España*, 1861.



ARMANA PROUVENÇAU

PÈR LOU BÈL AN DE DIÈU

1862

ADOUBA E PUBLICA DE LA MAN DI FELIBRE

MARCO LI LUNO, LIS ESCLUSSI, LI FÈSTO, LI VOTO, LI ROUMAVAGE, LI FIERO E LI PROUVÈRBI DE CHASQUE JOUR DOU MES

E porto Joio, Soulas e Passo tèmis en tout lou Pople dou Miejour

AN VUECHEN DOU FELIBRIGE

EN AVIGNOUN

ENCO DE ROUMANILLE, LIBRAIRE-EDITOUR

1861

26

I TROUBAIRE CATALAN.

No pot estimar sa nacio, qui no estima sa provincia.

CAPMANY.

I

Fraire de Catalougno, escoutas ! Nous an di
Que fasias peravau revièure e resplendi
Un di rampau de nosto lengo :
Fraire, que lou bèu tèms escampe si blasin
Sus lis oulivo e li rasin
De vòsti champ, colo e valengo !

Dóu Comte Berenguié, fraire, bèn nous souvèn,
Quand, de la Catalougno adu pèr un bon vènt,
Emé si velo blanquinello
Intrè dins noste Rose, e reçaupè la man
E la courouno e li diamant
De la princesso Doucinello *.

Prouvènço e Catalougno, unido pèr l'amour,
Mesclèron soun parla, si coustumo e si mour ;
E quand avian dins Magalouno,
Quand avian dins Marsiho, à-z-Ais, en Avignoun,
Quauco bèuta de grand renoum,
N'en parlavias à Barcilouno.

Cènt an li Catalan, cènt an li Prouvençau,
Se partejèron l'aigo e lou pan e la sau :
E (que Paris nou s'escalustre !)
Jamai la Catalougno en glòri mounté mai,
E tu, Prouvènço, plus jamai
As agu siècle tant ilustre !

* Ramoun-Berenguié IV, Comte de Barcilouno, espousè Douço, eiretiero dóu reisaume d'Arle, e foundè la dinastio di Berengaié, Comte de Barcilouno e de Prouvènço (1113-1246).

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Armana prouvençau 1862 : « l'Odo i troubaire catalan ».

Mais c'est l'une des principales figures de la Renaixença, le barcelonnais Víctor Balaguer (1824-1901) qui va être l'agent de la rencontre entre les deux cultures sœurs. Suite à ses activités politiques, cet écrivain catalan dut partir en exil en France au cours des années 1866-67, et fut accueilli à Avignon sur l'invitation, pense-t-on, du félibre Jean Brunet, qui était franc maçon comme lui. Ce fut l'occasion de rencontrer Frédéric Mistral et les deux hommes nouèrent rapidement une amitié solide. Balaguer, ardent propagandiste du patriotisme catalan dans les années 1843 à 1868, avait choisi d'écrire dans sa langue, au lieu du castillan, à partir de 1857, sous le pseudonyme de *Trovador de Montserrat* (« Troubadour de Montserrat »).

Víctor Balaguer (1824-1901)

Nous sommes dans la période où se réveillent les peuples endormis. Dès 1821 la Révolution grecque avait libéré les Grecs du joug de l'Empire ottoman. En1848 la Hongrie s'était soulevée contre l'Autriche et avait établi une administration indépendante. En 1862 la Valachie et la Moldavie se réunissent pour former un nouveau pays de langue « néo-latine », la Roumanie, qui s'émancipera des Ottomans en 1866 et deviendra un état indépendant en 1877. Mieux encore, tout près de la Provence, en 1860, évènement considérable, l'unité dont l'Italie rêvait depuis des siècles devient effective.

L'établissement euphorique d'une grande fraternité culturelle entre occitans et catalans, héritiers de leur prestigieuse culture médiévale commune, s'inscrit à l'évidence dans ce contexte. Émile Zola ne s'y trompe pas en fronçant les sourcils à la lecture du poème de *La Coumtesso* que Frédéric Mistral a écrit en 1866 et dédié à Victor Balaguer, alors réfugié en Provence. Le texte paraît dans l'*Armana prouvençau* en 1867 et sera publié la même année à Barcelone accompagné d'une version catalane due à Balaguer, avant de figurer dans le recueil *Lis Isclo d'or* (1889).

Lors de sa parution dans *l'Armana prouvençau*, le poème sera commenté par Émile Zola dans le Figaro du 3 février 1867 : *Le poème en langue provençale dont je vais parler brièvement, n'est pas un fait isolé, l'œuvre d'un troubadour égaré en plein dix-neuvième siècle. Il se rattache à tout un ensemble littéraire, il est le produit direct d'un large mouvement qui porte, depuis une dizaine d'années, certains esprits généreux et poétiques du Midi à rêver d'une résurrection de la Provence, « de la belle comtesse », comme la nomment les initiés. Il y a complot, je vous en préviens. Lisez dans l'Almanach provençal de 1867 une pièce de vers intitulée : la Coumtesso, Frédéric Mistral y appelle aux armes « tous ceux qui savent le comprendre et tous ceux qui veulent le suivre ». Ce sont là des songes pleins de générosité, dont je me garderai de discuter la poésie. À quoi bon étaler aux yeux de ces poètes, ivres de leurs clairs soleils, le spectacle des faits accomplis et des nécessités sociales. Eh ! Laissons-les chanter, laissons-les rêver. Ils adoucissent dans leurs chants l'agonie de cette langue provençale qui recule pas à pas devant la langue française…* Zola suit avec un intérêt certain la renaissance d'Oc et le regard qu'il porte sur ces textes montre qu'il les lit sérieusement, même si cette floraison littéraire lui paraît un peu vaine et condamnée par la marche du progrès. Dans ce cas il a parfaitement compris la dimension nationalitaire (au moins sur le plan symbolique) de ce mouvement qui se réunit à celui de la Catalogne, lequel est clairement associé à un projet politique.

Pendant les années qui suivent l'amitié entre Occitans et Catalans continuera à se développer sur le même registre. Elle sera solennellement scellée le 30 juillet 1867 avec la remise par les Catalans d'une coupe d'argent, symbole qui prit immédiatement une dimension majeure dans la vie du Félibrige. C'est la *Coupo Santo*, le saint calice mystique de l'amitié retrouvée entre deux peuples autour d'un projet pacifique de renaissance d'une culture. Mistral compose un texte qui deviendra l'hymne de la Provence. Lors des banquets qui réunissent les poètes provençaux il fallait à cette époque, voir *Mistral debout, portant haut sa tête de mousquetaire, fier et fort comme son Calendal, évoquant l'idée de quelque Hercule provençal, chasseur mystique de la Chèvre d'or […]. Il faut le voir surtout lever à deux mains le symbolique cratère en pur métal qui lui vint des Catalans, il y a vingt-sept ans, et, les yeux perdus dans son rêve, entonner d'une voix grave et cuivrée son chant sacré de la Coupo, cette marseillaise des felibres, dont un noël du vieux Saboly a fourni la musique large et prenante*[11].

L'année suivante, en 1868, les félibres sont invités aux *Jocs florals* organisés à Barcelone[12]. Pierre Pessemesse[13] a plaisamment imaginé revisiter cet événement au cours d'un voyage dans le temps. Mistral rencontre là la pléiade de grands auteurs qui donnent à la Catalogne sa nouvelle voix, dont

[11] *Les Félibres,* Eugène Lintilhac, édition Alphonse Lemerre, 1895, in-12°, 136.
Eugène Lintilhac (Aurillac (Cantal) 5 janvier 1854 – Neuilly, 16 juillet 1920) homme politique français, membre du parti radical-socialiste, sénateur du Cantal de 1903 à 1920. Professeur au Lycée d'Aurillac, il s'est fait remarquer par sa défense des dialectes locaux et pour leur enseignement dès l'école primaire. Il écrivait en dialecte carladezien comme Arsène Vermenouze.

[12] El 1868 Víctor Balaguer, president dels Consistori dels Jocs Florals de Barcelona, convidà Mistral i altres membres tant del felibritge provençal com del món cultural francès (Paul Meyer, Louis Roumieux, Ernest Roubell...) a visitar Catalunya i feren escala a la casa Quintana, a Torroella de Montgrí (Torres 1868b, 1868c), on foren rebuts per Albert de Quintana. A Figueres, els obsequiaren amb un banquet al Casino El Lago, on Mistral llegí el seu poema «La Brassado». A Girona hi hagué banquet, missa major cantada a la catedral i una representació, de «Don Joan de Serrallonga», de Víctor Balaguer (Torres 1868a). A Barcelona, els Jocs Florals se celebraren al Saló del Consell de Cent. Els afalacs foren molts i reiterats. Seguí un gran àpat amb l'assistència de les més il•lustres personalitats catalanes, valencianes i mallorquines de l'època: Milà i Fontanals, Verdaguer, Bofarull, Pelai Briz, Quintana, Rubió i Ors, Sitjar, Roure, Maspons i Anglasell, Aixalà, Morera, Calvet, Picó i Campamar, Querol, Falcó, etc. De la resta de la península hi assistiren, entre d'altres, Zorrilla, Letamendi, Núñez de Arce, Asensio de Alcántara, etc (Jorba 1986d, Aramon 1962, Bladé, 1964a). L'endemà, felibres i catalans pujaren a Montserrat, on hi hagué ofici solemne cantada per l'Escolania. La Barcelona popular acomiadà els poetes provençals. Les tornes no es feren esperar, ja que els primers dies de setembre d'aquell mateix any 1868, una delegació de deu catalans (entre ells, Vidal i Valenciano, Roure, Lasarte, Quintana, Torres), presidida per Víctor Balaguer, se n'anà a Provença per tal d'assistir a diverses manifestacions dels felibres.

[13] Pierre Pessemesse : *Viatge au fons de la mitologia*, Ideco, collection « A TOTS », 2009.

Albert de Quintana i Combis (1804-1907) qui lui dédie un délicieux sonnet intitulé *Provença i Catalunya*[14] dans lequel les deux provinces sont deux roses engendrées par la plus pure lumière et auxquelles le soleil confère la beauté[15]. Il y a aussi parmi ces écrivains un jeune ecclésiastique auquel il prédit le plus brillant avenir, Jacint Verdaguer qui deviendra le grand poète épique de cette renaissance et en quelque sorte le Mistral catalan.

Albert de Quintana i Combis

8. Le tournant de 1870

La renaissance mistralienne a donc en un quart de siècle largement rayonné au-delà de son périmètre initial. La fraternisation avec les cousins Catalans est désormais effective. Plus près, à Montpellier, les choses bougent aussi. En 1869, comme nous allons le voir plus loin, est fondée la Société pour l'étude des Langues Romanes, qui entreprend autour d'une revue savante de haute tenue de dynamiser les études sur la langue et la littérature d'oc ainsi que sur les autres langues romanes. Comme l'écrira Philippe Martel, cette société « fait figure de branche savante du Félibrige ». Deux de ses fondateurs et contributeurs les plus actifs, Charles de Tourtoulon et Louis-Alphonse Roque-Ferrier, seront des acteurs majeurs de la fraternité occitano-catalane et de l'Idée Latine qui va maintenant se développer sur ce terreau.

---

[14] *Provensa y Catalunya*
Á Federich Mistral

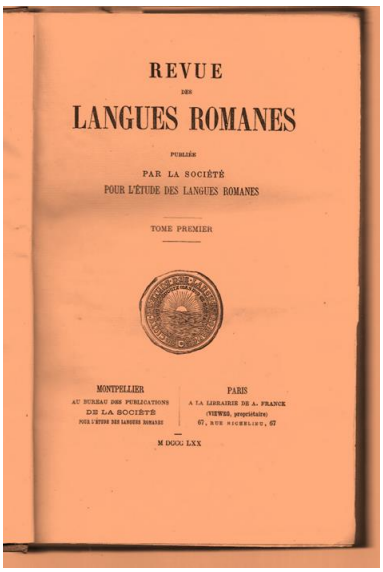
Al bell peu de la mar, la llum mès pura
Del sol, un jorn, brotarne feu dos rosas:
La mar dona'ls'hi imperi en sa planura,
Y éll, la forsa y la sang de las hermosas.

Grans las veya lo mon; eran segura
Catifa de sos peus gestas gloriosas,
Cuan ay! lo amor, per nostra desventura,
Volgué per dos reyalmes ferne esposas.

Prompte la febra emmosteí las galtas;
Las mortas viuas lo amorós no crida,
Y á etern oblit esclavas las confía.

D'entre la pols dels segles, vuy las alas
Batent pel cel, retornan á la vida
A la màgica veu de la Poesía.

[15] Mistral répondit d'ailleurs à Quintana par un non moins délicieux poème dans lequel il redit la même chose à sa manière : *Prouvènço e Catalougno, ami, soun dos coumpagno, / Dos sorre qu'en risènt la Lumiero enfantè.*


REVUE
DES
LANGUES ROMANES
PUBLIÉE
PAR LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
TOME PREMIER
MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
PARIS
A LA LIBRAIRIE DE A. FRANCK
(FUMEL, propriétaire)
67, RUE RICHELIEU, 67
M DCCC LXX

Mais voici bien autre chose : le 19 juillet 1870 l'empereur Napoléon III déclare la guerre à la Prusse et cette guerre tourne rapidement au fiasco total avec la « débâcle » de Sedan le 31 août 1870. Le 29 janvier 1871 s'achève la première guerre franco-allemande, une défaite humiliante pour la France qui perd alors l'Alsace et la Lorraine.

Comment défendre dans ce nouveau contexte la remontée en force d'une culture autre que celle qui forge l'unité de la nation française, et qui de surcroît s'articule désormais avec une autre renaissance qui se développe dans un état voisin ? En France, il n'est plus question que de patriotisme revanchard et d'âpres luttes politiques entre républicains et monarchistes. Il n'est plus possible de déclamer en toute sérénité ce que Mistral écrivait en 1868 à Quintana, en célébrant le souvenir du royaume médiéval d'Aragon *O fraire, que nous fan li frountiero enemigo, / E li noum diferènt de Francés, d'Espagnòu ?…* Il n'était certes pas concevable dans ce contexte de poser la question occitane en termes nationalitaires comme d'autres renaissances sœurs en Roumanie, en Hongrie ou en Catalogne n'hésitaient pas à le faire. Le tabou était trop grand, la presse parisienne accusant déjà ouvertement les félibres de jouer le jeu de l'ennemi prussien en osant promouvoir une autre langue que celle de la République.

… Ce dont les Occitans, Mistral en tête, tentaient de se dédouaner en affirmant haut et fort de façon répétitive leur patriotisme français indéfectible.

C'est dans ce contexte que l'on vit éclore dans le Félibrige un nouveau projet de civilisation qui ne manquait pas d'envergure : celui de la *fraternité des peuples latins*.

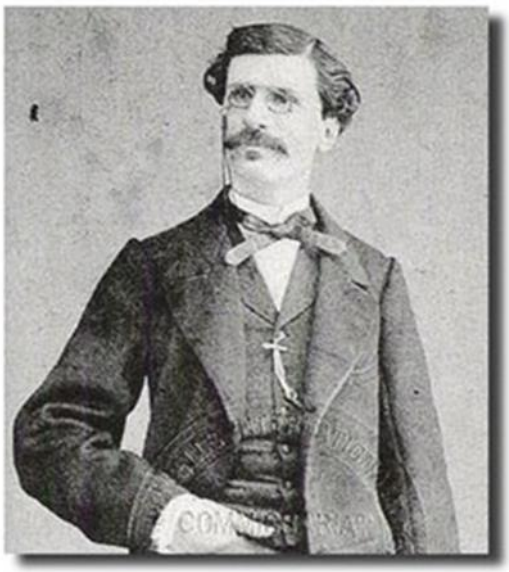
Nicolas Berjoan[16] a analysé cet épisode, non comme un repli du félibrige dans une utopie sans prise sur le réel, mais comme une manière de sortir « par le haut » du piège où le contexte français si défavorable l'enfermait.

Nous renvoyons à cet article très bien documenté pour la description plus précise de cette époque de l'Idée Latine où Nicolas Berjoan[17] montre bien que la renaissance d'Oc s'est soudain trouvée affrontée à une réalité incontournable. Elle ne pouvait absolument pas se définir comme celle d'une nation, une telle position aurait été suicidaire. Elle pouvait par contre se projeter en fer de lance d'une construction humaniste et pacifique supranationale dont sa littérature porterait les valeurs. C'est l'idée qui se fit jour et les félibres s'en feront les ardents défenseurs à partir de 1871.

9. « Les Fêtes de Pétrarque » en 1874, à la fontaine de Vaucluse

[16] Nicolas Berjoan, *L'Idée Latine du Félibrige : Enjeux, boires et déboires d'une politique étrangère régionaliste* (1870-1890), Revue d'histoire du XIXe siècle, 42 | 2011, 121-136. https://journals.openedition.org/rh19/4110
[17] Nicolas Berjoan, op cit.

L'occasion en vint rapidement, avec les « Fêtes de Pétrarque » prévues avec une grande pompe pour 1874, à la fontaine de Vaucluse chantée par le grand poète du « risorgimento » italien, pour le cinq-centième anniversaire de sa mort. Il était bien sûr prévu de célébrer à cette occasion l'amitié entre la France et l'Italie tout récemment réunifiée en un seul pays,14 ans auparavant. Le maître d'œuvre de cette célébration était le poète, surtout français jusque-là, Léon de Berluc-Pérussis (1835-1902), mais Mistral qui devenait une figure incontournable du monde des lettres en fut partie prenante : avec Berluc, ils imposèrent tous deux une forte représentation du Provençal et du Félibrige. Et ce fut à l'évidence là l'évènement fondateur de l'Idée Latine. Une analyse détaillée de cet évènement se trouve dans l'article de Berjoan[18].



Léon de Berluc-Pérussis (1835-1902)

Le samedi 18 juillet 1874 on vit ainsi arriver à Vaucluse, au milieu de journalistes venus de toute l'Europe, une centaine d'hommes de lettres menés par le préfet Scipion Doncieux, par Henri Wallon, et par l'ambassadeur Nigra. Reçus le matin à l'Hôtel de ville par le maire Élisée Tacussel, ils célèbrent l'après-midi la figure de Pétrarque, et se promènent jusqu'à la spectaculaire résurgence qui donne son nom au village. La promenade et le banquet qui lui fit suite furent l'occasion de discours. L'ambassadeur d'Italie se réjouit d'assister « au plus beau des spectacles, celui de voir réunies dans la même pensée deux grandes nations, issues du même sang, nourries des mêmes traditions ». Le préfet Doncieux ajoute à la fin du repas : « Je bois à la fraternité des races latines, qui ont été le grand foyer initiateur […] de la civilisation dans le monde, et qui, au prix de sacrifice et parfois de martyre, ont tenu d'une main vaillante le drapeau de l'esprit humain. Je bois à la prospérité de ces nations sœurs, issues d'une commune origine, ayant les mêmes croyances, les mêmes intérêts, les mêmes devoirs, et j'ajouterai, devant avoir les mêmes destinées, car, qu'elles le veuillent ou non, elles sont solidaires et elles ont la même mission à remplir ».

On pouvait dire que ce beau jour d'août 1874, les « races latines se sont données le baiser d'alliance ». Et ce n'était là que le début d'un « mystérieux sentiment de fraternité » poussant les uns vers les autres « les descendants d'une race illustre, longtemps dispersés et indifférents les uns aux autres » comme le proclamera peu après dans un discours, Charles de Gantelmi d'Ille aux Jeux floraux de Provence. À l'évidence ce projet ambitieux avait redonné au Félibrige un bel élan.

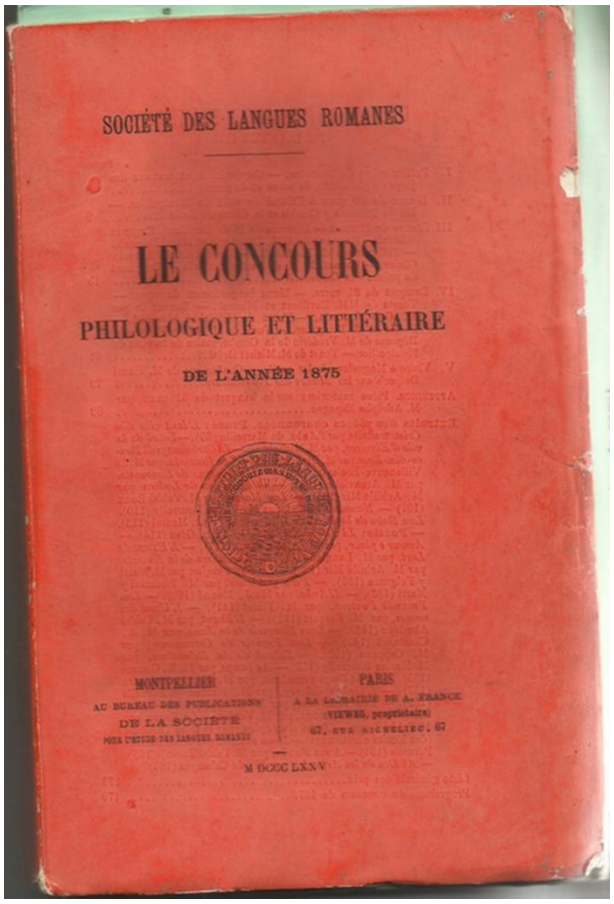
10. Le concours littéraire de la société des langues romanes en 1875

[18] Nicolas Berjoan, op cit.

Cet élan allait franchir le Rhône et prendre une vigueur particulière en Languedoc, grâce à l'engagement de deux grands acteurs de la culture d'oc : Charles de Tourtoulon (1836-1913) et Louis-Alphonse Roque-Ferrier (1844-1907).

Tous deux sont des fondateurs et des contributeurs très actifs de la « Société pour l'étude des Langues Romanes » fondée à Montpellier en 1869 et publiant depuis 1870 *La Revue des Langues Romanes*, de fait la plus ancienne des revues françaises consacrées à la romanistique. Une revue « où voisinent des philologues confirmés, des notables montpelliérains cultivés et des félibres, liés donc au mouvement de renaissance littéraire de la langue d'oc »[19]. Cette revue et cette société sont un projet ambitieux et audacieux : il s'agit de développer hors d'Allemagne une recherche en Romanistique alors que c'est outre-Rhin que cette science a acquis ses lettres de noblesse. Dans le contexte de la défaite militaire de 1870 face à la Prusse, on peut y voir une sorte de riposte patriotique. Mais, plus osé, cette revue « incarne l'ambition de créer une dynamique scientifique en « province » alors qu'il est admis que c'est à Paris que la vraie science s'élabore ». Très vite, à partir de 1872, parait donc à Paris *Romania* dirigée par Paul Meyer et Gaston Paris, et ces deux revues rivales commentent réciproquement leurs parutions dans les rubriques très fournies de critique, à fleurets mouchetés.

Dans *La Revue des Langues Romanes* on trouve à cette époque des études sur les langues et littératures d'oc et d'oïl, médiévales et modernes, ainsi que des études concernant d'autres langues romanes, des éditions de textes occitans ou catalans médiévaux, littéraires ou non littéraires, mais aussi des textes de création littéraire occitane contemporaine. La revue propose des principes orthographiques inspirés de ceux de Mistral et Roumanille mais adaptés aux divers dialectes, ce qui constitue une étape décisive pour l'extension de la renaissance d'Oc à l'extérieur de la Provence stricto sensu.



[19] https://journals.openedition.org/rlr/267

Fin mars 1875, la « Société pour l'étude des Langues Romanes » organise dans cet esprit un concours littéraire sous la présidence de Frédéric Mistral et du professeur de philologie de la Sorbonne Émile Egger. Deux professeurs au Collège de France, Gaston Paris et Michel Bréal, y sont aussi reçus avec honneur.

Les Montpelliérains veulent clairement mettre sur un pied d'égalité le dialecte languedocien et le dialecte provençal de la Langue d'Oc, mettant en cause les velléités hégémoniques de ce dernier. Un auteur montpelliérain est mis en avant, Octavien Bringuier (1829-1875)[20], le premier « à élever le langage montpelliérain jusqu'à l'ode », c'est-à-dire à écrire ce parler sur un registre de langue littéraire comme cela se fait depuis quelques décennies de l'autre côté du Rhône. C'est d'ailleurs dans ce contexte que « l'Escòla dau Paratge », association littéraire promouvant le dialecte de Montpellier, est fondée cette année-là, marquant le début de l'extension du Felibrige hors de la Provence.

Un texte de Bringuier célèbre hautement au cours de ce « concours littéraire » la nouvelle thématique latine. *Romans, faguem pas qu'un ! Sèm totes fraire e sòrre !* proclame-t-il le 31 mars. C'est un texte où, comme l'indique Roger Barthe « l'Idée Latine était pleinement développée en plusieurs strophes éclatantes ».

Ce « concours littéraire » fut donc un franc succès et marqua à la fois l'élargissement de la renaissance d'Oc à un espace panoccitan et son approfondissement, en articulant une aventure romantique avec l'activité d'une société savante ambitieuse. Et dans cette perspective, l'Idée Latine prenait tout naturellement une place centrale. Cette renaissance n'avait ainsi rien d'un repliement localiste. Elle s'ouvrait au contraire très largement au monde.

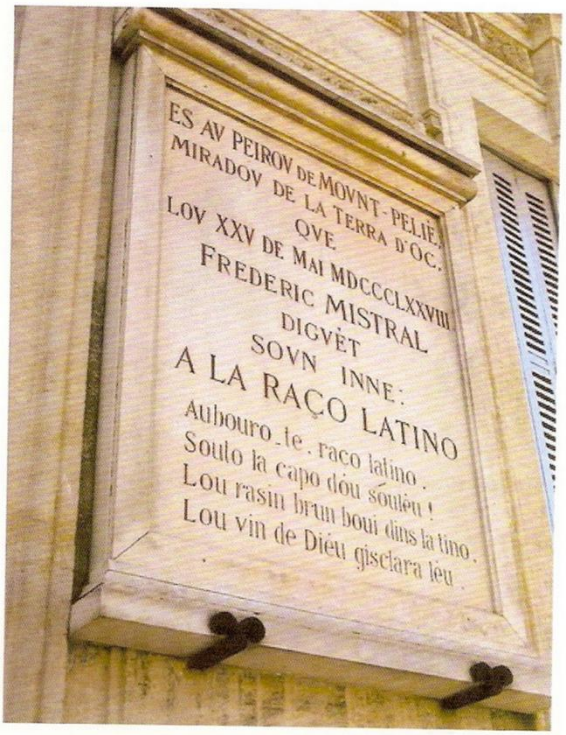
11. Les « Fêtes latines » de Montpellier en 1878

Très logiquement l'opération allait être répétée sous une forme encore plus ambitieuse. Ce furent les « Fêtes latines » de Montpellier en 1878, organisées à nouveau par Roque-Ferrier et Tourtoulon.

Le détail de l'aventure et l'équilibre subtil des forces en présence est minutieusement mis en place dans l'article déjà cité de Berjoan[21]. Mistral, bien évidemment, est une des personnalités phares de la fête. C'est à cette occasion qu'il déclamera son ode célèbre à la Race Latine.

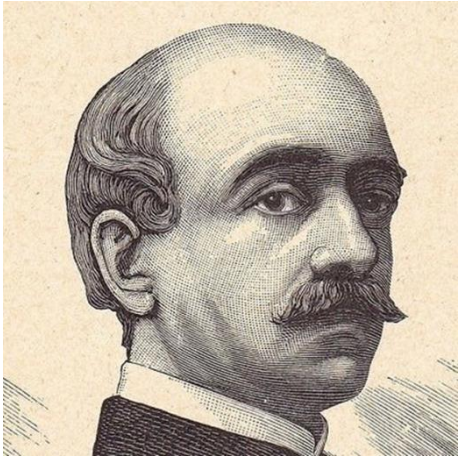
Aubouro te, raço latino
Souto la capo dou soulèu !
Lou rasin brun boui dins la tino:
Lou vin de Diéu gisclara lèu !

[20] Cf. Outavian Bringuier, *Pèire Azemà*, ed. De la Cauquilha, Montpellier, 1934.
[21] Voir aussi *Catalunya i Occitània a la Renaixença: les Festes latines de Montpeller,* Joan Mahiques Climent : https://www.academia.edu/9845047/_Catalunya_i_Occit%C3%A0nia_a_la_Renaixen%C3%A7a_les_Festes_Llatines_de_Montpellier_



Plaque commémorative des fêtes latines de Montpellier

Comme pour le concours de 1875 de nombreux prix sont prévus, et notamment une coupe d'argent offerte par le Félibre catalan Albert de Quintana au meilleur poème sur le thème de la *Chanson du latin*. Parmi les 52 poèmes reçus, le poème primé est celui de l'auteur roumain Vasile Alecsandri, *Cânticul gintei latine*, dont Mistral publia la traduction en occitan dans *L'Armana Prouvençau* de 1884, sous le nom de : *La Cansoun dóu latin*.



Vasile Alecsandri

En fait Alecsandri ne pourra pas être présent à cet évènement (il ne viendra en Occitanie, dans le cadre de ses fonctions diplomatiques puis ministérielles, qu'en 1882), mais des liens forts et durables sont liés entre la renaissance occitane et la renaissance roumaine. La Reine poétesse de Roumanie, Carmen Sylva, poétiquement appelée « Reine des Félibres » est célébrée dans les divers parlers de la langue d'Oc. Plusieurs félibres qui avaient participé au concours des fêtes latines de 1878 (Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Quintana, Gabriel Azaïs ou Bonaparte-Wise) ont été ainsi décorés de l'ordre de la « Couronne de Roumanie ».

Carmen Sylva, reine de Roumanie et « Reine des Félibres »

Les amitiés catalanes et roumaines resteront présentes dans la biographie et l'œuvre littéraire de Mistral jusqu'à sa mort en 1914, et les œuvres des grands auteurs provençaux de cette époque parlent souvent de latinité[22]. La culture d'Oc se définit comme une culture latine. Cependant ce thème devient peu à peu une rhétorique creuse, ce n'est plus un grand projet rassembleur et moteur.

12. « La Provence qui chante » relayée par « le Languedoc qui combat »

Il y a eu des ruptures. On en prend conscience en lisant une lettre (en français) que Mistral adresse à Balaguer. L'ami Catalan, visiblement, pousse les provençaux à aller plus loin que l'action poétique, et à donner à leur renaissance une dimension politique et nationalitaire. Le catalanisme est sur le point de se définir comme une doctrine politique, qui trouvera bientôt son grand penseur avec l'entrée en scène d'Enric Prat de la Riba (1870-1917). Mistral répond à Verdaguer par une lettre un peu nébuleuse dans laquelle, clairement, il refuse d'engager le Félibrige dans une voie politique … *Je ne diffère de manière de voir avec vous que sur la ligne de conduite que vous indiquez à notre Renaissance littéraire. Vous voulez, si je vous ai bien compris, que la littérature provençale ou limousine devienne l'apôtre d'un idéal philosophique et politique, c'est-à-dire qu'elle devienne l'organe d'un parti. Je ne partage pas cette opinion. La littérature provençale, selon moi, ne doit s'enchaîner à aucun courant particulier, à aucun parti. Elle doit dominer tous les courants d'idées quels qu'ils soient, elle doit échapper aux passions violentes et aux noires vapeurs des partis et des sectes, parce que les partis et les sectes sont essentiellement transitoires, injustes et grossiers. Notre littérature doit rester l'expression sincère de notre nature provençale ou catalane, l'expression de notre manière de vivre, de voir, de sentir, de haïr et d'aimer. Qu'importe qu'un poète s'inspire de la poésie du passé ou des rêves de l'avenir ! l'essentiel est que son inspiration lui fasse produire des chants immortels.* » (7 Août 1880).

De fait, dès ce moment, l'Idée Latine a cessé d'être le grand projet visionnaire du Félibrige provençal. Si Mistral, en 1878, appelait la fédération des peuples latins, « L'empèri dóu Soulèu », cette belle image demeure dans ses textes ultérieurs, mais a réduit sa portée. On a tendance à l'interpréter

[22] Voir les poèmes de Félix Gras, en fait très attaché au jacobinisme français, mais qui emploie souvent l'adjectif « latin », par exemple dans sa puissante épopée *Li Carbounié*. Puis, à la génération suivante, ceux de Joseph d'Arbaud *Toustèms auriéu mescla dins moun amo latino / li pouèmo di pastre e di libre Gregau* (in *Li Cant Palustre*). La tonalité « latine » se mêle alors à l'idée d'un « atticisme », la renaissance provençale est un écho du « miracle grec », et la leçon poétique (française) de Jean Moréas trouve en Provence un écho très prolongé qui sera manifeste chez les poètes provençaux de la revue Marsyas, au début du XXe siècle. Mais ces latinité et grécité littéraires ne font plus référence à la « super-nation » des peuples latins. Ce n'est plus qu'une sensibilité artistique.

désormais comme une simple métaphore de « Prouvènço ». Sa géographie se circonscrit au pays d'Oc réenchanté par sa renaissance littéraire. Et bientôt, certains voudront réduire encore sa superficie, ce ne sera plus que la Provence rhodanienne.

Il n'en est pas de même au-delà du Rhône, à Montpellier, où trois apôtres importants de l'Idée Latine vont intensifier l'action, rentrant en conflit avec le félibrige provençal.

Il y a tout d'abord les deux grands leaders de la Société des Langues Romanes, chevilles ouvrières du concours de 1875 et des Fêtes Latines de 1878 : Charles de Tourtoulon et Louis Alphonse Roque-Ferrier. Et puis il y aura un nouveau venu particulièrement actif qui fera encore rebondir l'aventure : Louis Xavier de Ricard.

Charles de Tourtoulon

Charles de Tourtoulon (1836-1913), historien du roi médiéval Jacques Ier d'Aragon, seigneur de Montpellier et Comte de Barcelone (1862), avait, comme nous l'avons vu, fondé en 1869 la Société pour l'Étude des Langues Romanes. L'autre réalisation considérable que l'on lui doit est l'établissement minutieux sur le terrain de la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl, entre 1873 et 1876, en compagnie d'Octavien Bringuier que nous avons déjà rencontré plus haut. Du haut de sa chaire parisienne le grand maître de la romanistique Gaston Paris avait déchaîné les foudres contre ce travail, estimant qu'il n'y a pas de frontière marquée entre des langues mais une transition progressive de proche en proche (semblable, disait-il, à une tapisserie). Ce qui était inexact, la notion d'isoglosse ne fait plus débat actuellement… Mais l'idéologie de la tapisserie était bien utile au patriotisme français de ces années-là et le concept d'une frontière (fût-elle seulement linguistique, et inoffensive !) à l'intérieur de la France était perçu comme une atteinte à l'intégrité du pays…

Malgré ces controverses assez violentes, Tourtoulon, élu Majoral du Félibrige, *Cigalo Roumano, o de Valergo* en 1876, fut très actif dans les années qui suivirent, fondant en 1879 la Société des félibres de Paris, et en 1883 la *Revue du Monde latin*. Il fut cofondateur en 1883 de *La Revue des deux Mondes*.

Mais après cette période de remarquable activité, pour diverses raisons dont le décès tragique de son fils, il disparut peu à peu de la scène et, avant de mourir, il publia ses mémoires sous le titre : *Notes et souvenirs de quelqu'un qui ne fut rien.*

LE

FÉLIBRIGE LATIN

REVUE MENSUELLE

Roque-Ferrier, par contre, indomptable, poursuit son action telle qu'elle avait été théorisée en 1875. S'opposant aux Provençaux qui maintiennent leur leadership sur la renaissance mais entérinent sa baisse d'ambition, il lance plusieurs revues de haute tenue destinées à donner au dialecte languedocien et notamment à sa variété montpelliéraine un statut de langue de culture ambitieuse, sur pied d'égalité avec le Provençal. Son engouement pour ce projet dans le contexte plus vaste de l'Idée Latine ne faiblira pas jusqu'à sa mort en 1907. Roque-Ferrier reste secrétaire de la Société des Langues Romanes de 1873 à 1885. Par la suite il crée successivement de 1887 à 1889 l'*Uòu de Pascas, Armanac Roman*, puis de 1887 à 1889 : *Occitania*, et enfin en 1890 : *le Félibrige Latin*. Cette dernière revue qui représente une collection imposante présente des textes anciens, des études érudites, et des auteurs contemporains, avec la claire ambition de promouvoir l'ensemble des dialectes d'oc, le provençal s'y retrouvant à égalité avec les autres parlers, et tout cela dans une perspective de développement de la fraternité des cultures néo-latines. *Le Félibrige Latin* sera rapidement en conflit avec le Félibrige stricto sensu, ce qui aboutira à une rupture en 1892, à l'occasion de la *Santo Estello* des Baux de Provence. Roque-Ferrier et Tourtoulon démissionnent du Félibrige dont ils cessent d'être *majoraux* et donnent vie autour de la Revue de Roque-Ferrier à un Félibrige dissident, tout logiquement dénommé « Félibrige Latin » qui conserve les projets plus ambitieux de renaissance totale de la langue dans une ambiance panlatine, et de valorisation du Languedocien. *Le Félibrige latin a de* fortes ambitions : *l'establiment d'un diccionari, d'una gramatica, d'una carta geografica del montpelhieirenc, lo desvolopament literari d'aqueste dialècte, l'estudi de la lenga, de l'istòria, de las tradicions e costumas del país montpelhieirenc consideradas en elas-meteissas e tanben dins sos ligams ambé los idiòmas, l'istorica, la literatura, e las legendas dels païses latins, enfin, l'alestiment de jòcs poetics dubèrts a totes los parlars occitans emai a las divèrsas lengas latinas*. Pourtant, l'aventure du *Félibrige Latin* s'arrêtera en 1903, très probablement en raison du déclin de la santé de celui qui en était l'âme et qui allait décéder peu après.

8 pajas — Dins aquoste Numerot : CROUNICA per l'Escoutaire. — CONTE DE NADAU, per R. T. L'ESTAMAIRE, per Gresilha. — LOU PAURE OME E LA CROUS, per M. Cantagril. — GALEJADAS. — 5 sous

LA CAMPANA DE MAGALOUNA

Journal poupulàri de Mount-Pelié que tinda un cop per més

Per s'abouná mandò 3 fr. 50 à M. F. Dezeuze : Chèques-Poustola N° 523, Mount-Pelié. — R. C. Mount-Pelié N° 1089.

Abouna ment : 3 fr. 50 par an. Responsàble per à las demandas d'abouna ment que seràt pas acompagnadas dos mouslant

Administracion e Redaccion 27, Carriéira de l'Agutharia, 27 Papetarié F. DEZEUZE

Annada XXXVIII. N° 377 15 de Decembre 1927

Crounica de la Campana

Es pas toujours necessàri de prene un tutil e de cargà de garamachas per anà à la cassa e repourta de gibié, ni d'ana dins la garriga ou dins fous estangs per treubà las grossas pèças.

sa bourra de rénard de l'Alsaká, fabricada emé de lapins de Figairolas e las vejaqui partidas.

Partidas per ounte ? Moun Diéu ?.... Hou sabe pas.

Las unas van davans sa machina à escrieure ; las autras que menoun un chi pouliçò que pesa mai qu'eiàs, van retrouhà l'outo que las cajòra.

miralhadas à las davanturas, sount blassadas e per se guarí, fatalisant, revendrun croumpà ço que las a toucadas au vieu.

Lous marcèlots de la machina à escrieure picoun à pichots cops secs sus lou papié : *la révision du paragraphe 7 du Ch. VIII s'imposant en raison de la chèyté toujours croissante des cure-dents en celinòid, le conseil des ministres a décidé...*

À noter qu'en même temps que *Le Félibrige Latin*, un nouveau journal en langue d'oc, *La Campana de Magalouna* faisait son apparition, avec pour sympathique programme d'être le journal populaire des Montpelliérains. Ce qu'il sera effectivement par la suite. Mais à ses débuts, c'est surtout une machine de guerre anti-Roque-Ferrier aux mains des Avignonnais. Ce dernier y porte un pseudonyme, « Robur-Fer ». Il devient la tête de Turc de tous les humoristes. Sa conception ambitieuse d'une renaissance panoccitane avec pour horizon la panlatinité est un objet de moquerie. Il est clair que le Félibrige, dirigé par les Avignonnais, a dès ces années-là renoncé à porter une ambition d'envergure universelle. Et comme nous le verrons, son élargissement pourtant logique à l'ensemble des pays de langue d'oc, sera ensuite remis en cause par une forte tendance au repliement sur la seule Provence. Comme écrit Berjoan *cet échec sanctionne l'incapacité du Félibrige à devenir autre chose que ce que les pouvoirs publics français voulaient bien qu'il soit, une société folklorique.* En d'autres termes, le projet grandiose, confronté à l'état des mentalités françaises, se recroqueville.

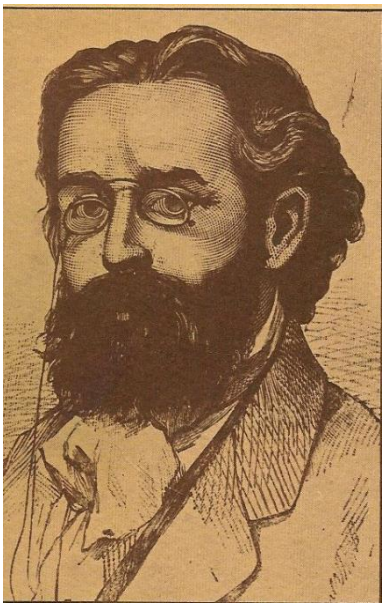
En ce qui concerne notre propos, Roque-Ferrier, Tortoulon et Berluc-Perussis s'effacent de la scène au tout début du XXe siècle et en apparence leur rêve latin disparaît avec eux. En décembre 1902, un an avant sa mort, Berluc-Pérussis n'a plus qu'à admettre tristement que *[l]'Idèio Latino es en baisso, e tout aro auren tòuti nòsti sòci en terro germano [l'Idée Latine est en baisse, et bientôt nous aurons tous nos amis en terre amie.*

13. Ricard et ses continuateurs

Mais un autre acteur était entré en scène dès 1873 et allait remarquablement reprendre le flambeau, suscitant des disciples et des continuateurs : c'est Louis Xavier de Ricard (1843-1911).

Né à Fontenay-sous-Bois le 25 janvier 1843, fils d'un général des armées napoléoniennes d'origine sétoise, il avait tout d'abord joué un rôle clef dans la vie culturelle et politique parisienne. Il avait dès 1863, grâce à l'héritage d'une tante, édité l'éphémère *Revue du progrès* où l'on pouvait découvrir les tous premiers textes d'un jeune poète nommé Paul Verlaine. Ce journal fera l'objet d'un procès pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. Louis, bien que défendu par un jeune avocat plein de talent qui allait graver son nom dans l'histoire, Léon Gambetta, sera condamné à huit mois de prison. Dès sa sortie il organise un salon politico-littéraire chez sa mère la marquise de Ricard, et l'on y rencontre Anatole France, Sully Prudhomme, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, François Coppée. C'est dans ce contexte que Ricard et Catulle Mendès lancent en 1866 *Le Parnasse contemporain*, dont le nom est à l'origine du mouvement parnassien, et où l'on retrouve Théophile Gautier, Théodore de Banville, José-Maria de Heredia, Leconte de Lisle, Stéphane Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Anatole France, François Coppée, Sully Prudhomme. En résonnance avec cet engagement poétique et politique, Ricard fera partie des partisans les plus actifs de la Commune de 1871. Très compromis par son engagement affiché dans la Révolution du 18 mars, il doit un temps s'expatrier en Suisse. Il reste au cœur de la vie

littéraire française et Paul Verlaine, qui le considère comme un ami très cher, lui dédie son poème *Les Vaincus*, avant de lui consacrer un chapitre de sa galerie des *Poètes Maudits*.



Louis Xavier de Ricard

Mais la vie de Xavier de Ricard connait peu après un important tournant lorsque, en 1873, il épouse une amie d'enfance, Lydie Wilson. Le jeune couple vient s'installer à Montpellier, sur les rives du Lez[23], et s'engage à corps perdu dans la renaissance littéraire occitane, dans une perspective universaliste et « latine ». Lydie, poétesse d'une exquise sensibilité, est connue pour des textes en français, publiés après sa mort dans *Les Muses Françaises* d'Alphonse Séché, et en languedocien de son vivant dans les *Lausetas*, *La Revue des langues romanes* et *l'Almanach de Lengadoc*. Elle a 23 ans et Louis en a 30, ils nouent une grande amitié avec le poète audois Auguste Fourès qui tombe éperdument amoureux de la sœur de Lydie, Jeanne, et lui dédie de magnifiques poèmes qui donnent au languedocien ses premiers grands textes modernes. Ce noyau de jeunes passionnés consititue ce que l'on dénommera ultérieurement le « félibrige rouge » (lo felibritge roge). Ils vont publier un almanach de haute tenue littéraire intilulé *La Lauseta* qui paraîtra à quatre reprises (1877, 1878, 1879 et 1885). Dans cet almanach la littérature occitane est à l'honneur, avec une volonté d'illustrer les différentes variétés dialectales et non le seul provençal, et une référence marquée à « l'Albigéisme » du pasteur ariégeois Napoléon Peyrat, c'est-à-dire la célébration de la civilisation occitane médiévale et la dénonciation de sa destruction par la royauté et la papauté. Et la présence d'autres littératures latines annonce déjà le très fort engagement de Louis Xavier de Ricard en faveur de l'Idée Latine. Dès 1878 Louis et Lydie lancent un nouveau journal intitulé *L'Alliance latine* dont ne paraîtront que deux numéros. Ce journal s'inscrit dans la même dynamique que les almanachs de « La Lauseta » et des sociétés l'Alouette qui ont pour but de rassembler les peuples latins. Ricard, dans la foulée, fonde en 1879, avec Antide Boyer et Ernest Ferroul (alors étudiant en médecine, et qui sera en 1907 le maire de Narbonne, connu pour ses prises de position courageuses lors de la crise viticole), le bihebdomadaire *La Commune libre* dont ne paraîtront que six numéros. Mais l'année suivante, un grand drame brise cette belle aventure. Lydie, la « persuasive égérie du Félibrige Rouge » meurt à l'âge de 30 ans. Louis, longtemps inconsolable, poursuit cependant son action pour la renaissance d'Oc élargie aux pays latins. Se référant aux statuts de 1876 du Félibrige qui le définissent comme la défense et le développement de la langue du Midi, il est un des premiers à affirmer clairement qu'il faut dénommer l'ensemble des parlers d'Oc « occitanien », le mot « Provençal » étant passablement ambigu[24].

---

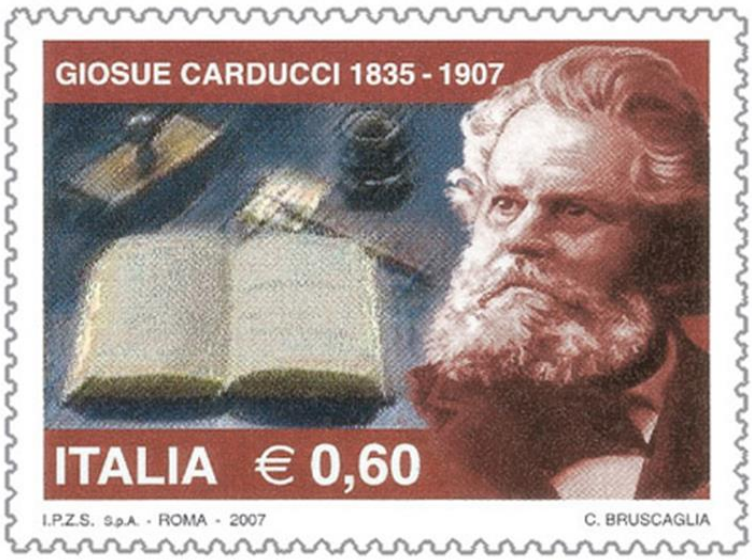
[23] « *Poussé par les appels du sang et d'un long atavisme*, Xavier Azéma in *En memòria de Louvis-Saviè de Ricard,* Éd Mantenença de Lengadôc, 1932.

[24] *Le mot provençal est un vocable étroit qui n'est point conforme à la vérité des dialectes (dels lengatges, dit la version occitane) ni à celle de l'histoire. Il est nécessaire de redire - jusqu'à paraître en radoter - que le provençal n'est que le parler d'une seule province, et que la Provence ne passe pas le Rhône. Que dire alors ? Il me semble que pour le langage particulier du Midi, le nom occitanien serait le nom véritable, il ne serait pas si long que celui de Langue d'oc, et embrasserait*

C'est à cette époque que le tout jeune Pierre Azéma l'a rencontré et fréquenté assidûment. *Nos vesiam quasiment chaca jorn e tanlèu arremarquère amb quante enavanç e quanta drudesa d'idèa e de paraula Ricard aparava sa pensada*, nous dira-t-il[25]. Et il ajoute ceci : *Ricard, après Bringuièr e Mistral, e en mème temps que Tortolon, devenguèt un dels propagandistas los mai enfuocats de la frairetat dels pòbles latins. Un còp de mai, es d'arremarcar qu'es sempre a Montpelhièr que florís la mistica de la Federacion Latina.*

Cependant, en 1882, taraudé par l'immense chagrin que lui cause le décès de son épouse, Louis Xavier de Ricard quitte Montpellier et s'expatrie en Amérique du Sud. Devenu rédacteur en chef de *L'Union française de Buenos Aires*, il se remarie à Louise Kirchner et dirige plusieurs journaux : *Le Rio Paraguay* au Paraguay, *Le Sud américain* à Rio-de-Janeiro. Comme écrira Pèire Azema, *Partout où il s'arrêtait, notre pèlerin de l'Idée Latine fondait des journaux, de grands journaux ; quelques uns, dans la suite, ont enrichi les gens d'affaires, mais ils ne laissaient à Ricard que petit bénéfice, car il avait trop d'idéal dans l'esprit pour réussir.* Ainsi, sans avoir fait fortune, il revint à Montpellier en 1885 ou 1886 où il collabora au *Petit Méridional* et fonda le journal socialiste *Le Languedoc.* En 1888, il dirigea l'édition de *La Dépêche du Midi* pour l'Hérault. C'est à cette époque qu'il fut coopté majoral du Félibrige. Après un an (1890) passé à Java, il reprit la direction de *La Dépêche du Midi.* Après la naissance en 1896 à Montpellier de son fils Marcel, Ricard se fixa à Paris en 1897, où il poursuivit sa carrière de journaliste, au *Gil Blas* et au *Figaro,* et collabora aux Droits de l'homme en 1898. Nommé conservateur au château d'Azay-le-Rideau en 1906, sa santé déclina rapidement. Attendu à Montpellier par ses amis, il mourut le 2 juillet 1911 à Marseille. En 1932 le Félibrige et la municipalité de Montpellier feront édifier un cénotaphe à sa mémoire au cimetière Saint-Lazare de Montpellier, où reposent aussi les restes de Lydie et de sa sœur Jeanne.

Lors de son passage en Amérique du Sud, Louis Xavier de Ricard a semble-t-il largement popularisé l'Idée Latine, dont le concept allait avoir un grand succès sur ce continent alors en plein bouleversement qui porte à juste titre le nom d'Amérique Latine. Est-ce à Ricard que l'on doit la popularité des Troubadours et de Mistral chez les lettrés sud-américains, alors qu'ils restent désespérément méconnus en France ? La plus surprenante illustration de ceci étant le pseudonyme de Gabriela Mistral que la grande poétesse chilienne Lucila Godoy Alcayaga (1889-1957), prix Nobel de littérature en 1945, s'était choisi).



Giosué Carducci

tous nos parlers (avec celui de la Catalogne) comme le nom d'Occitanie embrasserait toutes nos provinces. Mais de Provence et de provençal il n'en faut point parler hors du territoire de Provence. (in *La Lauseta*).

[25] P. Azéma, op cit.

En Italie l'Idée Latine fait aussi son chemin avec le poète Giosué Carducci (1835-1907) qui crée la *Rivista Latina* en 1905. On en retrouvera des traces dans l'œuvre de Gabriele d'Annunzio. Mais en France après la mort de Ricard on n'en parle plus guère, d'autant que la guerre de 1914-1918 crée d'autres préoccupations que celle d'échafauder des utopies pacifistes…

Jean Charles-Brun (1870-1946)

Mais Ricard et Roque-Ferrier ont un disciple et continuateur actif, qui se réclame de leur double héritage, c'est Jean Charles-Brun (1870-1946), fondateur dès 1897 d'un petit groupe de réflexion assez critique face au Félibrige officiel, intitulé « Ligue occitane », puis surtout en 1900 la F.R.F. (Fédération régionaliste française) dont le premier président ne sera autre que Louis Xavier de Ricard. Défendre l'idée régionaliste dans un pays centraliste jusqu'à la névrose, ce sera le combat de toute sa vie, et peu à peu cette doctrine qu'il avait reçue de Ricard fera son timide chemin dans la France de l'après guerre… jusqu'aux Lois Defferre de 1982 qui mettront en place, enfin, un embryon de régionalisation. Ayant été un des membres très actifs du Félibrige Latin de Roque-Ferrier, Charles-Brun se réfère bien sûr régulièrement à la thématique latine, mais là ne sera pas le centre de son action.

En 1922 apparait un journal de belle facture appelé *La Provence latine*, portant en sous-titre *Organe mensuel d'idée latine et de doctrine mistralienne* où Bruno Durand (1890-1975), petit-neveu de Berluc-Pérussis, Pierre Rouquette et quelques autres esprits éclairés de l'occitanisme naissant et du provençalisme de l'entre deux guerres redonnent vie au concept d'Idée Latine. Ce journal sera malheureusement éphémère.

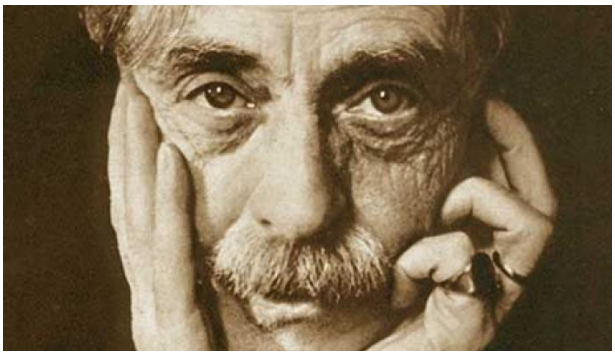
14. Une autre latinité dans le creuset de la grande guerre

En fait, dans ces années-là, c'est d'une autre latinité qu'il va se parler, dans les tranchées de la guerre de 1914-18 et à son lendemain, comme l'a bien analysé Christophe Poupault[26]. En 1915, le renversement des alliances mit soudain en évidence proximité culturelle entre Français et Italiens, qui désormais vont combattre côte à côte contre les Allemands. La France et l'Italie sont alors dépeintes comme deux « soeurs latines », et des auteurs comme Maurice Barrès (d'ailleurs ami et admirateur de Frédéric Mistral) et Gabriele D'Annunzio multiplièrent à cette époque les déclarations de rapprochement de ces « soeurs latines ». L'écrivain Paul Adam fonda en 1917 une « Ligue de la Fraternité latine », reprenant la rhétorique déjà ancienne[27] qui assimilait les soldats italiens et français à des « Latins » en lutte contre la barbarie germanique. En 1916 fut ainsi créée une *Revue des nations Latines* qui persista jusqu'en 1919. Au lendemain du conflit, le président Raymond Poincaré, fit paraître un *Bulletin de l'Union latine* dont le but était de prolonger cette solidarité entre les États latins, et en 1923 fut créée à Paris la revue *Latinité*.

L'Italie fasciste de Mussolini (1922-1943) s'efforcera à cette époque de promouvoir l'idée d'une « Union latine » dont la capitale serait très logiquement Rome. Dès 1918, paraissait à Milan la revue *L'Idea Latina,* revue très antigermanique, proche de Mussolini et qui disparut en 1920. C'est dans ce contexte politique que fut célébré en 1930 le Centenaire de la naissance de Frédéric Mistral en Italie et que se développeront les premières études provençales à l'université romaine.[28] Épisode oublié qui nous vaut sans doute de rencontrer aujourd'hui des lettrés italiens qui connaissent admirablement les troubadours alors que ceux-ci, répétons-le, restent désespérément inconnus du français cultivé, fût-il

[26] Poupault C : *L'esprit latin à l'épreuve des relations internationales. Renaissance latine et espoir d'alliance franco-italienne (1915-1940),* Silène, www.revue-silene.com/images/30/article_111.pdf
[27] Après la guerre de 1870 certains poètes occitans comme Alexandre Langlade ont une vision antigermanique de la fraternité latine, voir *Lo Cant dau Latin* que ce poète déclama lors du concours de 1875.
[28] https://occitanica.eu/exhibits/show/mistral-et-l-europe/italie/un-rendez-vous-**manqu-----lo-mi ???**

méridional. Comme l'analyse Christophe Poupault[29], *les thuriféraires de la latinité considéraient que le germanisme et le bolchevisme venus d'Orient étaient des dangers, la notion de « civilisation » en vint à se confondre avec celle d'« Occident » qui elle-même s'identifiait à la latinité*. Dans ce contexte le terme de « panlatinité » lancé par Louis Xavier de Ricard dans un tout autre état d'esprit allait être accaparé par le fascisme naissant… De sorte que l'on n'allait plus guère après 1945 employer ce mot qui sentait désormais le souffre…



Paul Valéry président du PEN Club français de 1924 à 1934

Poupault nous apprend à cette occasion que le PEN-Club (et notamment le PEN Français présidé alors par Paul Valéry) s'investit activement à partir de 1924 dans le rapprochement entre écrivains français et italiens. Valéry connaissait beaucoup d'écrivains de la péninsule et y fit plusieurs voyages pour resserrer cette entente entre hommes de lettres. Il rencontra ainsi en 1924 Margherita Sarfatti (qui était de plus la maîtresse du Duce), Gabriele D'Annunzio, Giuseppe Ungaretti, Giuseppe Primoli et Emilio Cecchi. Il eut même l'occasion de rencontrer Mussolini en personne. Comme on le sait, le conflit mondial qui allait suivre sera l'occasion pour le PEN Club de s'afficher indéfectiblement au-dessus de la mêlée des nations en guerre et de promouvoir l'idée somme toute très novatrice que la littérature peut et doit être un pont entre les peuples.

C'est dans ce contexte qu'il faut voir la conception de la latinité défendue par Charles Maurras[30]. Ce dernier écrivait *Il n'y a sans doute pas de race latine. […] L'essentiel est qu'il existe une civilisation latine, un esprit latin, véhicule et complément de l'hellénisme, interprète de la raison et de la beauté athénienne, durable monument de la force romaine*[31]. Dès 1917, Maurras questionnait la possibilité d'une « confédération » ou d'une « fédération des "latins" qui passerait par Rome, Madrid, Lisbonne et peut-être Rio et Buenos-Aires, mais il ne concevait cette latinité qu'enracinée dans le monde catholique traditionnel. C'était en nette discordance avec le « latinisme » de Xavier de Ricard. En 1921 il dira de celui-ci : *La petite élite engagée sur cette pente en arrivait, de paradoxe en paradoxe, à identifier le latinisme et la haine du pape. Faut-il s'étonner de la maigreur des résultats de tant d'efforts ?*.

La latinité dont Barrès et Maurras parleront durant l'entre deux guerres n'est donc pas franchement dans la continuation de celle que Mistral et les félibres montpelliérains du XIXe siècle avaient imaginée. La grande utopie pacifiste est profondément remaniée par la violence des conflits du XXe siècle. Elle est largement vidée de sa portée humaniste et prophétique, et ne sert plus qu'à définir un bloc de nations affronté à d'autres blocs.

La thématique latine sera même présente dans des horizons assez troubles, cautionnant une propagande antisémite et la politique du maréchal Pétain[32]. Nous ne sommes vraiment plus dans le rêve

[29] C Poupault, op cit

[30] Olivier Dard, *Charles Maurras, le fascisme, la latinité et la Méditerranée*, *Cahiers de la* Méditerranée [En ligne], 95 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 16 janvier 2019. URL : http://journals.openedition.org/cdlm/8880

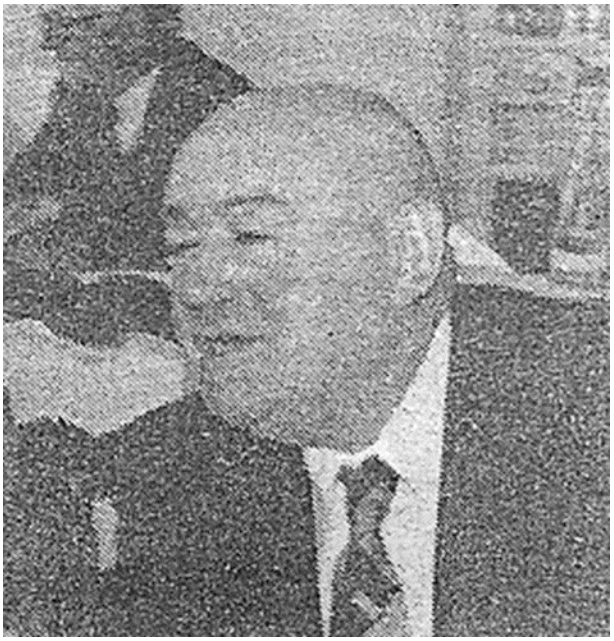
[31] Charles Maurras, *Dictionnaire politique et critique*, t. 2, p. 411 (entrée « latinité »).

[32] «… en 1927 … existe déjà une organisation appelée Ligue latine, puis Union latine. L'objectif de cette organisation qui œuvre plutôt dans les départements français d'Algérie, notamment celui d'Oran, est de liguer les colons européens contre les juifs d'Algérie. En effet, la question juive est un sujet de vive préoccupation en Algérie. Le décret Crémieux de 1870 qui accorda la nationalité française aux juifs algériens suscita des vagues d'antisémitisme chez les colons (voir ici, ici ou encore, là). Le Docteur Molle, Jacques Molle, est de ceux-là.

de Mistral et de Balaguer. L'idée d'une fraternité latine née dans le feu des tranchées de la guerre de 1914 a fait dériver la thématique initiale vers d'autres horizons. Cependant, un siècle après la vision larzacienne de Lallemand, le fil de cette curieuse histoire allait se renouer.

15. L'Idée Latine occitane de Barthe

Le véritable continuateur de Ricard et de Roque-Ferrier dans la défense et promotion de l'Idée Latine au XXe siècle sera le bitterrois Roger Barthe (1911-1981). Fils d'Émile Barthe, un auteur de théâtre populaire occitan très apprécié à son époque, Roger avait publié dès 1927 un recueil poétique intitulé *La Fe Latina* : la Foi latine. Il n'était encore que lycéen en classe de première. Ce livre de jeunesse portait déjà les deux grands engagements de sa vie : l'occitan, qu'il écrivait d'emblée avec l'orthographe médiévale restituée, qui deviendra bientôt la « graphie occitane » et redonne à la langue son unité historique et géographique. Et, ce qui nous intéresse ici, l'Idée Latine. Engagement conjoint, donc, pour une renaissance moderne et ambitieuse de l'occitan, et pour la fraternité des peuples latins. Roger Barthe s'en expliquera en 1950 : *Mon combat pour l'Idée Latine est inspiré par un attachement que j'oserai dire biologique à la langue d'Oc et à la culture d'Oc. Je considère l'écrasement progressif de cette langue et de cette culture sous le poids de la centralisation parisienne comme un crime – contre l'esprit et la dignité humaine - dont la Monarchie, l'Empire et la République sont solidairement responsables*[33].



Roger Barthe (1911-1981).

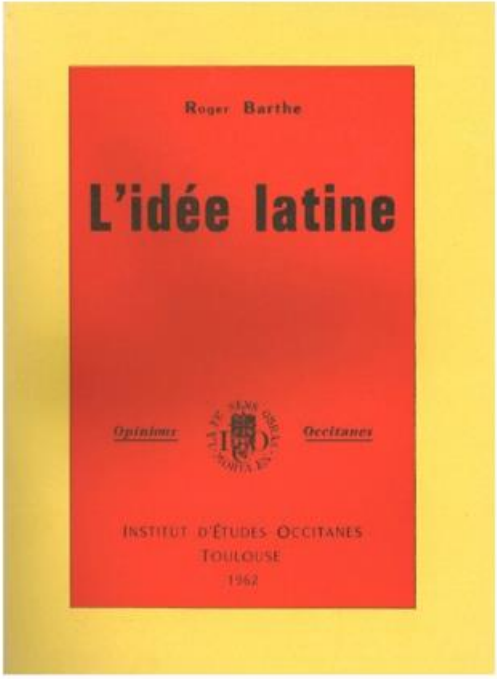
Barthe insiste sur le fait que l'Idée Latine est une idée occitane, un fruit de la renaissance culturelle des pays d'Oc, comme en témoigne l'historique rappelé ci-dessus et qu'il avait minutieusement reconstitué : *[…] L'Idée Latine et son contenu politique essentiel sont directement issus du bref exil*

Il fonde les Unions latines au tout début du XXème siècle avec un programme ouvertement antijuif, notamment une politique de boycott des commerces juifs. Il devient maire d'Oran en 1925 et fonde son journal *Le Petit Oranais* … À partir de ce moment-là, ses Unions latines connurent un essor considérable et dominèrent la vie politique de la région d'Oran **(source ici).** En 1930, le Docteur Molle fonde un parti politique, le Parti National Populaire et divers candidats se présenteront aux élections d'avril 1936 avec l'étiquette « candidat antijuif d'Union latine » : Henry Coston, Henri-Robert Petit, un dénommé Navarro [..] Courant 1927 … Raoul Follereau fonde une association appelée Ligue d'Union latine. L'organe de presse de ce mouvement est un journal mensuel intitulé *L'Œuvre Latine.* Officiellement, selon les documents disponibles sur le site internet de la Fondation Raoul Follereau (disponible ici), cet organisme n'avait qu'une vocation littéraire et humaniste : il fonde la Ligue d'Union latine, et, en moins de 5 ans, édite plus de 100 auteurs et permet à plus de 300 auteurs et interprètes de théâtre de se faire connaître. Il organise aussi des concerts, des expositions… Il veut aider des amateurs et de jeunes « professionnels », français et étrangers, à s'exprimer, à partager leur passion et à réaliser leurs rêves. Son objectif : contribuer ainsi à renforcer la paix dans le monde. […] Lors d'un de ses discours radiodiffusés au cours duquel fut exposée aux Français la nécessité d'une reconstruction morale, le Maréchal Pétain se réfèrera explicitement à l'héritage de la culture grecque et latine de la France (**v.** le texte du discours du 11 octobre 1940 » http://follereau-entre-ombre-et-lumiere.over-blog.com/article-raoul-follereau-et-la-ligue-d-union-latine-1-2-51307938.html

[33] Roger Barte : *L'Idée Latine*, 1e éd, 1950, réédition 1962.

providentiel de Balaguer, de la géniale intuition des félibres avignonnais, et la science érudite et patriotique des félibres montpelliérains, c'est-à-dire, au fond, de l'occitanisme naissant ou renaissant dans sa signification plénière […] Je crois pour ma part que l'Idée Latine est le prolongement naturel et l'épanouissement de l'occitanisme […]. L'Idée Latine est une idée Occitane[34].

Dans les années 30, Roger Barthe mène de front un début de carrière universitaire et un engagement politique dans le parti radical socialiste, manquant de peu d'être élu député. C'est l'époque du Front Populaire. Mais la guerre va redistribuer toutes les cartes. Roger Barthe va alors plutôt s'afficher en faveur du gouvernement de Vichy, et tout avenir universitaire lui sera ainsi ultéreurement barré. Il rentrera dans les Assurances où il fera toute sa carrière professionnelle, et son excellente connaissance de l'espagnol lui permettra d'occuper des postes en Amérique Latine. Ce séjour sud-américain dans les premières années de l'après guerre sera pour lui l'occasion de mûrir une réflexion sur la panlatinité qu'il mettra en forme dans son précieux ouvrage *L'Idée Latine*[35] et dans l'article déjà cité qu'il publiera alors dans la revue *Oc*[36].



Voici comment il imagine cette « supernation nécessaire » dont avait rêvé Lallemand un siècle auparavant : *Les trente peuples, les trois cent millions d'hommes - ou peu s'en manque – qui se servent d'un idiome né du latin forment une communauté culturelle "de fait ". Il est possible que bien qu'ils parlent catalan, espagnol, italien, occitan, portuguais ou roumain, ils ne se sentent pas encore responsables d'un patrimoine collectif. Ce que je sais, c'est qu'ils peuvent offrir, toutes réunis, un message authentique, passionant, durable, à l'aube de cette seconde moitié du XXe siècle. Ce que je crois, c'est que le génie néo-latin, étendu à tous les apports de la civilisation méditerranéenne (Grecs, juifs, chrétiens, Arabes...) et aussi de la civilisation indo-américaine, enrichie par les sèves jumelles de l'humanisme et de l'humanitarisme, incarnera demain la liberté, la tolérance, la joie de vivre dans un air fraternel et frais*[37].

---

[34] Roger Barthe présenta aussi sous une forme un peu plus succinte dans la revue *OC*, à la même époque, cette réflexion : *Tòrni dire çò que disiá : l'idèa latina es una idèa occitana. Nos plaçam, aicí, sul plan cultural, e sus aquel plan solet. Mas cresètz que devèm esperar, domètges, que lo senhal nos venga de Roma, o de Lisboa, o puslèu d'aquelas ciutats d'intensa vida modernissima que son devengudas Buenos Aires, Rio de Janeiro, México, Monte-Video o Santiago de Chile ? Occitania pòt - e deu - estre lo ligam prestigiós dels pòbles neolatins. Se vòl, se sap jogar aquel ròtle, fixat per la geografia e 1'istòria, determinat per sas tradicions ideologicas pròprias, la cultura occitana ne trairà 1'immediata e segura frucha. Cal, donc, pensar - occitanament - 1'idèa latina. Cal que la noiriscam de nòstra saba, que, fidèls a 1'esperit exemplar de Ricard e Roque-Ferrier, la farguem de nòstras mans, a la mesura de nòstre temps, e que, se vencís, sa victòria siá nòstra. (OC*, abrial de 1950)

[35] Roger Barthe, op cit.

[36] Roger Barthe, *OC,* abrial de 1950.

[37] *Los trenta pòbles, los tres cent milions d'òmes - o pauc se'n manca - que se servisson uèi d'un idióma nascut del latin fòrman una comunitat culturala " de fach ". Se pòt qu'emai parlen catalan, espanhòl, italian, occitan, portugués o romanés se sentiscan pas encara responsables d'un patrimòni collectiu. Cò que sabi, es que pòdon ofrir, totes aplegats, un messatge autentic, apassionant, duradís, a l'auba d'aquesta segonda mitat del sègle XX. Çò que cresi, es que lo gèni neolatin, alandat a totes los apòrts de la civilisacion mièg̀terranenca (grècs, josieus, crestians, arabs...) e tanben de la civilisacion indoamericana, enriquit per las* sabas de

Précisons que pour Roger Barthe, qui se situe dans la continuation des Mistral, Roque-Ferrier, et de Ricard, *l'Occitanie peut - et doit - être le lien prestigieux des peuples néo-latins. […] Il faut , donc, penser - occitanement - 1'Idée Latine.* Ainsi fondera-t-il en 1951 *L'Action Latine* et peu après *Les Cahiers de l'Action Latine.* Il semble que cet engagement très actifs et matérialisé par de nombreux écrits ait joui dans cette période d'une certaine notoriété dont on retrouve les traces. René Nelli écrira bien plus tard *L'Occitanie n'a jamais réussi à répandre dans une fraction importante de l'élite française que deux ou trois systèmes : le* fédéralisme *de Camproux, le* monarchisme *de Charles Maurras,* l'Idée Latine *de Barthe, et une mode : la « vogue » du catharisme…* »[38]. Nelli cite donc Barthe comme un penseur important alors même que les deux hommes, que j'ai tous deux bien connus dans les années 1970-80, n'avaient aucune relation particulière d'amitié, appartenant à des horizons politiques opposés.

On trouve d'ailleurs un ouvrage[39] publié à cette époque et qui met Roger Barthe au centre du bouillonnement intellectuel et diplomatique qui, à cette époque, remet à l'honneur le vieux rêve latin de Mistral et de ses amis, indiquant combien, dans le contexte géopolitique particulier de l'époque, cette idée redevient soudain séduisante.

16. Initiative diplomatique latine de la France

En fait, au même moment, une initiative diplomatique dans laquelle la France ambitionne visiblement de jouer un rôle moteur pose les bases institutionnelles d'une « Union Latine Intergouvernementale ». Il faut reconnaître que les documents la concernant, ainsi que les quelques articles historiques qui analysent ce épisode, ne font jamais référence à l'Idée latine istorique, et à ses théoriciens occitans, fût-ce le dernier, Roger Barthe. Visiblement le ton est autre, nous ne sommes plus dans les utopies culturelles, mais dans les méandres vénéneux de la géopolitique de l'Après-Guerre où la France cherche à retrouver une importante stature sur le plan international. Face à la mise en place d'une hégémonie de fait de Washington sur tout le continent américain, l'idée d'une fédération d'états latino-américains et plus largement « néo-latins » déjà popularisée depuis trois quarts de siècle, jouissait d'une certaine faveur auprès des hommes politiques sud-américains. Le Brésil, notamment, pouvait prétendre prendre le leadership de cette organisation, et Joao Neves Da Fontoura (1887-1963), le précédent ministre des affaires étrangères de ce pays, en avait été un ardent propagandiste. Cependant, le président Dutra avait depuis deux ans changé de ministre, et le successeur de Fontoura, Raul Fernandes, était carrément hostile à ce projet et partisan, au contraire, d'un plus grand alignement sur Washington. Le chargé de mission français Pierre Cabanes œuvra donc à créer à l'initiative de la France un premier embryon d'« Union Latine » dont le conseil international fondateur fut mis en place à le 14 juin 1948[40] à Paris, avec Jean de Broglie et les chefs de mission diplomatique d'Argentine, du Brésil, du Chili, du Mexique et de l'Uruguay. Il s'agissait de développer « un programme particulièrement important […] afin de susciter une action encore plus ample que celle déployée par les États latins d'Europe [et] d'amener progressivement l'Europe occidentale toute entière à participer à cette oeuvre capitale que constituera une coopération dense et organisée entre Latins d'Europe et d'Amérique ». Il était question de développer une coordination « inter-Latine » au niveau des transports, des assurances, et des transactions économiques, et non plus au seul niveau culturel. C'était à l'évidence un coup joué dans une plus vaste partie d'échecs dont l'enjeu était de faire face à Washington, et de fortifier unilatéralement l'influence de la France dans le monde. Personne n'était dupe et, malgré l'adhésion immédiate et enthousiaste de Joao Neves Da Fontoura, les premières années

---

l'umanisme e de l'umanitarisme bessons, encarnarà deman la libertat, la tolerància, lo gaug de viure dins un aire frairal e fresc. (*OC,* abrial de 1950).

cette traduction du passage dans le texte est-elle utile ici ?

[38] Nelli R. : *La poésie occitane,* Seghers éd, 1972, p 16.

[39] GACHE (Paul). *L'idée latine de Roger Barthe. Les peuples latins unis deviendront-ils la première force mondiale ?* Éditions Subervie, Rodez, 1959.

[40] Pierre Cabanes. *L'Union latine, sa fondation en 1948, ses principes, ses buts.* Conférence faite à l'Université du Chili à Santiago le 30 décembre. 1949. Discours prononcé au Ministère des Relations extérieures à Rio de Janeiro le 4 juillet 1951. Préface de M. André Marie.

de cette Union Latine fondée pour servir les intérêts français furent assez tumultueuses. Chaque acteur du pacte regardait l'autre avec méfiance.

Joao Neves Da Fontoura

Cette méfiance s'accrut lorsque les protagonistes sud-américains réalisèrent que les politiciens français qui portaient le projet ignoraient tout de l'Idée Latine proprement dite, alors même que l'historique de cette idée était assez connu outre-Atlantique. Gaches[41] en fait le récit dans son ouvrage : … *un éminent Brésilien demanda à un délégué français : « Sans doute évoquerez-vous à votre tour Lallemand et Mistral ? », et notre délégué répondit : « Lallemand ? Connais pas ! Et que viendrait faire Mistral dans l'Union Latine* »… L'affaire était entendue. L'initiative française n'avait rien à voir avec le projet civilisationnel qui pourtant avait été imaginé et théorisé sur le sol français (mais loin de Paris !). C'était une manœuvre politicienne basée sur des calculs, visant uniquement à restaurer l'influence internationale de la France.

Cette Union Latine tint cependant un premier Congrès à Rio de Janeiro en octobre 1951, puis un second à Madrid (10-15 mai 1954). À l'occasion de ce dernier fut signée le 15 mai 1954 la « Convention de Madrid » qui définit les bases de l'action de cette organisation, les pays participants s'engageant solennellement à unir leurs efforts pour réaliser l'idéal commun de paix et de justice et contribuer au progrès de l'humanité : *l'Union latine se propose essentiellement de mettre au service des relations internationales et de la paix mondiale les valeurs morales et spirituelles, apanage des membres de la grande famille des peuples qui ont hérité de Rome, avec leur langue et leur civilisation, le respect de la dignité et de la liberté de la personne humaine.* En fait c'était comme nous l'avons indiqué une opération de haute voltige diplomatique, car cette Union Latine de 1954 était constituée pour *[…] « distancier » les pays latins d'Amérique du panaméricanisme triomphant, symbolisé par l'OEA* , mais aussi pour réintroduire les deux pays de la Péninsule Ibérique, l'Espagne de Franco et le Portugal de Salazar, dans le concert des nations alors que leur régime dictatorial les isolait considérablement[42]. Un homme politique français qui joua alors dans cette affaire un rôle central fut Pierre Schneiter [43].

[41] P Gaches, op cité, p. 69-70.

[42] Dans la deuxième édition de *L'Idée Latine,* Roger Barthe est très critique avec ce Congrès de Madrid sur lequel il porte une analyse qui va dans le sens de ce que nous disons ici, à demi-mots toutefois.

[43] Pierre Schneiter, né le 13 mai 1905 à Reims et mort le 17 mars 1979 à Reims, est un homme d'État français. Il fut ministre MRP et président de l'Assemblée Nationale sous la IVe République.

Nouvelle Série. — N° 31 JUILLET-SEPTEMBRE 1967

LA FRANCE LATINE

SOMMAIRE

Le centenaire de la Coupo Santo à Sceaux ..... Ivan Gaussen
Poèmes provençaux ..... René Méjean
Art et Littérature ..... Henri Therme
A propos de « la France des Minorités » { Roger Barthe / Paul Serant

Document :
Deux propositions de Loi sur l'enseignement des langues régionales

Notes de lecture
par Jean Lesaffre

Les Arts : Au vernissage du salon « Terres Latines
Libre propos sur Israël et le Québec, par M. Decremps
Pèr la glòri dòu terraire : Albert Pestour par M. A.
Echos

8, impasse Truillot — PARIS (XIe)

En France apparaît en 1954 une nouvelle revue culturelle et universitaire portant sur l'ensemble du domaine linguistique et littéraire d'oc intitulée *La France latine (revue d'études d'oc)*. En fait elle prolonge *Le Troubadour d'Auvergne* fondé en 1949, à Paris, par Pierre Vergnes, et qui s'était rebaptisé *La Voix du Massif central* en 1951. Élargissement indubitable de perspective. Comme son nom l'indique, cette revue parle de culture occitane mais garde la perspective de l'Idée Latine. Le sous-titre de la revue, qui évolue au fil des parutions, le montre bien : *Organe mensuel de la Fédération des intellectuels latins*, puis *Organe de l'Union des écrivains et artistes latins*… De plus, face à la rupture entre « Occitans » et « Provençaux » qui prolonge l'ancien éclatement du Félibrige en 1890 et s'envenimera fortement ces années-là avec l'émergence d'un occitanisme politique très offensif, *La France Latine* maintiendra un relatif œcuménisme entre ces diverses tendances, restant un peu au-dessus de la mêlée. Son contenu est riche et intéressant pour qui veut comprendre l'histoire des lettres d'Oc au XXe siècle. En fait cette revue, d'avatar en avatar, finira par abandonner quelques décennies plus tard cette perspective « latine » tombée en défaveur, pour devenir en 2014 *La Revue des études d'oc.*

En 1958 à Paris, l'Assemblée Nationale ratifie officiellement la « Convention pour la création de l'Union latine », signée à Madrid le 15 mai 1954. Jean de Lipkowski, secrétaire d'État auprès du ministre des affaires étrangères, président du groupe parlementaire France-Amérique latine, rappelle dans l'hémicycle *les efforts très intelligents déployés par M. Cabanes* en vue d'une *ouverture vers l'extérieur [..] en tous points conforme à la vocation universaliste de la latinité, et ajoute* : *l'Union permettra de rendre plus confiantes et plus harmonieuses les relations que la France entretient avec les autres pays latins*. Le ministre conclut : *Il est, en effet, très important que notre pays anime ce mouvement.*

Cahin caha l'Union latine poursuivit pourtant son existence[44], mais sans grand dynamisme. Son III° Congrés n'eut lieu à Venise qu'en février 1975. Marcel Decremps en rendit compte dans *La France Latine* [45] : *À vingt ans de distance ces objectifs gardent toute leur valeur et c'est là la raison de ce Congrès. Malgré la lenteur et les hésitations de certains pays à ratifier la Convention, la volonté persiste de faire vivre cette union. M. de Berredo Carneiro souligne qu'il ne faut pas oublier que la latinité a pris aussi racine en Asie et en Afrique. Il souhaite enfin que Ia Roumanie, où l'on parle une langue latine s'associe à l'activité de l'union. […] Si l'on réfléchit que*

[44] 25 Pierre Cabanes, *Dans la perspective du Troisième Congrès de l'Union latine*, in *Horizons latins*, avril-mai 1973, n° 27.
[45] M. D. [Marcel Decremps], *À propos de l'Union Latine,* in *La France Latine*, Nouvelle Série. N° 66-67, 2° et 3° trimestres 1976.

l'initiative de l'Union Latine date du 14 juin 1948 et que son Ier Congrès s'est tenu à Rio-de-Janeiro en octobre 1951, peut-être trouvera-t-on bien lent l'essor de cette organisation internationale et difficile son intégration active dans le monde d'aujourd'hui. Seuls peuvent s'en étonner ceux qui connaissent mal la marche de l'histoire et quels obscurs et longs détours exigent ses plus éclatantes ou bienfaisantes réalisations. Comme aimait le dire Mistral: « Rome ne s'est pas faite en un jour ! ». L'Union latine existe, non seulement en fait mais en droit. De plus il est patent pour tout esprit informé et de bonne foi que, dans notre monde d'aujourd'hui cette Union s'avère rigoureusement nécessaire si nous ne voulons pas voir périr les plus hautes valeurs humaines et les fondements de notre civilisation. L'Idée Latine de Mistral que tant de Félibres, qui se croyaient avisés (hélas !), considéraient avec le sourire comme une utopie, est en train de se réaliser. Il serait désespérant que loin de travailler à son succés,les Félibres et tous les hommes d'oc se détournent d'elle sans voir que, par ce geste, ils se condamnent eux-mêmes et se ferment tout avenir.

Ce constat traduit bien la crise prolongée de cette union née sous de mauvais auspices, coquille vidée de son contenu civilisationnel et culturel, simple tribune de politiciens préoccupés par leurs vues à court terme et leurs ambitions rivales. Les Brésiliens, avec le retour aux affaires de Fontoura, vont ambitionner d'assurer leur leadership dans l'Union et de marginaliser les Français. Le détail de cette lutte d'influences est développé dans une étude récente d'Alexandre L. Morelli-Rocha[46]. Clairement, Fontoura veut mettre en place un bloc de pays latins (en fait latino-américains) capable de peser dans la balance de l'équilibre des nations dans le contexte du face à face USA-URSS, et ce n'est pas exactement le projet franco-centré des Cabanes et Schneiter. Dès le congrès de Madrid en 1954, la France a ainsi cessé d'être le pivot de l'union latine. Portugal et Espagne sont de moins en moins marginalisés malgré leurs régimes dictatoriaux et font de facto partie du bloc occidental, point n'est besoin d'une union latine pour les relier aux pays plus démocratiques. L'affaire de Cuba en 1959 parachève cette bipolarisation du monde en bloc de l'Est et bloc de l'Ouest. Les états latino-américains vont être maintenus dans ce dernier par la pression diplomatique musclée et parfois militaire des États Unis. Ils s'organiseront sous la forme d'une nouvelle fédération qui noue des liens de solidarité économique. ghis

[46] Moreli Rocha AL : *Countering war or embracing peace ? Dialogues between regionalism and multilateralism in Latin America* (1945-1954), *Culture and History*, Vol 4, No 1 (2015).
http://cultureandhistory.revistas.csic.es/index.php/cultureandhistory/article/viewArticle/66/243.

Le président Manuel Prado Ugarteche

Un nouvel acteur très enthousiaste de l'Idée Latine entre pourtant alors en scène, c'est Manuel Prado Ugarteche (1889-1967). CeT homme d'état péruvien, né à Lima, a une formation d'ingénieur, et, après avoir exercé des fonctions de banquier, est élu président du Pérou à deux reprises, du 8 décembre 1939 au 28 juillet 1945 et du 28 juillet 1956 au 18 juillet 1962. Le 28 Juillet 1957 lors d'un discours au Congrès National du Pérou[47]il appelle à *une large coordination pour renforcer les positions de tous les pays latins » dans le but de constituer « un groupe important […] dont l'action […] aurait une influence déterminante sur la paix*. Ainsi serait constitué *face à la menace constante de guerre qui maintient le monde en détresse permanente […] un front uni garantissant la coexistence pacifique et l'effort créatif des peuples, sans distinction de race*. La base de cette union serait la culture héritée du christianisme et le droit international, permettant de *réaliser, dans le respect de l'accord universel, le destin de l'humanité, avec tout ce qui elle a accumulé de culture et de civilisation au fil des siècles pour le bonheur des hommes et des peuples libres de la terre.* En Septembre 1957, à l'occasion de l'Exposition Française à Lima : Prado Ugarteche déclare… *la Latinité est appelée à constituer un rempart*

[47] Reviste, asimismo, gran importancia, la acción armónica con otros Estados latinos afines por razones históricas, de raza, civilización y cultura ; ya que el nexo de origen prima sobre las distribuciones geográficas, que hasta ahora han determinado la constitución de las agrupaciones dentro de las Naciones Unidas y sus organismos conexos. Estas iniciativas tienden a lograr una amplia coordinación para el afianzamiento de las posiciones de todos los países latinos. De este modo se constituiría un importante grupo cuya acción combinada con las otras naciones que, por sus formas de vida o tradiciones democráticas, ejercen destacada autoridad en las Naciones Unidas, sería de poderosa influencia para asegurar la paz. Ante la constante amenaza bélica que mantiene al mundo en una permanente angustia, objetivo máximo de los que tenemos la responsabilidad del poder, es propugnar la formación de un frente único que garantice la pacífica convivencia y el esfuerzo creador de los pueblos, sin distinción de raza o poderío, impuesto por los alto s principios éticos que informan la constitución de nuestras nacionalidades.Hay que tener honda fe cristiana en que gobiernos y naciones, haciendo de los postulados de la justicia y del derecho internacionales las fuentes de su inspiración, podrán llegar a realizar, dentro de la concordia universal, el destino de la humanidad, con todo lo que ha acumulado la cultura y la civilización a través de los siglos, para ventura de los hombres y de los pueblos libres de la tierra. (Mensaje del presidente constitucional del perú, doctor Manuel Prado y Ugarteche, al congreso nacional, el 28 de julio de 1957).

infranchissable … la solidarité qui découle de nos origines communes nous oblige aujourd'hui plus que jamais à réaliser d'urgence l'union effective du monde latin.

Le 25 Février 1958, Roger Barthe est ainsi reçu par le président Prado Ugarteche à Lima, dans la Casa de Pizzarro qui est le Palais Présidentiel historique du Pérou. Est-ce, comme le rêve Paul Gache[48] dans son ouvrage, le véritable réveil de l'Idée Latine dans sa dimension civisationnelle qui est enfin à l'ordre du jour, avec la prise en compte du corpus théorique développé depuis un siècle sur ce sujet notamment par les occitans ? L'audience qu'acquiert à cette occasion Roger Barthe peut le laisser espérer. Hélas, l'espoir sera de courte durée. Prado ne termine pas son second mandat à quelques jours près, car il est renversé par un coup d'état militaire le 18 juillet 1962. Il doit s'exiler à Paris, où il meurt cinq ans plus tard, le 15 août 1967.

17. Fin de l'Union latine

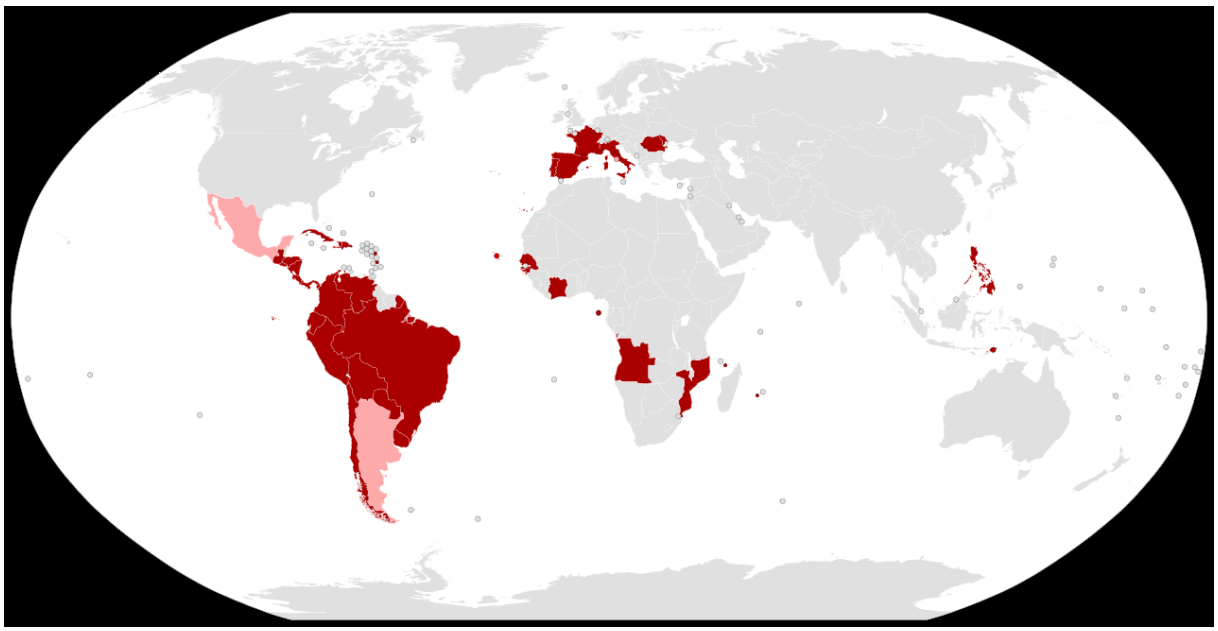
La France, entre 1954 et 1962, traverse une profonde crise liée à la guerre d'Algérie. Le général De Gaulle revient au pouvoir en 1958. Investi Président du Conseil, il fait approuver la Ve République par référendum. Élu président de la République, il ambitionne de donner une « politique de grandeur » à la France, mais doit profondément modifier le positionnement international de son pays. Il lui faut en effet solder la décolonisation, après la fin de l'Indochine française et l'indépendance du Cambodge, du Laos et du Vietnam en 1954. Après l'accès à l'indépendance de la Guinée en 1958, c'est rapidement le tour de tous les pays d'Afrique noire (1960), ceux-ci étant invités cependant à conserver des liens étroits avec la France sur les plans militaire, économique et culturel. Les anciens projets géopolitiques de la IVe république, dont l'union latine, ne sont donc plus d'actualité pour la France de De Gaulle. Ce n'est qu'en 1971 qu'est votée à l'Assemblée Nationale une loi autorisant la ratification de la Convention pour la création de l'Union latine, qui avait pourtant été signée à Madrid dix-sept ans auparavant en 1954[49]. Nous sommes sous la présidence de Georges Pompidou dont le premier ministre est alors Jacques Chaban Delmas, et au lendemain de la disparition du Général De Gaulle. En 1989[50] est voté un décret relatif à l'établissement à Paris du secrétariat de l'Union latine sur le territoire français. Son siège est fixé à Paris, rue du Bac.

---

[48] P. Gache, op cit pp. 93-100.

[49] Loi n° 71-431 du 11 juin 1971 autorisant la ratification de la Convention pour la création de l'Union latine, signée à Madrid le 15 mai 1954 ; JO 13-06-1971 p. 5707.

[50] Décret n° 89-887 du 12 décembre 1989 portant publication de l'Accord entre le Gouvernement de la République française et l'Union latine relatif à l'établissement à Paris du secrétariat de l'Union latine et à ses privilèges et immunités sur le territoire français (ensemble une annexe), fait à Paris le 13 janvier 1988.
NOR MAEJ8930108D J.O. du 15/12/1989 Pages : 15580/15582 (Accord entré en vigueur le 1er novembre 1989).



L'union latine telle qu'elle existait à la veille de sa dissolution. Par Kyat02 - Travail personnel, CC BY-SA 3.0, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=26032317

À ce moment de son histoire l'Union latine regroupe 37 états membres et 3 états « observateurs ». Les langues officielles de cette union sont l'espagnol, le français, l'italien, le portugais, le roumain et le catalan. Il apparait cependant que le roumain et le catalan n'étaient guère utilisés en pratique. Tous les textes à diffusion générale étaient traduits en espagnol, français, italien, et portugais. Ainsi l'Union latine, pendant dix-sept années d'existence fonctionnelle, a-t-elle cultivé avec constance son idéal culturel pan-latin, et défendu le respect des libertés fondamentales, ainsi que des principes généraux des droits de l'homme et de la démocratie, de la tolérance et de la liberté de culte. Bien que l'existence de son siège en France soit presque confidentielle, elle fut loin d'être inactive. Elle développa des projets multilatéraux concernant tous les États membres et disposa d'un réseau de représentations dans une vingtaine de pays. Elle valorisa l'enseignement et l'apprentissage des langues romanes (catalan, espagnol, français, italien, portugais et roumain) dans les systèmes éducatifs des différents états membres. Cependant, la situation économique de la France étant d'année en année moins florissante, des arbitrages budgétaires sacrifièrent peu à peu le financement français de l'Union Latine, sous la présidence de Nicolas Sarkozy. En 2012 à la fin du mandat de ce dernier, le Congrès de l'Union latine, réuni en session extraordinaire à l'Unesco le 26 janvier 2012, en présence de 26 de ses États membres, eut à débattre sur la crise financière qui frappait l'Organisation. Tout en *réaffirmant, de façon inconditionnelle, la valeur de la Convention constitutive de l'Organisation signée à Madrid le 15 mai 1954*, il fut décidé en l'absence de financement *d'assurer dans les meilleurs conditions possibles la continuité des missions et objectifs de l'Organisation, à travers sa reconversion*, ce qui était un vœu pieux. En réalité, les activités de l'Union latine furent suspendues dès le lendemain. Le Secrétariat général permanent de l'Organisation ferma ses portes le 31 juillet 2012, date à laquelle fut licencié l'ensemble du personnel de l'Organisation.

Le monument au Génie Latin de Magrou

C'est étrangement aussi l'époque où le *Génie Latin* déserta Paris ! Évènement sans rapport autre que symbolique avec ce naufrage de l'Union latine dans l'indifférence générale.

Il existait en effet à Paris un monument dédié au Génie Latin[51]. Il avait été sculpté par le bitterrois Jean Marie Joseph Magrou (1869-1945) et il se dressait depuis les années 1920 dans la Cour d'Honneur du Palais-Royal. Or c'est à ce même emplacement que François Mitterrand et Jack Lang firent installer en 1985 les controversées « Colonnes de Buren ». De sorte qu'en 1992 à la fin de l'aménagement de cette cour d'honneur, la statue fut déplacée et rapatriée sur Béziers. Magrou, installé à Paris où il était professeur de modelage et de dessin à la Sorbonne, avait été l'auteur d'une plaquette intitulée « La sculpture et la beauté dans la Grèce antique » (Paris, Imp. Moulin, 1931). Féru de thèmes mythologiques, il avait donc décidé dans les années 1920 de représenter une vigoureuse statue d'athlète dans un style gréco-latin, surmontant la louve romaine et l'inscription : *Hoc Monumentum ad ingenii latini gloriam*. C'était le monument du Génie Latin. Marie Rouanet, alors impliquée dans la politique culturelle municipale bitterroise, avait participé au retour au pays de ce Génie migrant qui fut installé avec une petite cérémonie impliquant les enfants des écoles, en 1992, au milieu d'un carrefour un peu excentré de la ville, dans l'avenue d'Oc : le Rond-point Henri Noguères. Symboliquement nous ne sommes pas bien loin du CIRDOC, et ce Génie Latin rapatrié a Béziers retrouve le soleil de l'Occitanie à 12 minutes à pied du grand centre international de la culture d'Oc.

En fait, l'Occitanisme de la seconde moitié du XXe siècle ne s'intéressait plus le moins du monde à l'Idée Latine. Les héritiers spirituels de Roque-Ferrier, Xavier de Ricard et Charles Brun remettaient à l'honneur une autre facette de leur pensée, l'occitanisme politique, repensé dans une perspective marxiste. Roger Barthe lui-même, avant de décéder à Montpellier en 1981, avouait que, sans renier cet engagement de jeunesse pour l'Idée Latine, il considérait que l'urgence était de défendre la

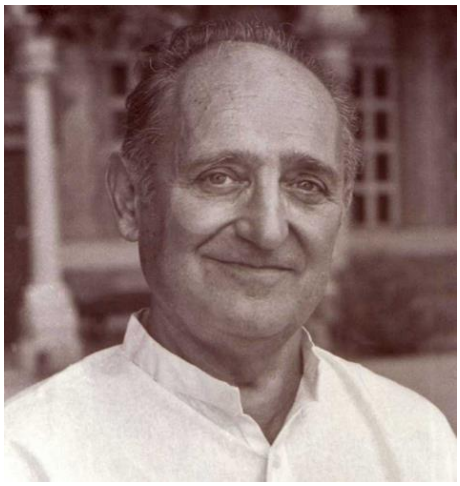
[51] http://www.nella-buscot.com/sculpteurs.php?idsculpteur=scu0116&lng=0

langue occitane, dont il avait élaboré dans les années 1970 et 1980 plusieurs lexiques normatifs, défendant le concept d'un *Occitan General*, c'est-à-dire une forme véhiculaire commune de la langue.

Ainsi l'Idée Latine, utopie élaborée en Occitanie, était-elle transitoirement sortie des limbes de l'imagination, le temps d'un demi-siècle, avant de s'effacer à nouveau.

Cette utopie, c'était un peu la projection du projet de civilisation d'une culture confrontée à l'impossibilité d'exister en tant que telle, mais s'entêtant à vouloir malgré tout réenchanter le monde. En apparence, elle n'a pas pu survivre dans le monde réel. En fait, peut-être a-t-elle laissé dans l'imaginaire plus de traces qu'il ne semble, et qui pourront la faire renaître d'une autre manière.

Les occitanistes, depuis les années 1960, ne se sont pratiquement plus référés à cette « supernation nécessaire » imaginée par Mistral, et dont Barthe avait été parmi eux le dernier grand défenseur. Mais ils réalisaient tous combien leur langue lorsqu'ils se la réapproprient les insère en toute aisance au cœur même des cultures néo-romanes. Maîtriser correctement l'occitan, c'est accéder sans difficulté au catalan, au castillan, au galicien, au corse, à l'italien et au portugais… Ainsi, sous d'autres avatars, la mise en œuvre d'une fraternité forte entre la culture occitane et d'autres cultures néo-latines a fait l'objet de plusieurs initiatives. Par exemple le *Cercle d'Agermanament Occitano-Català* (CAOC) fondé en 1977 par Josep Maria Batista i Roca, Enric Garriga Trullols et Joan Amorós Pla, a réactivé la fraternité entre Occitans et Catalans. Quoique s'étant ensuite quelque peu assoupie du côté occitan, la structure du CAOC persiste et met en œuvre des projets ambitieux dans ce sens.



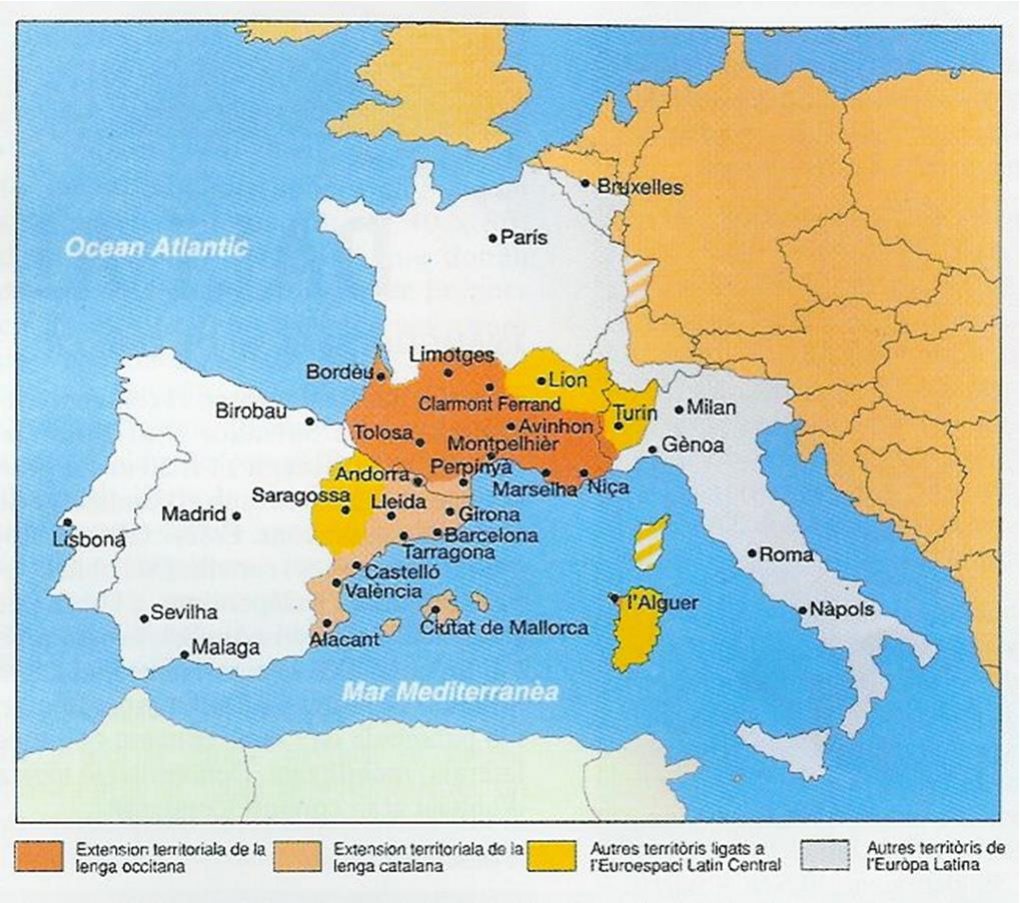
Robert Lafont

C'est dans cette ambiance que Robert Lafont (1923-2009), acteur majeur de l'occitanisme du XXe siècle, lança avec le catalan Joan Triadú à Narbonne, en 2001, le coup d'envoi d'un ambitieux congrès occitano-catalan qui préconisait l'affirmation de l'Arc Méditerranéen dans « une europe des régions, rempart face à la mondialisation »[52].

C'était l'émergence du concept *d'Euro-espace Latin Central*, une sorte de nouvelle Idée Latine restreinte au carrefour de nationalités dont l'occitanie représente le centre géographique. Cet euro-congrès des espaces occitans et catalans était placé sous le patronnage du Parlement Européen. L'euro-espace ainsi défini est peut-être plus cohérent sur le plan civilisationnel et géopolitique, mais il se trouve en opposition avec la structure actuelle de l'Europe dont les états constitutifs s'arc-boutent à la notion d'état-nations.

[52] https://www.lexpress.fr/actualite/monde/europe/la-strategie-de-l-affirmation_494606.html

C'est carrément une construction trans-nationalitaire[53], et par ce fait même transgressive dans ce contexte.



L'Euroespaci latin central » théorisé par Robert Lafont et Joan Triadú

L'occitanisme, ne fût-il que culturel (ne parlons pas de ses avatars politiques) est en lui-même une audacieuse utopie, puisqu'il consiste à poser l'existence d'un espace linguistique et culturel commun, à cheval sur trois états et porteur d'une culture unique, riche de diversités internes. En soi, c'est une contre-culture, et c'est ce qu'avait théorisé Félix Castan (1920-2001) qui niait la légitimité d'un occitanisme politique mais défendait avec énergie la singularité et la richesse de l'occitanisme culturel. *Parler la langue d'Oc, disait-il, ce n'est pas seulement parler une deuxième langue, comme l'espagnol, l'italien, l'allemand ou l'anglais. C'est changer de posture mentale : c'est adopter la position de la langue occitane aujourd'hui dans la nation française, aux antipodes de la langue centrale. (…) La langue occitane ne saurait mettre en cause le rôle du français : elle s'est appropriée un autre univers, antithétique et complémentaire. (…) La littérature occitane peut tout dire au nom de tous, à la fois ceux qui sont de son pays et ceux qui n'en sont pas, au nom de toutes les provinces d'une nation qui veut ressusciter à la vie culturelle, au nom même des hommes qui partout cherchent les moyens les meilleurs d'habiter leur planète.* Il écrivait aussi : *A una França dura respon una Occitania de carn* [à une France dure répond une Occitanie charnelle]. Occitanie charnelle dans laquelle palpite *l'autonomie véhémente des mots* de cette *langue d'Oc [qui] est indisciplinable. Nòstra cultura deu traire de son fons una idèa fòrta de la civilizacion* [Notre culture doit tirer de son fonds une idée forte de la civilisation]. *Oblidem pas que sèm portaires de la multiculturalitat fondamentala* [n'oublions pas que nous sommes porteurs de la multiculturalité fondamentale].

[53] « En mai 2001, […] deux écrivains prestigieux - l'un occitan, Robert Lafont, l'autre catalan, Joan Triadu - ont lancé l'Euro-congrès des espaces occitans et catalans. Les manifestations successives de cet ambitieux forum, coiffé par Jordi Pujol et Jacques Blanc, soutenu par la logistique catalane, débouchent deux ans plus tard sur un projet politique applaudi par tous les grands notables catalans et languedociens. L'objectif ? Faire naître dans l'Europe fédérale, à côté des États, des « euro-espaces de cohésion » à cheval sur plusieurs pays. Territoire privilégié : « l'euro-espace latin central », correspondant à l'est de l'Espagne, à la moitié sud de la France et au Piémont italien. […] À Perpignan, le 5 septembre dernier, Jordi Pujol définissait la leçon catalane : *Sans État, mais avec une langue et une culture forte et riche, nous démontrons qu'on peut combiner l'appartenance à un État plus grand, la capacité de défendre sa propre identité et l'ouverture au monde.* J Molenat, in *La stratégie de l'affirmation, l'Express.*
[https://www.lexpress.fr/actualite/monde/europe/la-strategie-de-l-affirmation_494606.html]

Ainsi, on peut retenir que l'Idée Latine est une des utopies flamboyantes que la culture occitane a engendrées, dans un effort pour surmonter l'impossibilité dans laquelle elle était enfermée de se poser en culture autonome sur son sol. Quelques grands esprits visionnaires s'en firent les théoriciens et propagandistes et cette thématique fit le tour de l'Europe et du monde au début du XXe siècle, à la « Belle Époque », suscitant des avatars bien divers en Amérique Latine, et dans l'Europe de l'après-guerre. L'Italie fasciste y a vu un symbole de son rayonnement, tout comme la France amputée de son empire colonial a cherché à en faire une sphère d'influence face à l'hégémonie anglo-saxonne. L'Amérique Latine, tout naturellement, se l'est appropriée. L'Espagne, dont nous avons peu parlé, y voyait quant à elle une composante de l'Hispanidad[54], et donc de son empire culturel, d'où son implication dans le congrès de Madrid de 1954. Des états nations ont ainsi concouru à se poser en leaders de la latinité dans un but purement politicien. Comment concilier ces visées dominatrices antagonistes ? Comment l'Idée Latine pouvait elle assumer à la fois l'Hispanidad et le particularisme catalan, comme le théorisait hardiment Roger Barthe ? (On pourrait faire la même remarque quant à la Francophonie face au particularisme occitan). La « supernation nécessaire » imaginée par Barthe était en fait habitée par trop de tensions centrifuges.

L'idée généreuse des penseurs du XIXe siècle, récupérée et recyclée dans diverses ambitions et projets politiques, y a perdu sa dimension civilisationnelle pour s'étioler peu à peu et finir par s'évanouir, enveloppe vidée de son sens.

Qu'en reste-t-il ? Étrangement, c'est peut-être l'Occitanie qui en a retiré, sans le chercher, un certain bénéfice. La popularité des troubadours et de Mistral dans certains pays d'Amérique Latine et en Italie, alors qu'ils restent inconnus ou très dévalorisés en France, ne doit pas être étrangère à cette aventure. Les Occitans, propagandistes de l'Idée Latine, se référaient à la saga résumée dans les pages qui précèdent, et qui avait servi de terreau à la belle utopie. Il en est ainsi resté quelque chose. De même, probablement, que le sentiment confus d'appartenir à un ensemble civilisationnel qui partage, au-delà d'une certaine parenté linguistique, certaines sensibilités, certaines références de civilisation.

Jean-Frédéric Brun
Président du PEN occitan.

[54] L'*hispanidad* désigne l'espace immatériel où se déploient les faits culturels fondés sur la langue espagnole et sur les traditions hispaniques. Le drapeau de l'hispanité symbolise les trois navires ayant été utilisés par la première expédition transatlantique de. Le Jour de l'hispanité, célébré le 12 octobre (date de la découverte de l´Amérique par Christophe Colomb en 1492), est une fête partagée par tous les pays hispanophones. C'est aussi la fête nationale en Espagne (Día de la Fiesta Nacional de España), fête équivalente au 14 juillet en France ou au 4 juillet aux États-Unis. La Vierge du Pilier, dont la fête est le 12 octobre, est la sainte patronne de l'hispanité.

SYLVESTRE CLANCIER
PRÉSIDENT D'HONNEUR DU PEN CLUB FRANÇAIS
PRÉSIDENT D'ALEM

Sylvestre Clancier, a présidé le PEN Club français et préside l'Académie Mallarmé, il a publié plus de 30 recueils dont plusieurs aux Écrits des Forges : *Le Présent composé*, *Pierres de mémoire*, *L'Âme alchimiste, La Mémoire improbable.* Récemment : *Corps à corps* (Ed. Henry), *Le Témoin incertain,* (L'herbe qui tremble), *La Source et le Royaume* (La rumeur libre), *Par ces voix de fougères qui te sont familières* (2017). La rumeur libre publie son œuvre poétique complète. Ses poèmes ont été traduits en plus de 12 langues. Il a publié plusieurs essais et une anthologie de la poésie française et francophone (Seghers, 2008) Il a réalisé 40 livres d'artistes, 2 films avec Martine Lancelot, 2 spectacles poésie et musique. Christine Bini a consacré à son univers poétique une étude publiée, en 2016, par L'herbe qui tremble.

DE L'IDÉE GRÉCO-LATINE HYPOTHÉTIQUE D'UN « PACTE CIVILISATIONNEL » EN MÉDITERRANÉE FONDÉ SUR LE « MARE NOSTRUM » À L'IDÉE UTOPIQUE D'UNE LATINITÉ HUMANISTE ET UNIVERSALISTE EN FAVEUR D'UNE CITOYENNETÉ MONDIALE, LAÏQUE ET FRATERNELLE.

Quel titre ! Et quel projet !

PREMIÈRE LECTURE DE L'HISTOIRE ET PREMIÈRE HYPOTHÈSE

Après *l'Iliade* et la guerre de Troie, *l'Odyssée* qui permet d'explorer les rives, les secrets et les mystères de chaque contrée de Méditerranée, va proposer aux hellènes un avenir plus serein, fondé sur l'idée qu'avec sagesse on peut se gouverner soi-même et rechercher des ententes entre les cités. La sublimation d'éventuels conflits par les saines émulations que vont représenter les joutes poétiques orphiques, pindariques et pan-hellénistiques, ainsi que les joutes athlétiques d'Olympie va grandement contribuer à discipliner les grecs et à les élever vers l'idée d'une volonté générale de paix et d'échanges fructueux sur tous les plans en Méditerranée.

Plus tard, l'avancée d'Alexandre très loin vers l'Est, jusqu'aux confins actuels de l'Inde, fondée sur l'idée d'une sorte d'universalité souhaitée de la civilisation hellène au-delà même des limites de la Méditerranée, va tendre également, à travers les héritages de ce premier empire, à faire perdurer l'idée d'une civilisation avancée sur tout le pourtour méditerranéen.

C'est cet imperium civilisationnel que les romains d'abord polythéistes, comme l'étaient les grecs, puis chrétiens à partir de Constantin, vont s'échiner à relever, étendre et maintenir, au-delà de la partition entre deux empires, celui de Rome et celui de Constantinople et qui perdurera jusqu'à la chute de la cité et la conquête ottomane.

L'idée de paix et de coexistence pacifique entre des peuples jusque-là dominés par des empereurs romains ou leurs lointains héritiers va se briser avec la confrontation de deux monothéismes devenus conquérants et la volonté de posséder les lieux saints.

Les invasions et les conquêtes arabes auront pris précédemment d'autant plus de virulence et de force qu'elles se seront appuyées sur le nouveau monothéisme fondé par le prophète Mahomet et ses descendants. C'est de la même façon que l'extension des conquêtes romaines en territoire berbère avait précédemment acquis une certaine durabilité à travers l'évangélisation chrétienne : Saint-Augustin n'était-il pas berbère ?

Les croisades des chevaliers au Moyen-Orient jusqu'à la dernière, quand Louis IX, alias Saint-Louis, échoue à Tunis, ne seront-elles pas elles aussi une longue période de guerres entre seigneurs francs et chrétiens et chefs arabes et musulmans marquées par la dispute des lieux saints, puis par la prise finale de Constantinople parallèlement à la *Reconquista* dans la péninsule ibérique menée par Isabelle la Catholique et sa parentèle.

Ainsi, la guerre et ses violences, les lois nouvelles interdisant les religions autres que la catholique et les persécutions en découlant recomposeront des lignes de partage et d'affrontements entre différents territoires méditerranéens.

Parallèlement à ces affrontements, une certaine idée latine d'un lien fécond pour les échanges et le commerce en Méditerranée aura pourtant de nouveau vu le jour et vécu pendant longtemps, grâce au déploiement de la République de Venise et à sa puissance navale préfigurant la stratégie ultérieure de la Grande-Bretagne. La Renaissance d'abord italienne, puis européenne tendra simultanément à étendre l'idée d'une culture humaniste et d'un raffinement universel fondés sur les arts, les lettres et les sciences.

DEUXIÈME LECTURE DE L'HISTOIRE ET DEUXIÈME HYPOTHÈSE

Une autre forme d'universalité culturelle plus fraternelle se développera grâce à la langue limousine, cette lingua franca qui se répandra avec les troubadours et les valeurs de la cortesia dans l'ouest méditerranéen et jusque dans les Balkans avec les bogomiles, autrement dit dans une grande partie du bassin méditerranéen. La culture et le raffinement des seigneurs affidés aux Comtes de Toulouse jouant alors un rôle déterminant dans le rayonnement d'une telle civilisation humaniste en faveur de la paix.

Nous n'hésitons pas, en effet, à dire que la grande civilisation limousine et occitane des troubadours a porté véritablement l'idée latine vers une culture humaniste de la paix. Mais elle a malheureusement été arrêtée, puis brisée par la violence guerrière et fanatique des rois de France s'abritant derrière un terrible dogmatisme catholique pour exterminer les cathares et prendre possession des terres et des fiefs du Comté de Toulouse et de ses vassaux. Le tout prolongé par les guerres de religions sous les Valois et parachevé par la sinistre révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV en 1685 qui aboutira à l'exode fatale de la grande majorité des penseurs libres qu'étaient les protestants.

Heureusement la révolution philosophique qu'apporte Spinoza au 17è siècle et l'avènement des lumières accompagné par les philosophes et les scientifiques éclairés que sont notamment Rousseau, Diderot, Voltaire et Montesquieu en France, Locke et Newton en Angleterre, Kant en Allemagne, formuleront les prémices d'une humanité enfin majeure, rejetant obscurantisme et dogmatisme et fondée sur la raison dont l'universalité se veut éthique et porteuse d'avenir.

La révolution française concrétisera pour une société donnée, celle de la République qui se veut d'emblée universelle avec la proclamation de 1789 des Droits de l'Homme et du Citoyen, l'avènement de la citoyenneté et de la fraternité universelles qui doivent dépasser et transcender toutes notions de différences, d'inégalités et d'appartenance communautaire. La Constitution civile du clergé, puis un peu plus d'un siècle plus tard, la loi de la République française votée en 1905, dite de séparation des Eglises et de l'Etat parachèveront cette visée authentiquement humaniste et émancipatrice en créant le concept de la laïcité qui permet de libérer les citoyens de toute tutelle dogmatique en leur garantissant une liberté de conscience absolue.

Ce progrès social incontestable qui favorise à travers la mise en place d'une école publique gratuite, obligatoire et laïque la formation du libre arbitre et de l'esprit critique donnera tous ses fruits lorsque la France et la plus grande partie de l'Europe seront soumises aux envahisseurs fascistes et nazis. On verra alors rapidement surgir une résistance intellectuelle et humaniste vigoureuse dès le début de la guerre en 39 et 40 et au moment de l'occupation par les nazis en France et par les troupes de l'Axe en Europe. Ainsi fleurirons plusieurs revues et publications de résistance, comme les cahiers trimestriels *Messages* édités en Suisse, dirigés par Jean Lescure, et dont les mêmes éditions des Trois Collines, Genève – Paris feront paraître, en 1943, *Domaine français* avec d'admirables poèmes ou textes d'Aragon, Mauriac, Pierre Jean Jouve, Albert Camus, Loys Masson, Jean-Paul Sartre, Pierre Seghers, Elsa Triolet, Jean Cassou, Paul Claudel, Jean Schlumberger, Guillevic, Vildrac, Cayrol, Hugnet, Lambrichs, Pierre Emanuel, Henri Michaux, et de Jean Paulhan, Paul Eluard, Raymond Queneau, Jean Tardieu, Francis Ponge, André Frénaud, Georges Ba taille, Michel Leiris, ou encore de Bachelard, Valéry, Fondane, Duhamel, Benda, Soupault, Romain Rolland, Ferdinand Alquié et la liste n'est pas exhaustive. Ce seront également les revues créées par René Tavernier ou Pierre Seghers : *Confluences* à Lyon et *Poètes casqués,* puis *Poésie 41, 42, 43* etc. à la Chartreuse des Avignon.

Ce sera aussi de l'autre côté de la Méditerranée, à Alger, dès le début de la guerre, la revue *Fontaine* animée par Max-Pol Fouchet et éditée par les éditions d'Edmond Charlot, l'éditeur de Camus. Nous célébrions, ici même, à Narbonne, en 2015, le centenaire de la naissance d'Edmond Charlot. Cette revue inspirée et courageuse dont mon père Georges-Emmanuel (nous venons de fêter à Paris ses 104 ans, le 3 mai dernier) fut le correspondant clandestin pendant la guerre, depuis le limousin bientôt occupé où il vivait, mais résistant grâce au maquis efficace de Georges Guingouin et d'où il faisait passer à Alger via Tanger les textes qui lui parvenaient clandestinement sous divers pseudonymes.

Il y eut donc bien dans ces heures les plus sombres de notre histoire récente, celles de la dernière guerre mondiale, une reprise de l'esprit critique et latin humaniste en Méditerranée. C'est ce même esprit résistant de liberté et de fraternité qu'il nous faut aujourd'hui relever à l'endroit de tous ces enfants, de toutes ces femmes et de ces hommes qui gagnent nos rives au péril de leur vie, poussés à l'exode et à l'immigration par les massacres, les violences, les guerres, les persécutions, les maladies ou la misère.

Il nous faut dénoncer pour cela « l'encampement »[55] massif et généralisé dans des camps dits de rétention administrative organisé par nos soi-disantes démocraties respectueuses en théorie des droits de l'homme, mais en théorie seulement. Ce phénomène de l'enfermement dans des camps est apparu en France à la fin de la Guerre civile espagnole et au moment de la déclaration de guerre à l'Allemagne nazie en 1939. Il a abouti à l'enfermement de milliers de républicains espagnols dans les camps de Gurs

[55] Concept mis en évidence par Pierre Coulmin, membre actif d'ALEM, lors de notre rencontre de Narbonne en juin 2015.

et de Rivesaltes et de centaines d'exilés allemands et européens juifs et/ou résistants venus chercher refuge en France à partir de l'arrivée des nazis au pouvoir en Allemagne, en 1933.

Il nous faut également dénoncer pour cela les lois, décrets et arrêtés permettant de poursuivre des citoyens fraternels et accueillants pour « délits de solidarité » envers les émigrants.

Il nous faut enfin bannir l'horrible terminologie de « migrants ». Elle sert à ostraciser les personnes déplacées cherchant refuge sur les rives nord de la Méditerranée et à les désigner en boucs émissaires. En fait, ce sont nos gouvernants qui oublient leurs devoirs d'hu**m**anité, voire le respect des droits de l'homme, notamment les droits de protection et d'asile tels qu'ils sont énoncés et définis dans la Charte Universelle promue par René Cassin et adoptée par les Nations Unies en 1948.

En conclusion, soyons constructifs, au-delà du texte adopté en forme de manifeste à la fin de notre précédente rencontre de Narbonne, il nous faut à présent écrire, puis le faire adopter et promulguer par un ensemble d'ONG et de mouvements humanistes, un appel à la création d'une identité de « *Citoyen du Monde »* qui serait juridiquement reconnue par les Nations Unies.

En conséquence, l'ONU et ses représentants officiels, qui seraient établis en tant que « Consuls des Nations Unies » dans chaque pays membres, pourraient délivrer à toute personne déplacée qui en ferait la demande un passeport de « *Citoyen du Monde »* reconnu par la communauté internationale et qui lui servirait de sauf conduit pour se déplacer et se fixer librement là où elle le désire.

En effet, il est inutile de se voiler la face : c'est par centaines de milliers d'humains que les phénomènes migratoires s'observent aujourd'hui alors que nous ne sommes même pas parvenus à la fin du 1er quart de siècle. Mais c'est par millions, puis par dizaines de millions qu'ils s'observeront avant la fin du siècle.

Il faut accueillir et éduquer plutôt qu'emprisonner et renvoyer, on n'a jamais vu « châteaux de sables » résister à la marée montante. L'image est d'autant plus forte qu'en raison du réchauffement et des dérèglements climatiques l'eau va effectivement monter et déplacer encore plus d'humains sur notre planète bientôt dévastée par la bêtise, la folie prédatrice et l'ignominie des mercenaires des oligarchies financières et des « saigneurs » qui les fondent et les dirigent au détriment de 98% d'homo sapiens survivants encore tant bien que mal sur la planète terre.

Remplaçons tant qu'il en est temps (mais est-il encore temps ?) le *Mare nostrum* qui n'a pas vu l'homme s'assagir par un *Terra nostrum*. C'est la dernière chance d'édifier une République universelle, sociale, laïque et fraternelle digne des espoirs apportés par les Lumières. Il nous faut refonder l'espérance. Que cette utopie devienne notre *topologie !*

SYLVESTRE CLANCIER
PRÉSIDENT D'HONNEUR DU PEN CLUB FRANÇAIS
PRÉSIDENT D'ALEM

QUAND DES ÉCRIVAINS EXILÉS SE HEURTENT À DES MURS, DES CLÔTURES, DES FRONTIÈRES INFRANCHISSABLES…

« Où sera un jour le dernier repos du pèlerin las de son voyage, sous les palmiers du Midi ou sous les tilleuls des bords du Rhin ? Voilà ce qu'Heinrich Heine, le poète allemand exilé à Paris, se demandait dans un de ses plus beaux poèmes. » Voilà ce que nous dit l'historien et essayiste contemporain allemand, Manfred Flügge.[56] « Et pourtant, ajoute-t-il, l'endroit ne semblait pas importer pour lui car, ici comme là-bas, il serait sous le ciel de Dieu, et les étoiles brillent partout. Cela paraît stoïque, détendu, mais l'histoire posthume du poète a été aussi mouvementée que sa vie. Heinrich Heine (1797-1856), en effet, incarne la continuité de l'exil intellectuel et politique, il est le chef de file, la référence, de tous les artistes et auteurs allemands pour lesquels Paris et la France prirent une importance particulière, d'abord comme source d'inspiration et lieux de l'éveil, puis comme refuge et protection. « Au cimetière de Montmartre, poursuit-il, sa tête mélancoliquement penchée regarde son tombeau du haut d'une stèle en marbre. »

Personnellement, c'est en pensant souvent à ce lointain parent de ma femme, Sylvie Meyer Heine et à son grand-oncle Maurice Heine, fervent anticolonialiste, ami des surréalistes, qui réhabilita le Marquis de Sade, que dans un monde « globalisé », où la guerre, la dictature, la répression, les déplacements de populations, la mise sous contrôle des medias, la censure et la propagande sont hélas devenus monnaie courante dans de nombreux pays, je m'échine, avec quelques amis poètes et écrivains bénévoles, à porter, depuis plus de 20 ans, les valeurs du PEN club français et du PEN international pour lesquels la littérature, la liberté, la fraternité ne doivent pas connaître de frontières.

Ainsi ai-je souvent eu à m'exprimer, tant en France qu'à l'étranger, sur ce que signifie concrètement la persécution des écrivains qui dénoncent par leur œuvre la noirceur et l'inhumanité de telles situations.

C'est pourquoi, aujourd'hui, à l'heure de la tragédie que représentent ces millions de personnes qui tentent de fuir leurs pays ravagés par les guerres, la répression, la famine pour trouver refuge en Europe ou sur d'autres continents et qui sont malmenées, abusées par des trafiquants, des passeurs cyniques et corrompus ; à l'heure où ces femmes, ces hommes, ces enfants, ces vieillards se noient ou sont roués de coup, enfermés ou rejetés, j'ai choisi de rappeler ici ce que fut la fuite et l'exil de milliers de personnes qui tentèrent d'échapper aux griffes des nazis pendant la dernière guerre et tout particulièrement de certains écrivains qui connurent le même sort tragique, alors qu'ils s'étaient opposés aux nazis et avaient dû s'exiler en France. Je parlerai ici précisément des écrivains allemands qui connurent ce sort tragique, le relatèrent et le dénoncèrent dans leurs œuvres.

Ce fut notamment le cas de la grande romancière Anna Seghers qui écrivit un magnifique et émouvant roman, TRANSIT[57] et de Lion Feucht wanger l'un et l'autre réfugiés dans le sud de la France, non loin de Thomas Mann et de sa famille ou encore de Franz Werfel ou bien du père de Stéphane Hessel.

TRANSIT se passe à Marseille à partir de 1940 : anciens combattants de la guerre d'Espagne, déserteurs, juifs, écrivains, artistes et opposants allemands au nazisme, certains réfugiés comme Anna Seghers, tout ceux que la Wehrmart pourchasse se trouvent, pour ainsi dire acculés le dos à la Méditerranée, en attente d'un hypothétique embarquement vers la liberté. Si Marseille est encore située en *zone libre*, personne parmi les fugitifs ne doute de l'imminence d'une occupation totale de la France[1].

[56] Manfred Flügge, *Amer azur, chapitre 1, éditions du Félin, Paris 2007.*
[57] Anna Seghers, *TRANSIT,* traduit de l'allemand par Jeanne Stern, Préface de Christa Wolf, ALINEA, 1990.

Si ce roman est devenu le plus beau de ceux que Anna Seghers a écrit, c'est certainement à cause de la situation historique et politique, atrocement unique, qu'elle a choisie comme modèle référent. Je doute que notre littérature, après 1933, puisse montrer beaucoup de romans qui soient écrits comme celui-ci, sans défaut, avec l'assurance du somnambule » écrivit à son propos l'immense écrivain Heinrich Böll.

En fait, la plupart des écrivains juifs allemands, mais pas seulement, avaient trouvé refuge avant la guerre, pour certains à partir de 1933, date de l'arrivée d'Hitler au pouvoir en Allemagne, sur la côte d'azur près de Sanary–sur-Mer où Thomas Mann les avait précédés.

D'autres cherchèrent à passer directement à l'étranger à partir de Marseille, mais se retrouvèrent bloqués en zone sud au moment où les allemands l'envahissaient. Le centre américain de secours installé à Marseille par l'américain courageux et généreux qu'était Varian Fry assisté par le français Daniel Benedite, fut d'un grand secours pour nombres d'entre eux. J'ai bien connu Daniel Benedite dont je fus d'abord le collaborateur à Paris aux éditions Rombaldi, puis le confrère et l'éditeur dans les années 70 /80. Il a très bien raconté cette tragique période et le sort des écrivains repliés à Marseille auxquels Varian Fry et lui-même, dans le cadre du Centre américain de secours, tentèrent d'apporter une aide concrète pour fuir à l'étranger, soit directement par bateau, soit en les faisant passer en Espagne par des filières clandestines à travers les Pyrénées afin qu'ils puissent gagner ensuite le Portugal, puis l'Afrique du Nord ou les Amériques.[58]

J'ai également eu le plaisir et l'honneur, il y a quelques années, en tant qu'écrivain, président du PEN club français, de participer avec les écrivains responsables du PEN club allemand, à la commémoration à Sanary-sur-Mer de ces destins tragiques de plusieurs écrivains allemands réfugiés dans le sud de la France par le dévoilement d'une plaque commémorative sur laquelle sont gravés tous les noms des réfugiés dont j'évoque certains ici et dont l'historien allemand, Manfred Flügge, qui était présent ce jour-là, retrace l'histoire dans son bel ouvrage déjà mentionné[59]

Bourgade de pécheurs de la côte varoise, Sanary a été qualifiée par Ludwig Marcuse de « capitale de la littérature allemande en exil entre 33 et 42 et cette plaque commémorative rappelle les noms des 36 écrivains et artistes de langue allemande qui y ont séjourné. Flügge raconte l'histoire trop oubliée de ces émigrés, en s'appuyant sur de nombreux témoignages puisés dans des correspondances, des mémoires ou des journaux. Dans les années 20, le village de Bandol avait déjà accueilli Katherine Mansfield et D.H. Lawrence, puis Aldous Huxley, lequel avait acheté en 1930 une maison à Sanary. C'est là qu'il écrivit *Le Meilleur des Mondes (Brave new world)* et accueillit, dès 1933, les écrivains allemands en exil. Parmi eux, je viens de le mentionner, la famille Thomas Mann. Les enfants Klaus et Erika avaient découvert et célébré en 31, les charmes de la Côte d'Azur et son frère Heinrich avait de longue date ses habitudes de francophile à Nice. Avant de s'installer en Suisse, à Küsnacht, Thomas Mann, loua, l'été 33 » la villa La Tranquille à Sanary, où il s'installa avec mélancolie le jour de son 50è anniversaire : c'est là que l'écrivain prend conscience que son exil sera long et qu'il se remet au travail nécessaire à son équilibre. Des soirées de lectures réunissent d'autres émigrés de renom, comme Lion Feuchtwanger que j'ai mentionné. Il est l'auteur d'un livre poignant, *Le diable en France,* paru aux éditions Belfond en 1996 et republié en 2010. Il y relate notamment son internement au camp des Milles et celui de sa femme, Maria, à Gurz, avant leur évasion et leur départ pour New-York, souvenirs douloureux qui pourtant n'avaient pas réussi à ternir les sept années passées à Sanary dans la communauté des écrivains allemands qui étaient leurs amis. Bertolt Brecht, Arthur Koestler, le compositeur Ernst Bloch comptent parmi les invités de cet auteur à succès qui se considérait véritablement « chez lui » à la Villa Valmer. Franz Werfel et Alma Mahler sont eux moins heureux à Sanary parce qu'ils ne supportent pas la chaleur et qu'ils sont en butte à des tracasseries policières. Interné lui aussi au Camp des Milles,

[58] Daniel Benedite La Filière marseillaise, éditions Clancier Guénaud, Paris, 1981.
[59] Manfred Flügge Das Flüchtige Paradies Künstler ander Côte d'Azur, Berlin 2008. *Exil en paradis – Artistes et écrivains sur la Riviera 1933-1945,* Éditions du Félin, 2007.

l'écrivain et traducteur de Balzac, Franz Hessel, le père de Stéphane, succombera en raison du froid de l'hiver 41 trop éprouvé par son internement au camp des Milles. Ce camp aujourd'hui est fort heureusement devenu un lieu de mémoire à l'inauguration duquel j'ai eu l'honneur de participer il y a quelques années, en tant que président du PEN Club français et en compagnie de mes amis écrivains allemands responsables du PEN allemand. Pour que vous puissiez pleinement saisir ce que ressentirent dans ce camp les écrivains qui y furent emprisonnés, je vous invite à lire le tout début du livre de Lion Feuchtwanger *Le Diable en France,* ainsi que la préface de *TRANSIT* d'Anna Seghers écrite par Christa Wolf[60].

[60] Anna Seghers, *TRANSIT,* Aufbau-Verlag Berlin und Weimar 1983 et Alinea Aix-en-Provence France 1986.

FRANÇOISE COULMIN
PEN CLUB FRANÇAIS
MEMBRE D'HONNEUR DU PEN CLUB OCCITAN

Poète de combat et de résistance, reste un électron libre et rebelle (Prix international de poésie Antonio Viccaro pour l'ensemble de son œuvre. 3 anthologies (+1), 14 recueils. *Petit matin* (2012), *Errer appartenir* (Oratorio, 2014), *Prendre souffle* (2015), *Sans espoir je cède à l'espoir* (Florilège), La Feuille de Thé, 2018). Nombreuses collaborations avec plasticiens, compositeurs, anthologies, revues. Traduite en plusieurs langues.

LA PAIX ET L'IDÉE LATINE EN EURO-MÉDITERRANÉE

D'abord faire volontairement le raccourci entre *idée latine* et *paix latine.*
Parce que l'idée latine repose sur la nostalgie d'une culture égalitaire pacifique et féconde, on imagine pouvoir la calquer sur les problèmes actuels. Mais cette culture romaine idéalisée n'existe plus, si tant est qu'elle a existé.

Rome distillant sa puissance à ses provinces leur assurant prospérité et paix est le modèle qui sous-tend les réflexions de cette rencontre : *La paix et l'idée latine en Euro-Méditerranée.*

Penser que l'idée latine contemporaine puisse apporter la paix à chacun des pays bordant la Méditerranée : Maghreb, Machrek, Europe du sud est vaine.
- Dans ces nations d'Europe méridionale qui voudraient s'affranchir des imperiums euro-nordiques égocentrés, Germanie en tête.
- Dans ces fragiles états d'Afrique du Nord jamais remis des ponctions coloniales qui n'en peuvent plus des dominations autoritaires internes.
- Dans ce capharnaüm génocidaire du Moyen Orient qui livre ses populations à la mort et à l'exil, où sont les traces d'une paix civilisatrice ?

On aboutit à autant de conflits que d'idéologies religieuses prosélitistes à autant d'affrontements que de volontés de puissance radicales et xénophobes.
S'y superposent des guerres économiques multiformes les états riches écrasent les nations pauvres les oligarques s'empuissantent les pauvres s'appauvrissent.

Dans une entité devenue planétaire, si l'on compare *pax latina* de l'Antiquité et *pax americana* contemporaine on a deux formes impérialistes de protection.
L'une - sur le long terme - tant que son extension était gérable a su favoriser la prospérité de ses peuples en lui assurant une certaine paix.
L'autre à plus court terme parce que d'histoire récente bien qu'étendant son manteau militaire protecteur sur ses alliés privilégiés.

Au grand drame des ennemis de ses amis (Palestine-Israël, Iran-Irak) - entrave directement la paix du monde gendarme-partisan assassin de victimes collatérales.
Avec ses dictats économiques récents contre qui enfreint ses règles - quant à son rejet de l'accord sur le nucléaire iranien - quant à son protectionnisme industriel et marchand.
La *nouvelle pax latina* s'englue dans l'américanisme à la mode. Et quant au problème qui hante les pensées de chacun ici celui des vagues de réfugiés il suscite majoritairement suspicion, rejet et racisme.

Les peuples se recroquevillent sur la peur de l'Autre sur la crainte de perdre « l'accumulé ». Ces afflux migratoires bien que non guerriers sont ressentis comme des vagues d'agressions.
Les vagues migratoires, sous couleur d'« envahissement » prennent la teinte des « invasions » moyenâgeuses conquérantes.
Ainsi que l'Empire romain qui n'a pu finalement juguler les vagues successives de Barbares assimilant farouches Francs et Goths.
Notre Empire des Nantis ne sachant contenir ces vagues de réfugiés ne pourra qu'absorber Afghans, Syriens, Érythréens.

Il y avait les fortifications du limes
il y a les frontières et les murs
le Dedans à protéger
et le Dehors à repousser.
Aspirant les peuples
la Grande Euro-Méditerranée tangue
de centre-nord antique elle est aujourd'hui centre-asiate.

Cependant la Romanité incorporant peu à peu Barbares et Citoyens l'idée de paix s'est calquée sur la latinité.

En ce siècle XXI,
Dominants Dominés vont commencer à s'emmêler
L'espoir regorge.
L'espoir le plus grand des trésors
Ne dites rien vos cris secrets nous frappent aux tripes.

LA PATZ E L'IDÈA LATINA EN EURO-MIEGTERRANÈA

Bèu premier faire volontarament l'escorcha entre *idèa latina* e *patz latina.*

Estent que l'idèa latina repausa sus la nostalgia d'una cultura egalitària pacifica e feconda, s'imaginam de la posquer calcar sus lei problèmas de l'ora d'ara. Mai aquesta cultura romana idealizada existís plus, s'existèt.

Roma qu'espandís sa poténcia a sei províncias en li assegurant prosperitat e patz es lo modèl a la basa dei reflexions d'este rescòntre : *la patz e l'idèa latina en Euro-Miegterranèa.*

Se pensar que l'idèa latina podriá uèi adurre la patz en totei lei país en bòrd de la Miegterranèa : Maghreb, Mackreck, Euròpa dau sud, aquò es un pantai.

Dins aquestei nacions d'Euròpa miegjornala que se vodrián afranquir deis imperiums euronordics egocentrats, Germania en tèsta
-Dins aqueleis estats fragils d'Africa dau nòrd que se son jamai remés dei poncions colonialas que ne pòdon plus dei dominacions intèrnas.
Dins aquest bazard genocidari de l'Orient Mejan que liura sei populacions a la mòrt e a l'exil, onte que son lei traças d'una patz civilizatritz ?

Se desboca sus tant de conflicts coma d'ideologias religiosas proselitistas, sus tant d'afrontaments coma de volontats de poténcias radicalas e xenofòbas.
Se li subrepausan de guèrras economicas multifòrmas, leis estats rics escrachan lei nacions pauras, leis oligarcas vènon mai potents, lei paures vènon mai paures.

Dins una entitat venguda planetària, se comparam *pax latina* de l'Antiquitat e *pax americana* de l'ora d'ara, avèm doas fòrmas imperialistas de proteccion.
L'una- d'una longa passada- tant que son extension èra geribla sachèt favorisar la prosperitat de sei pòples en li assegurant pron la patz.
L'autra- sus pas tant de temps- qu'es d'istòria recenta e qu'estend son mantèu militari protector sus seis alligats privilegiats.

Au grand drame deis enemics de seis amics (Palestina, Israèl, Iran, Iraq) entrava directament la patz dau monde gendarma-partisan assassin de victimas collateralas.
Ambe sei dictats economics recents contra quau enfrành sei règlas- quora remanda l'accòrd sus lo nucleari iranian- quora prima son proteccionisme industriau e mercand.

La novèla *pax latina* s'enfanga dins l'americanisme de mòda. E per çò qu'es dau problema qu'obsessiona lei pensadas de totei tant que siam aicí, aquèu d'aqueleis èrsas de refugiats, siscita mai que mai suspicion, exclusion e racisme.

Lei pòples s'agromolan sus la paur de l'Autre, sus la crenta de perdre « l'amolonat ». Aquestei arribadas migratòrias que son pas bellicosas son pasmens sentidas coma d'èrsas d'agressions.
Leis èrsas migratòrias, sos color d'« envaïment » prenon la tencha deis « invasions » conquistairitz de l'Atge Mejan.

Coma l'Empèri roman que fin finala posquèt pas jugular lis èrsas successivas de Barbars, assimilant Frncs e Gòts ferotges ;
Nòstre Empèri de Provesits que saup pas contenir aquesteis èrsas de refugiats deurà absorbar Afgans, Sirians, Eritreans.

Li aviá lei fortificacions dau limes
li a lei frontièras e lei muralhas
lo Dedins que fau parar
lo Defòra que fau remandar.

Quand aspira lei pòples
la Granda Euro-Miegterranèa trantalha,
de centre-nòrd antica es venguda uèi centre-asiata.

Pasmens coma la Romanitat incorporava pauc cha pauc Barbars e Ciutadans, l'idèa de patz se calquèt sus la latinitat.

En aqueste sègle XXI,
Dominants e Dominats van començar de se mesclar, l'esper subronda.
L'esper, lo plus grand dei tresaurs.
Diguetz ren, vòstrei crits secrets vos prenon lei tripas.

(Mesa en òc per Gui Matieu).

PIERRE COULMIN
PEN CLUB FRANÇAIS

Convaincu de géo-histoire, j'ai jadis travaillé et écrit sur l'*espace vécu*, le d*éveloppement local*. En retrait, il m'arrive de divaguer comme chroniqueur, mémorialiste, analyste sur des sujets de bon plaisir tels que *Luttes pour la terre - Les oubliés de la décentralisation - Demeures chronotopes - Images dialectiques, images survivantes (A. Warburg et W. Benjamin) - Temps au présent - Système monde - Utopie, messianisme, espérance (de W. Benjamin à Ernest Bloch)- Crise de l'Europe, Crise de la Grèce - L'encampement du monde - Surréalisme (de L. Aragon à W. Benjamin) -Voyage dans le temps - Rebond du voyage dans le temps - Approches de quelques revues de poésie - Voyage en poésie …*

DE LA MÉDITERRANÉE
DE LA LANGUE, DE LA LITTÉRATURE OCCITANES
DE L'IDÉE LATINE

Deux pistes de réflexion :
1° La Méditerranée carrefour du monde et lieu central de l'*idée latine*.
2° La langue et la littérature occitanes, les aléas de l'idée latine

LA MÉDITERRANÉE CARREFOUR DU MONDE
ET LIEU CENTRAL DE « L'IDÉE LATINE

Qu'est-ce que La Méditerranée ? Mille choses à la fois. Non pas un paysage, mais d'innombrables paysages. Non pas une mer mais une succession de mers. Non pas une civilisation, mais des civilisations entassées les unes sur les autres. Tout cela parce que la Méditerranée est un très vieux carrefour. Depuis des millénaires, tout a conflué vers elle, brouillant et enrichissant son histoire : hommes, bêtes de charge, voitures, marchandises, arts de vivre. (F Braudel, *La Méditerranée, l'espace et l'histoire*).

Les mers intérieures sont mode d'appréhension et de compréhension du monde. Pour la Méditerranée, Samir Amin rappelle la thèse d'une nette séparation Est-Ouest, au moins jusqu'au douzième siècle ; époque où la Méditerranée Orientale est le **centre** et où l'Europe celtique est la **périphérie**, *ce qui fait des penseurs grecs, latins, syriens, phéniciens égyptiens, les membres d'une même culture originelle* dont l'Occitanie est l'héritière. La culture grecque ayant été, selon Samir Amin, confisquée par les intellectuels européens de la Renaissance pour constituer les fondations de l'européo-centrisme.

Car toute centralité momentanée puise au loin ses ressources.
L'idée latine existe surtout comme porte-voix de la langue et de la civilisation occitanes.

Si l'idée latine a une histoire longue, qu'y a-t-il de commun entre « l'idée latine » telle qu'elle s'invente et se développe à la fin du XIXe siècle et l'idée latine qui ressurgit et se prolonge dans ce premier quart du XXIe siècle ?

ÉMERGENCE ET PROGRESSION DE L'IDÉE LATINE

Citons que Tourtoulon, Roque-Ferrier et de Berluc-Pérussy seraient de 1874 à 1877, à l'origine de l' « Idée latine ». Un ambitieux projet ayant pour objectif de réunir les peuples dont les langues sont toutes issues du latin. Considérations majeures auxquelles se surajoute l'idée de revanche pour récupérer l'Alsace-Lorraine. C'est aussi un temps où la formation d'états nationaux s'accélère : c'est le cas pour l'Italie, issue du royaume de Sardaigne. C'est la phase majeure de l'expansion coloniale française… On comprend que, dans ce contexte d'exaltation nationaliste, les idées régionalistes ou fédéralistes aient quelque peine à s'imposer.

Entre les premiers énoncés de l'idée latine (de 1875 à 1900) et le temps présent, il s'est écoulé un siècle et demi, temps suffisant pour appliquer l'affirmation majeure de Nicole Loraux :
Pour ma part, je réfléchirai sur la méthode qui consiste à aller vers le passé avec des questions du présent, pour revenir vers le présent, lesté de ce que l'on a compris du passé. (*Éloge de l'anachronisme en histoire* (Le Seuil, 1993).

Dans l'entrelacement de tensions et de luttes diverses, la raison principale de l'émergence de « l'idée latine » est ainsi expliquée par Nicolas Berjoan qui estime que *Pendant une vingtaine d'années, après la défaite française de 1870, le Félibrige, organisation régionaliste provençale dirigée par Frédéric Mistral, va mener une active propagande en faveur de « l'idée latine ». Il s'agit, pour ses membres, d'œuvrer au rapprochement des nations latines, surtout de la France et de l'Italie, et de préparer leur future union dans une fédération qui pourrait tenir tête à « l'ogre germanique ».*

De manière plus ou moins enthousiaste, les mouvances régionalistes, qu'elles soient alsaciennes, bretonnes, corses, occitanes se sont pour partie, ralliées à l'État français de Vichy, en raison du *retour à la région* de Pétain. Ces ralliements partiels ont durablement divisé les régionalismes.

Quant au passé, une citation de Nicolas Berjoan dans *L'idée latine du Félibrige (Enjeux, boires et déboires d'une politique étrangère régionaliste)*, en narre l'évolution. *Rapport ambigu du Félibrige avec la politique : il hésite entre nationalisme occitan et simple revendication culturelle. Il se présente comme fer de lance d'une fédération latine dont on ne sait si elle doit être politique ou communauté de sentiments.*

En décembre 1902, Berluc n'a plus qu'à admettre tristement que *l'idée latine est en baisse, et bientôt nous aurons tous nos amis en terre amie. C'est la faillite de cette ambition à l'échelle internationale, nationale, et des pays de langue d'oc. Cet échec sanctionne l'incapacité du Félibrige à devenir autre chose qu'une société folklorique.*
Cette citation signifie que « l'idée latine » a perdu, dès le début du XXe siècle l'ambition de contribuer à toute forme de fédéralisme latin pour se consacrer à une mission majeure : défendre, illustrer et renforcer la langue occitane et la littérature d'oc.

Avoir conscience que l'Occitan n'a jamais présenté de front uni du fait d'oppositions fortes

entre idéologies : monarchie-république, conservatisme - progressisme, collaboration -résistance, and fédéralisme - décentralisation, and tout politique-tout culturel.

Au Moyen Âge, écrit Pierre Bec, la langue d'oc a été une grande langue de civilisation. À la fois langue littéraire (poétique particulièrement, avec la prodigieuse lyrique des troubadours) et langue véhiculaire (avec la fixation d'une langue juridique et administrative, dégagée du latin, solide jusqu'au XVe siècle), elle a été l'expression d'une communauté humaine originale, support d'une culture très féconde.

Dans les années 1990, Charles Camproux note que « La littérature occitane n'a jamais été une littérature nationale au sens moderne du mot, les pays d'oc n'ayant jamais formé une nation. C'est essentiellement une littérature de « civilisation ».

Après le Félibrige, la Seconde Guerre mondiale, la Résistance, la guerre d'Algérie, le Larzac ont profondément modifié le visage des lettres d'oc…
C. Camproux juge que « littérature d'une langue, d'une mentalité et d'un peuple, les lettres d'oc sans rien renier leurs traditions, sont essentiellement désormais une littérature de contestation et de remise en question. Preuve qu'elles sont plus vivantes que jamais. »

Ce que confirme le texte d'appel très contemporain *Genèse de l'idée latine* écrit en vue des « Rencontres de Narbonne de juin 2015 ». (V. annexe)
L'ampleur des mutations, des bouleversements, des transformations qui se sont déroulées en ces quelques cent cinquante dernières années de vie de « l'idée latine » amènent bien sûr à s'interroger sur l'envergure et la portée des changements, voire des métamorphoses que connaîtront l'Occitanie dans les années et les décennies qui viennent. Nul doute que les intellectuels occitans sauront s'en saisir pour en faire des œuvres fortes de l'art et de la littérature occitane dans les temps qui viennent.

C'est à eux, d'abord, de mettre en œuvre, avec notre entier soutien.

© Magali Bizot

DE LA MIEGTERRANA,
DE LA LENGA D'ÒC, DE LA LITTERATURA OCCITANAS,
DE L'IDÈA LATINA

Doas dralhas de reflexion :
1° La Miegterrana crosiera dau monde e luòc centrau de l'idèa latina.
2°La lenga e la litterature occitanas, leis aleas de l'idèa latina

LA MIEGTERRANA CROSIERA DAU MONDE
E LUÒC CENTRAU DE L'IDÈA LATINA

La Miegterrana, de qu'es ? Mila causas a la fes. Non pas un païsatge, mai de molons de païsatges. Non pas una mar mai una succession de mars. Non pas una civilisacion, mai de civilisacions amolonadas leis unas sus leis autras. E tot aquò perque la Miegterrana es una crosiera fòrça vielha. Dempuei de milenaris tot se recampèt sus ela, mesclant e enriquisent son istòria : òmes, bèstias de carga, veituras, mercandisas, biais de viure. (F. Braudel, *La Méditerranée, l'espace et l'histoire)*

Lei mars interioras son un biais d'aprension e de compreneson dau monde. Per la Miegterrana, Samir Amin, rementa la tèsi d'una separacion neta Est-Oèst, dau mens fins au sègle XII ; epòca que la Miegterrana Orientala es lo centre e que l'Euròpa celtica es la periferia., es aquò que fai dei pensaires grècs, latins, sirians, fenicians, egipcians, lei membres d'una mema cultura originala *que l'Occitania n'es l'eiritièra. La cultura greca fuguèt, segon Samir amin, confiscada per leis intellectuaus europeans de la Renaissénça per constituir lei fondamentas de l'europeo-centrisme.*

Que tota centralitat d'un moment posa luenh sei ressorças.

L'idèa latina existís mai que mai coma pòrta votz de la lenga e de la civilisacion occitanas.

Se l'idèa latina a una istòria longa, de que i a de comun entre « l'idèa latina » tala que s'inventa e se desvelòpa au sègle XIX e l'idèa latina que trespira e se perlonga dins aqueste premier quart dau sègle XXI ?

EMERGÉNCIA E PROGRESSION DE L'IDÈA LATINA

Citem que Tortolon, Ròca-Ferrier e Beluc-Perussi sarián de 1874 a 1877 a l'origina de l'« Idèa latina », un project ambiciós qu'a per tòca de recampar lei pòples que sei lengas son totei vengudas dau latin,

Consideracions majas que se li apond l'idèa de revenja per recuperar l'Alsaça emai la Lorrena. Es perèu un temps que la formacion d'Estats nacionaus s'accelèra : aquò es lo cas per l'Italia, venguda dau reiaume de Sardenha. Es perèu lo temps fòrt de l'espandiment coloniau francés... Se compren que dins aquel encastre d'exaltacion nacionalista, leis idèas regionalistas e federalistas aguèsson quauqua pena per s'impausar.

Entre lei premiers enonciats de l'idèa latina (de 1875 a 1900) e l'ora d'ara, s'es escolat un sègle e miege, qu'es pron de temps per aplicar l'afirmacion majora de Nicole Loraux :

Per ma part, m'interrogariáu sus lo metòde que consistís a anar vèrs lo passat amb de questions dau present, per tornar venir vèrs lo present, lestat de çò que s'es comprés dau passat. (Éloge de l'anachronisme en histoire, Seuil, 1993).

Dins l'entrabescament dei tensions e dei luchas divèrsas, la rason principala de l'emergéncia de « l'idèa latina » es ansin explicat per Nicolas Berjoan que estima que Vint ans de reng, après la desfacha francesa de 1870, lo Felibritge, organisacion regionalista provençala bailejada per Frederic Mistral, va menar una propaganda activa en favor de l'idèa latina ». S'agís, per sei membres, d'obrar au raprochament dei nacions latinas, subretot de la França e de l'Italia, e d'alestir son union futura dins una federacion que podriá tenir tèsta a l'« ògre germanic ».

Ambe mai o mens d'estrambòrd, lei movaments regionlistas, que fugan alsacianas, bretonas ; còrsas, occitanas se son en partida raligadas a l'Estat Francés de Vichy, en rason dau *retorn a la region* de Pétain. Aquelei raligaments parciaus an durablament divisat lei regionalismes.

Per çò qu'es dau passat, una citacion de Nicolas Berjoan dins *L'Idée latine du Felibrige* (*Enjeux, boires et déboires d'une politique étrangère régionaliste*), ne cònta l'evolucion. *Rapòrt ambigú dau Felibritge ambe la politica ; trantalha entre nacionalisme occitan e simpla revendicacion culturala. Se presenta coma la poncha de ferre d'una federacion latina que sabèm pas se dèu èstre politica o comunautat de sentiments.*

En desembre de 1902 Berluc pòu ren mai que d'admetre tristament que l'idèa latina es en baissa, e ben lèu aurem totei nòstreis amics en tèrra amiga. Aquò es la falida q'aquela ambicion a l'escala internacionala, nacionala, e dei país de lenga d'òc. Aquela revirada sancciona l'incapacitat dau Felibritge a devenir autra causa qu'una societat folclorica.

Aquela citacion vòu dire que l'« idèa latina » a perdut, tre lo començament dau sègle XX l'ambicon de contribuir a tota fòrmz de federalisme latin per se consacrar a sa mission majora : defendre, illustrar et renforçar la lenga occitana e la literatura d'òc.

Aguer consciéncia que l'Occitan presentèt jamai un front unit dau fach d'opausicions fòrtas entre ideologias : monarquia/ republica, conservatism/ progressisme, collaboracion/ resisténcia, e federalism/ decentralisacion, e tot politic/ tot culturau.

A l'Atge Mejan, escriu Peire Bec, la lenga d'òc fuguèt una granda lenga de civilizacion. A la fes lenga literària (poetica particularament ambe la prodigiosa lirica trobadoresca) e lenga veïculària (ambe la fixacion d'una lenga juridica e administrativa, liberada dau latin, solida fins au sègle XV) fuguèt l'expression d'una comunautat umana originala, supòrt d'una cultura fòrça feconda.

Dins leis annadas 1990 Carles Camprós nòta que "La literature occitana fuguèt jamai una literature nacionala au sens modern dau mòt, que lei país d'òc formèron jamai una nacion. Es mai que mai una literature de "civilizacion".

Après lo Felibritge, la segonda guèrra mondiala, la Resisténcia, la guèrra d'Argeria, lo Larzac modifiquèron d'a fons la cara de la literature d'òc…

C. Camprós jutja que « literature d'una lenga, d'una mentalitat e d'un pòple, lei letras d'òc sens renegar sei tradicions, son essencialament a l'ora d'ara una literatura de contestacion e de remesa en question. Pròva que son vivas mai que de tot temps.

Es aquò que confirma lo tèxte d'apèu mai que mai contemporan Genèsi de l'idèa latina escrich en vista d'aquelei « Rescòntres de Narbona de junh de 2015 » (Veire annèxe).

L'ample dei mutacions, dei borrotlaments, dei transformacions que se debanèron aquestei cent cinquanta darrièreis annadas de vida de l'« idèa » latina » nos mena ben segur a nos interrogar sus l'envergadura e la portada dei cambiaments, emai dei metamorfòsis que van conéisser l'Occitania dins lei annadas e decenias que vènon. Dobtam pas que leis intellectuaus occitans saupràn aquí faire d'òbras fòrta de l'art de de la litteratura occitana dins lei temps que vènon.

Es a-n elei, bèu premier, de metre aquò en òbra, ambe tot nòstre sosten.

(Mesa en òc de Gui Matieu).

occitan
per la
© Magali Bizot

MIQUEL DÉCOR
Vice-président du PEN CLUB OCCITAN

Né le 03 mars 1949 à Bize-Minervois, Aude, France.
Études universitaires de Lettres, Linguistique, Langue, culture et civilisation Occitanes à l'Université Paul Valéry- Montpellier III. Charles Camproux, Robert Laffont, J.M. Petit, Yves Rouquette, Léon Cordes seront ses maîtres en compagnonnage d'Oc.
Poète-écrivain-performeur-conférencier : a publié une douzaine de recueils de poésies, un roman, des contes, une pièce de théâtre pour enfants ; soirées poétiques ; récital poétique et musical… *Valsa la Lenga*. En préparation : *Villas de femnas (racontes*)
Parolier de Broglia, Patric, Marti, Eric Fraj, Guilhèm Lopez, Grail'Oli, Montanha Negra …
En 2014 : résidence d'écriture à Pennautier (Centre Na Loba) sur projet européen transfrontalier (Catalogne/Occitanie) d'écriture médiévale : *La Controversia de Penautièr* co-écrit avec Miquèla Stenta.
2016 : *Maria-Camin* : théatre déambulatoire, co-écrit avec Miquèla Stenta.
2017 : *Letras de Mogador* (poèmes).
Vit actuellement dans les Cévennes, où il alimente son imaginaire des bruissements de châtaigniers et des cascades de gardons.

FIGUE, MENSONGE ET CRUAUTÉ

Brandissant une figue au bout de son court bras de sénateur « républicain », Caton, dit l'Ancien, lance cette formule demeurée fameuse : « Carthago delenda est ». Il met ainsi Carthage à 3 journées de rame de Rome. La proximité d'une hypothétique invasion ainsi suggérée va déclencher avec ce mensonge la troisième guerre punique.

Carthage, cité prospère et ingénieuse sera radicalement rayée de la carte en l'an 146 avant Jésus Christ. Pas de presse, pas de réseaux sociaux, mais, des archéologues.
Figue, mensonge et cruauté…

Le 26 avril 1937 un photographe anglais se trouve en reportage sur un marché du pays basque. Il survivra au raid aérien assassin de la Légion Condor sur la petite ville de Guernica et fixera une image de l'avant et de l'après : l'église et ses deux gros fûts de fioul, placés de chaque côté du porche juste après les bombardements par les forces franquistes pour faire croire à une tentative d'incendie par les républicains… justifiant ainsi le bombardement.

Légion Condor, tout comme l'aviation mussolinienne, dont les interventions ont pu être financées grâce à la création d'une banque à l'initiative du grand père d'un homme politique français qui prétend maintenant vouloir diriger la mairie de Barcelona en castillan…
Une presse, des historiens, des réseaux sociaux.
Fioul, mensonge et cruauté…

Brandissant une fiole « d'Anthrax » devant les sénateurs américains, le secrétaire d'état Colin Powell va déclencher ce 05 février 2003 la destruction de l'Irak et de son armée, carbonisée en plein désert.
Anthrax, mensonge et cruauté…

La liste n'est point exhaustive, hélas !
Massacre de Béziers 1209 ; bûcher de Minerve 1210 ; Montségur ; Oradour sur Glane et Dimoto, en Grèce, le 10 juin 1944 ; Marzabotto, vieille cité étrusque de l'Italie, le 05 octobre 1944 ; Massacres de Sidi Sétif, Guelma et Kerrata en Algérie, le 08 mai 1945 ; Sabra et Chatila, septembre 1982 ; Srebrenica, juillet 1995 ; plus près de nous, la Lybie, Alep, etc…

Il semblerait que perdure en Méditerranée un clivage dominant/dominé qui dépasse de loin le religieux et l'économique ; « machisme » séquelle du matriarcat ?

« Mer Méditerranée », mer au milieu des terres et repère (repaire) géographique, ou « Mare Nostrum », celle dont on se partage le sein sans exclusive possessive ?

Aurons-nous encore le courage de ne pas nous inscrire dans un quelconque « roman national » ou « international » ?

Aurons-nous les moyens de dénoncer à jamais les mensonges et les cruautés qui affectent notre communauté ?

Le confrère censeur de Caton l'Ancien, le « démocrate » Scipion Nasica, terminait, lui, ses discours par la formule : « Nihil temere faciendum » (Rien n'est aléatoire.)

Juin 2018.

FIGA, MESSÒRGA E CRUDELITAT

Coma brandissiá una figa au bot de son braç cortet de senator « republican », Caton que li dison l'Ancian prononcièt aquela formula venguda celèbra : « Carthago delenda est ». Metiá Cartage a tres jornadas de rema de Roma ; e amb aquela messòrga que fasiá crénher la proximitat pretenguda d'una invasion provoquèt la tresena guèrra punica.

Cartage, ciutat prospèra e ingeniosa sarà rasclada de cap a cima, e regada de la carta en aquest an 146 avant Jèsus Crist.

Ges de premsa, ges de malhum sociau, mai d'arqueològs

Figa, messòrga e crudelitat.

Lo 26 d'abriu un fotograf inglés se capita en reportatge sus un mercat dau país basc. Subreviurà a l'ataca aeriana assassina de la Legion Condòr sus la vilòta de Guernica e fixarà un imatge d'avant e d'après : la glèisa e sei doas barricas de fiol que fuguèron mesas de cada costat dau pòrge just après lei bombardaments per faire creire que lei republicans avián assajat de botar fuòc...e justificar ansin lo bombardament.

Legion Condòr, tant coma l'aviacion mussoliniana, que seis intervencions fuguèron finançadas per una banca creada a l'iniciativa dau reire grand d'un òme politic francés qu'a uèi la pretencion de posquer governar la comuna de Barcelona en castilhan…

Una premsa, d'istorians, de malhums sociaus.

Fiol, messòrga e crudelitat ;

Coma brandissiá una fiòla d' « Anthrax » davant lei senators americans, lo segretari d'Estat Colin Powel provoquèt aquest 5 de febrier 2003 la destruccion de l'Iraq e de son armada, cremada en plen desèrt.

Anthrax, messòrga e crudelitat…

La lista, ailàs, es pas exaustiva !

Chaple de Beziers 1209 ; lenhier de Menèrba 1210 ; Montsegur ; Orador sus Glana e Dimoto, en Grècia lo 10 de junh 1944 ; Marzabotto, vielha ciutat etrusca d'Itàlia, lo 5 d'octòbre 1944 ; Chaples de Sidi Setif, Guelma e Kerrata, lo 8 de mai 1945 ; Sabra e Chatila, setembre 1982, Srebrenica, julhet 1995 ; mai pròche de nautres, la Libia, Alep, etc.

« Mar Mediterranèa » (Miegterranèa), mar au mitan dei tèrras e amira geografica, emai repaire geografic, o « Mare Nostrum » que li tetam totei lo sen sens exclusiva possessiva ?

Quau saup s'aurem lo coratge de nos pas inscriure dins un quente que siágue « roman nacionau » o « internacionau » ?

Quau saup se podrem denonciar una bòna fes per totas lei messòrgas e lei crudelitats que tòcan nòstra comunautat ?

Lo confraire censor de Caton l'Ancian, lo « democrate » Scipion Nasica, èu, acabava sei discors per aquesta formula : « Nihil temere faciendum » (Ren es aleatòri)

(*Mes en òc per Gui Matieu).*

FRANÇOISE GEIER
PEN CLUB FRANÇAIS

Poète-performeur, nouvelliste, photographe. Originaire des Pyrénées Atlantiques, elle vit principalement à Paris. Elle a publié sept recueils de textes libres, courtes proses et poèmes parfois accompagnés de ses photographies de terrain. On peut la lire dans diverses anthologies et revues d'écriture contemporaine tant en France métropolitaine qu'à l'Ile de la Réunion, en Belgique, au Québec, et en Islande. Elle intervient régulièrement dans des lectures-rencontres, colloques et festivals en France et à l'étranger et dernièrement en Sardaigne, au Maroc et au Kosovo. Elle participe à des livres d'artistes et des mail-arts internationaux. Son prochain recueil intitulé « L'encre des mots », avec une postface de Sylvestre Clancier, devrait sortir en Novembre 2018 aux Editions Unicité.
Elle est membre de la Sgdl, de la Sofia, de l'Adami, de l'Aicl et du Pen Club Paris.

UN PAUVRE DE SA LANGUE EN SOMMEIL

ré-intronisé

francophile et francophone
littéraire et humaniste
traducteur paradoxal
anachronisme utopique
salive avalée
yeux écarquillés

le fil de l'histoire
depuis l'âge le plus tendre

chamboulement
hypothétique Mare Nostrum
émulation
encampement
latinité

avec des clous dans la tête
jeunesse éternelle

bouche d'enfer sans souffle
cuirasse
branchies embryons
chaussettes à talons
amulettes
feu houppelande
éthique paradoxale
homérique infini
foudre
oeufs de mots électroniques

DOMESTIQUER LA BÊTE

UN PAURE DE SA LENGA EN SÒM

tornar mai intronisat

francofile e francofòne
literari e umanista
traductor paradoxau
anacronisme utopic
escupanha avalada
uelhs escarcalhats

lo fiu de l'istòria
dempuèi l'enfança la pus tendra

bolegadissa
ipotetic Mare Nostrum
emulacion
encampament
latinitat

ambe de clavèus dins la tèsta
jovença etèrna

boca d'infèrn sens alen
cuirassa
brànquias embrions

amulets
fuòc marenga
etica paradoxala
omeric infinit
tròn
uòus de mòts electronics

DOMESTICAR LA BÈSTIA

(Version occitana de Gui Matieu).

EDVARD KOVAC
PEN CLUB SLOVÈNE
MEMBRE D'HONNEUR DU PEN CLUB FRANÇAIS
SECRÉTAIRE PERMANENT DU COMITÉ INTERNATIONAL
DES ÉCRIVAINS POUR LA PAIX

Né en 1950 en Slovénie. Après ses études à Ljubljana il a étudié la philosophie à Paris où il a en 1986 soutenu sa thèse en présence du philosophe Emmanuel Levinas.

Depuis 1983, il enseigne la philosophie à l'Université ICT à Toulouse et depuis 1991, à l'Université de Ljubljana également. Il est spécialiste d'éthique et d'anthropologie philosophique.

En 2001, il a reçu le prix littéraire du meilleur essai de l'année pour son livre *La distance à partager* (MK, Ljubljana, 2001). En 2009 a publié *Plus haut et plus intime* (Cerf, Paris 2009) et en 2011, *Teharje Memorial Park* (SAZU, Ljubljana, 2011).

Il a reçu l'Ordre National du Mérite (2007) et le titre de Chevalier des Arts et de la littérature (2011), ainsi que le Prix méditerranéen du Centre PEN français (2008). Il est membre du Centre PEN Slovène et membre d'honneur du Centre PEN Français. Entre 2007 et 2013, il a été président du Comité international des écrivains pour la paix du PEN International et actuellement son secrétaire permanent.

Dans ses écrits et dans les colloques internationaux, il poursuit la pensée du philosophe Emmanuel Levinas, l'a traduit en slovène et établi l'éthique du dialogue et de la paix.

PERDRE SON LATIN ET LE RETROUVER À NOUVEAU

Quand nous réfléchissons à la latinité de l'Europe, l'association à l'expression française « perdre son latin » nous vient spontanément à l'esprit. En effet la latinité ne signifierait pas seulement une habilité à parler une certaine langue mais aussi à pouvoir articuler une pensée simplement bien structurée, bien organisée et surtout cohérente. À l'horizon de la sagesse française, la latinité semble évoquer également la rationalité universelle c'est-à-dire la possibilité de compréhension entre tous les individus.

Dans cette perspective, la proposition et même le combat pour la latinité de l'Europe signifie beaucoup plus qu'un effort pour garder le plurilinguisme face à une domination de plus en plus grande d'un « koiné » moderne, c'est-à-dire de l'anglais simplifié. La latinité exprime aussi la capacité d'établir et d'utiliser, de la manière la plus large possible, des valeurs universelles qui représentent le fondement de la civilisation européenne.

Aujourd'hui nous constatons que nos valeurs sont en crise parce que notre pensée universelle est en crise. C'est pourquoi il faut revenir à la Grèce antique pour réaliser à nouveau que l'universalité d'une langue ne dérive pas d'un pragmatisme qui serait le suivant : si nous parlons la même langue et nous nous comprenons, nous pouvons tout à la fois marchander ensemble, commercer et nous enrichir. Il n'en est rien en effet ! Le fondement de l'universalité des concepts grecs n'est pas le commerce mais l'éthique.

Il ne faut pas oublier que les Grecs ont développé un rapport éthique envers la parole. C'est Socrate qui - à la différence des autres sophistes – a exigé que la parole exprime surtout la pensée véridique. En effet dire ce que l'on pense, ce que l'on voit et ce que l'on espère devient un impératif éthique. Socrate lui-même a engagé sa vie pour l'authenticité de la Parole. Dans les fondements de l'esprit de la langue grecque, qui lie la parole et la réalité, l'esprit latin ajoute l'élégance et la virtuosité de la langue. À l'horizon de la latinité en effet, c'est aussi la beauté de la langue qui nous amène à la vérité. Cela signifie que la latinité engendre l'idéal cartésien qui lie la beauté de la clarté et de la netteté de la pensée à la langue de vérité. C'est pourquoi la rationalité et le discours véridique, net et clair, s'immiscent aussi dans la perspective de la morale quotidienne.

Cette correspondance entre la parole et l'éthique, entre la parole et la vérité, a engendré des institutions justes. Voilà le fondement du droit romain. Ce n'est pas le pragmatisme du raisonnement qui a donné naissance à l'esprit juridique romain mais c'est essentiellement le fondement éthique de la parole latine associé à l'obligation morale de sa grammaire.

À présent nous allons nous pencher sur la différence qui existe entre les mots de la loi juridique et ceux de l'esprit de la loi. En effet aucun mot ne peut exprimer la parole de la vérité d'une manière absolue. C'est pourquoi le droit romain connait également le principe suivant : Sumum ius, suma iniuria. Cela signifie que la plus grande justice peut devenir la plus grande injustice. Il est nécessaire que le jugement prenne en compte également l'esprit de la loi, c'est-à-dire sa finalité.

Pourtant la cohérence de la langue romaine donne au discours une clarté qui est celle de la langue juridique par excellence. Ce n'est pas étonnant que les tribunaux européens à Strasbourg et à Luxembourg travaillent en langue française, c'est-à-dire dans la langue de Descartes qui nous a révélé le génie du latin d'aujourd'hui. Le latin de l'époque moderne est illustré par la langue française.

En tant que littéraire slovène, je peux mentionner que la première grammaire slovène aussi a été construite par les écrivains protestants selon le modèle de la grammaire latine. Par conséquent même la langue slovène actuelle garde dans son esprit l'exigence morale d'une grammaire correcte et claire, belle dans sa construction.

Mais la latinité révèle également à côté de l'aspect, l'éthique de la parole sa beauté. En effet, dans la région narbonnaise, nous sommes témoins de la mélodie et du rythme du latin, deux dimensions d'une haute qualité qui sont exprimées dans la langue des troubadours, c'est-à-dire en occitan. En écoutant les histoires racontées en occitan nos âmes chantent, même s'il s'agit de prose. La richesse des métaphores qui gardent à la fois le respect de la structure de la langue réveille notre propre créativité.

Nous pouvons conclure que certains aspects de la latinité ont été adoptés grâce à l'éthique protestante aussi bien chez les peuples germaniques que chez les Slaves occidentaux. Il s'agit de la rigueur de la langue. Toutefois la latinité est beaucoup plus que cela, il s'agit de la clarté radicale de l'esprit et de la parole dont les humanistes de notre époque ont aussi besoin. Et finalement nous devrons à nouveau souligner que la beauté de la mélodie et du rythme sont sans doute mieux protégés dans la langue occitane.

La latinité d'aujourd'hui se doit d'être complétée par ses sources d'origine, c'est- à-dire par la

poésie et par la prose occitanes. Cette latinité d'origine peut aussi entraîner une réconciliation entre l'Europe du Nord et l'Europe méditerranéenne. La raison universelle qui a triomphé dans la Déclaration de droits de l'homme aspire à être complétée par la littérature et la poésie pour sauver la latinité, le fondement de l'Europe.

GUY MATHIEU/Gui MATIEU
PEN CLUB OCCITAN

Né en 1949 à l'Isle/Sorgue. Docteur es lettres, il est l'auteur de travaux d'enquêtes sur la tradition orale (contes légendes et chansons), sur la fête carnavalesque et sur les coutumes et pratiques populaires de Provence. Il est également poète et traducteur, deux fois lauréat des grands Jeux Floraux Septénaires du Felibrige : en 2011 pour son recueil de poèmes *Naissance de minuit* et en 2018 pour sa traduction du Cid de Corneille en occitan.

Repères bibliographiques (sélection). Poésie, principaux recueils :
Contes d'un trieur d'amandes : Aimé Buix (bilingue, éd. Alpes de lumières, 1981). *Marquis de Sade, contes de Provence et autres pays d'oc* (bilingue, contes - non sadiques - du marquis de Sade, traduits en occitan et précédés d'une présentation de la vie de leur auteur et de sa relation à la langue d'oc. Éditions L'aucèu libre, 2014). *Faulas dau fabulós Esòp* (choix de fables d'Esope traduites en Occitan, éd. IEO-CREO Provença, 2016).

Nascut en 1949 a l'Iscla sus la Sòrga. Doctor es lettras, es l'autor d'enquistas sus la tradicion orala (còntes, legendas e cançons), sus la fèsta carnavalesca e sus lo biais de viure en Provença. Es perèu poèta e traductor, averèt dos còps lei jòias ai Grands Juòcs Floraus setenaris dau Felibritge : en 2011 per son recuelh de poèmas *Naissénça de miejanuech* e en 2018 per sa traduccion dau Cid de Corneille en Occitan.

Poesia (recuelhs principaus). Amiras bibliograficas (seleccion)
Pròsa dei jorns (ed. IEO, 2004). *Naissénça de miejanuech/Naissance de minuit* (ed. L'aucèu libre, 2012 (bilingue) (1er prix des Grands jeux floraux septénaires du Félibrige, 2011). *De tot temps de pertot* (ed. IEO, 2014). *Òda au Caulon/ Ode au Calavon* (bilingue, ed. L'Aucèu libre, 2017).

TÉMOIGNAGE DE L'OLIVIER

Avez vous déjà, en Grèce ou en Andalousie, traversé une mer d'oliviers ? Jamais personne ne s'y est noyé !

Nous autres, les oliviers, nous échangeons les nouvelles lointaines par inter-vent, depuis la nuit des temps. Et nous vivons ainsi sans ordinateur, sans téléphone et sans abonnement ! Autan, bise, mistral, tramontane et autres vents nous colportent les nouvelles.

Chacun reste chez soi, où il est né, pourvu qu'il ne fût pas victime de quelque caprice des hommes qui l'aurait forcé à l'exil.

Bien que nous soyons incontestablement connus et vénérés pour notre sagesse, ces animaux raisonneurs nous transforment en empotés ! Empotés, textuellement, les pieds dans un pot !

Et ils nous arrachent à notre sol, nous vendent et nous exilent, dans des pays où ne ne pensions jamais devoir aller.
Comme moi, par exemple.

Après un trop long voyage en camion, rameaux au vent, je fus déposé sur un trottoir du Faubourg Saint Antoine, à Paris, le quartier des ébénistes et des menuisiers. C'est par là qu'entra dans Paris un bataillon de Marseillais, venus de Provence à pied. Fervents de la liberté, ils chantaient, et leur chanson est devenue célèbre, très célèbre. Leur jour de gloire était arrivé ! Ils chantaient.

Mais moi, pauvre de moi, je n'ai pas chanté. Je n'ai pas pleuré non plus, ou à peine, ou j'ai oublié ;

et je me suis recoiffé.

Mais j'avais raison d'être inquiet. J'étais devant une vitrine, dans les vapeurs des pots d'échappements de moteurs à essence ou diesel. J'avais du mal à respirer. Un homme vint pour me tailler, moi, un olivier, en plein mois de juillet ! Et pour combler mon humiliation il me tailla en boule, comme un vulgaire arbuste d'ornement, un if, un buis.

Quand vint l'automne, je vis rouler vers le caniveau un jeune olivier dans un petit pot d'une vingtaine de centimètres. Il avait perdu la moitié de ses feuilles, agonisait. Le peu de terre qui abritait son pied avait servi de cendrier, tout l'été, devant un café. Et à présent le vent le faisait rouler vers le caniveau où on l'oublierait.

Ce que je sus alors c'est que dans bien de pays on ne comprend pas, on ne respecte pas les exilés !
On ne sait rien d'eux, ni de leur passé, ni de leurs besoins. On n'en veut rien savoir.

Migrants malgré eux, tous ces exilés sont comme nous les oliviers, nous dont l'argent de la feuillée est la seule richesse de peuples désargentés.

Avez vous déjà, en Grèce ou en Andalousie, traversé une mer d'oliviers ? Jamais personne ne s'y est noyé !

TESTIMÒNI DE L'OLIVIER

Avètz agut, que siágue en Grècia o en Andalosia, traversat una mar d'oliviers ?
Jamai degun se li neguèt !

Nautres, leis oliviers, escambiam lei novèlas de luenh per inter-vent, dempuèi la nuech dei temps. E vivèm ansin sensa ordinator, sensa telefòne e sensa abonament ! Autan, bisa, cèrç, mistrau e toteis auras nos adusan lei novèlas.

Chascun demòra au sieu, aqui m-onte qu'es nat, pron que fuguèsse pas estat victima de quauque caprici deis òmes que l'auriá forçat de s'exilar.

Emai fuguessiam incontestablament coneiguts e venerats per nòstra saviessa, aqueleis animaus rasonaires fan de nautres d'empotats ! D'empotats, es coma vos lo dise, lei pès dins un pòt !

Nos derraban de nòstra tèrra, nos vendon e nos exilan dins de país que jamai li pensaviam d'anar.
Coma ieu, per exemple.

Après un viatge tròp lòng sus un camion, lo fuelhum au vent, me pausèron sus un trepador dau fauborg Sant Antòni, a Paris, lo quartier deis ebenistas e dei menusiers. D'aquí qu'intrèt dins París un batalhon de Marselhés, venguts de Provença a pè. Fervorós de la libertat, cantavan, e sa cançon venguèt celèbra, fòrça celèbra ! Son jorn de glòria èra arribat ! Cantavan !

Mai ieu, paure de ieu, cantère pas. Plorère pas nimai, o just un pauc, o ai oblidat ; me penchenère mai, pas mai.
Mai aviáu pas tòrt d'èstre inquiet !

M'avián garçat davant una vitrina, dins lei vapors dei moturs essença o diesèl. Aviáu de mau per respirar. Un òme venguèt per me podar, ieu, un olivier, en plen mes de julhet ! E per comblar mon umiliacion me talhèt en bola, coma un aubre d'ornament, un tuei, un bois.

Quand fugueriam a l'automna, veguère redolar de vèrs la gandòla un joine olivier dins un pichon pòt de vint centimètres. Aviá perdut la mitat de sei fuelhas, èra a l'angòni. Lo pauc de tèrra qu'assostava son pè aviá servit de cendrier, tot l'estiu, davant un cafè. E ara lo vent lo fasiá barrutlar vèrs la gandòla, aquí m-onte l'oblidarián.

Es aquí que sachère que dins pron de país comprenon pas, respectan pas leis exilats ! Sabon ren d'elei, ren de son passat, ren de sei besonhs. E ne vòlon ren saupre !

Migrants per fòrça, toteis aqueleis exilats son coma nautres leis oliviers, nautres que l'argent de nòstre fuelhum es la soleta riquessa de pòples desargentats.

Avètz agut, que siague en Grècia o en Andalosia, traversat una mar d'oliviers ?
Jamai degun se li neguèt !

ALIX PARODI
PEN SUISSE ROMANDE

Romaniste, professeure de Lettres et de langues à la retraite, traductrice littéraire, engagée dans la défense des langues minoritaires et la valorisation de la langue maternelle comme structurante de l'être et le statut des traducteurs littéraires. Ancienne administratrice de la SGE, se bat pour la reconnaissance des littératures francophones et des éditeurs suisses romands, belges francophones, québécois et sahéliens, spécialisée en littérature belge contemporaine, d'expression française. Montaigne et Diderot sont ses auteurs de chevet. Secrétaire générale du centre PEN Suisse Romand.

PIERRE PESSEMESSE
PEN OCCITAN

Né le 10 décembre 1931 à Marseille, il vint très tôt résider dans le Luberon, où il créera l'Auberge des Seguins.

Élève du lycée d'Apt, il se lia d'amitié avec Serge Bec (né en 1933), et ils entrèrent tous deux dans les lettres occitanes avec un livre écrit à quatre mains : *Li graio negro*, en 1954.

Après avoir fait des études à l'Université des lettres d'Aix en Provence, en capacité d'enseigner l'allemand qu'il maitrisait excellemment, il ne resta dans l'Éducation Nationale que peu de temps et préféra devenir aubergiste dans une vallée retirée du Luberon, au lieu dit les Seguins, en commune de Buoux dont il fut maire très longtemps. Et c'est là qu'il décéda dans la nuit du 8 au 9 décembre 2018.

Dès ses premières proses *: Beluga de l'infèrn, N hòcas e bachòcas, Automnada, La Tèrra acampassida,* il se fait remarquer par la nouveauté qu'il apporte aux lettres occitanes. Il se fait de nouveau remarquer en innovant avec la publication *D'un còp de destrau*, un roman noir, quasiment une première. Avec sa trilogie romanesque *De fuòc amb de cendres*, il aborde en 1973 un vaste récit historique sur la seconde guerre mondiale.

Ardent défenseur de la langue d'oc, il fut de nombreuses années l'animateur d'émissions régionales à la radio et la télévision, fit des films, écrivit des pièces de théâtre, en joua et se révéla à la fois dramaturge et comédien remarquable. Il publia également de nombreux articles, parfois polémiques, dans la presse occitane

Membre à diverses époques de l'Institut d'Etudes Occitanes, du Félibrige, du Comitat d'Afrairament occitano catalan dont il fut président, et membre du Pen Club Occitan il participa

activement à 87 ans à nos rencontres de Narbonne.

Il fut lauréat du Grand prix littéraire de Provence, en 2012 pour l'ensemble de son œuvre, et lauréat des Jeux Floraux septénaires du Félibrige en 2018 pour son dernier roman ***Puplado d'estello au founs dòu firmament.***

Note : ***Aucun des romans*** de Pierre Pessemesse n'étant traduit en français, nous donnons la traduction littérale de ses titres : *Li graio negro*/Les corneilles noires ; *Beluga de l'infèrn*/Étincelles de l'enfer ; Nhòcas e bachòcas/Coups et bosses ; *Automnada*/Saison d'automne ; *La tèrra acampassida*/Les champs à l'abandon ; *D'un còp de destrau*/D'un coup de hache ; *De fuòc e de Cendres*/ De feu et de cendres ; *Puplado d'estello au founs dòu firmament*/Peuplée d'étoiles au fonds du firmament[61]

Peire Pessamessa

Nasquèt lo 10 de desembre de 1931 a Marselha. Venguèt pron lèu demorar dins lo Luberon, que li fondèt l'Auberga dei Seguins.

Anèt au licèu d'Ate onte se liguèt d'amistat amé Sergi Bec (nascut en 1933), e intrèron cotria dins lei letras occitanas amé un libre a quatre mans : Li graio negro*, en 1954.*

Anèt a l'universitat dei letras de z-Ais, li faguèt d'estudis d'alemand que mestrejava fòrça ben ; e l'ensenhèt puèi quauqueis annadas, mai quitèt lèu l'Educacion Nacionala per venir aubergistas dins un valon dau Luberon, ai Seguins, en comuna de Buous que ne fuguèt cònsol d'annadas de reng. Es aquí que defuntèt dins la nuech dau 8 au 9 de desembre de 2018.

Tre sei promièrei pròsas : Belugas de l'infèrn, Nhòcas e bachòcas, Automnada, La Tèrra acampassida*, se fai remarcar per la noveutat qu'adutz ai letras occitanas. Se fai mai remarcar en inovant amé la publicacion de* D'un còp de destrau*, un roman negre, quasiment una promièra. Amé sa trilogia romanesca* De fuòc amb de cendres*, entamena en 1973 un vaste racònte istoric de tres volumes sus la segonda guèrra mondiala*

Defendèt la lenga d'òc coma pauc lo fan. Fuguèt un fuble d'annadas l'animators d'emissions regionalas a la radio e la television, faguèt de films, escriguèt de pèças de teatre, ne joguèt e se revelèt a l'encòp autor dramatic e comedian de tria. Publiquèt perèu un molon d'articles, quauquei fes polemics, dins la pressa occitana.

Fuguèt sòci de l'Institut d'Estudis Occitans, dau Felibritge, dau Comitat d'afrairament occitano catalan que ne fuguèt president, e sòci dau PEN club occitan participèt encara a 87 ans a nòstrei rescòntres de Narbona en junh de 2018.

Daverèt lei jòias au Grand Prèmi Liiterari de Provença, en 2012, per l'ensems de son òbra, e fuguèt mai premiat ai Juòcs Floraus setenaris dau Felibritge en 2018 per son darrier roman : Puplado d'estello au founs dòu firmament[62].

[61] Pierre Pessemesse est décédé le 9 décembre 2018 à l'aube de son 87 e anniversaire.

[62] Pèire Pessamessa es defuntat lo 9 de decembre de 2018 quitament au matin de son 87 en anniversari.

1914-1918, LES ÉCRIVAINS DE LANGUE D'OC DANS LA TOURMENTE

Quatre mois après la mort de Frédéric Mistral, prix Nobel, éclate la première guerre mondiale. La tentative de d'écrivain provençal de *respelido*, renaissance d'une langue et littérature médiévale a échoué ; si le peuple occitan continue à parler sa langue dans sa grosse majorité, par contre il adhère aux thèses propagées par l'école de la république obligatoire et laïque depuis 1884 : il parle *patois* et non pas une langue de culture. Et de cette gangue, il faut s'en débarrasser au plus vite. Si l'œuvre de F. Mistral - fondation du Félibrige en 1854, succès mondial de *Mirèio* en 1859, jouit d'un grand prestige et peut influencer des mouvements similaires en Catalogne et ailleurs, ce n'est pas le cas ici bas, le peuple ne le suit pas et s'enferre dans la doctrine républicaine de 1793 avalisée par la Convention à la suite du rapport de l'ex abbé Grégoire: il ne peut y avoir en France d'autre langue que le français et tous les dialectes , patois doivent être exclus du domaine officiel et de l'école y compris des langues comme l'italien en Corse, la flamand dans le Nord et l'allemand en Alsace-Lorraine estampillées *patois* pour l'occasion.

Si dans sa période républicaine et conspiratrice, Frédéric Mistral montre quelques velléités à porter la question sur le terrain des nationalités dont témoignent d'œuvres comme *Calendau* et surtout la poésie *la comtessa,* après la défaite de 1970 contre la Prusse et l'annexion de l'Alsace-Lorraine, il vire casaque et capitule devant le nationalisme français exacerbé. Et les débuts de la troisième république ne facilitent pas les choses ; au moment même où Jules Ferry mène de front le combat contre les patois à l'école et se lance à corps perdu dans les expéditions outre mer pour faire de la France une grande puissance coloniale.

À cette l'époque là, où l'on ne badine pas avec le patriotisme. F. Mistral et les félibres qui veulent réhabiliter la langue des troubadours sont accusé de séparatisme et de trahison. Ils doivent se défendre et le font par une surenchère patriotique : en 1889 paraît un recueil de poèmes au titre significatif *pèr l'Alsaço-Lourreno* qui recouvre tout l'échiquier politique du Félibrige, de la gauche (Auguste Fourèst) à la droite (J. Roumanille) dans le plus pur style du patriotisme revanchard de Déroulède. Pas davantage que le pacifisme des socialistes qui partira en fumée à la déclaration de guerre, l'albigéisme, c'est-à-dire l'exaltation de la lutte des occitans contre les croisés de Simon de Montfort au 13° siècle, ne pourra empêcher la grande vague patriotique d'août 1914 de déferler et de nombreux conscrits après un service militaire obligatoire qui en dernier ressort aura été porté à trois ans sont embrigadés dans une guerre interminable qui durera quatre ans et embrasera le continent. On croyait qu'elle serait fraîche et joyeuse et courte.

En fait, elle dura plus de quatre ans et fut une saignée. Un écrivain provençal bien connu Jean Giono qui a rédigé son œuvre dans un français fortement teinté de provençalismes dans sa première manière fut envoyé au front en 1915 et en tant que soldat de deuxième classe dans l'infanterie alpine fit la guerre jusqu'à la fin. dans ses écrits pacifistes- refus d'obéissance 1938, lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix-, il nous donne une idée de l'amplitude du carnage : le 11 novembre 1918, *avec M. V. mon capitaine, nous sommes à peu près les seuls survivants de la première 6° compagnie... la 6° compagnie a été remplie cent fois et cent fois d'hommes... comme un boisseau de blé quand le boisseau était vide d'hommes, enfin, quand ils n'en restait plus quelques uns au fonds, comme des grains collés dans les rainures, on le remplissait de nouveau avec des hommes frais. (1°)*

Quand la guerre éclate, nous ferons une première constatation, le français n'est pas encore la langue usuelle de la majorité des méridionaux et dans les tranchées des plus jeunes aux plus vieux les habitants des provinces du Midi parlent *patois* entre eux et ce sera l'occasion de vérifier l'unité de la langue d'oc dans la variété de ses dialectes. J'en ai fait moi-même l'expérience, dans mon jeune âge, quand j'interrogeais les poilus de la grande guerre sur leur vie quotidienne au front, tous les témoignages étaient concordants « *a, oc, li aviá ambe nautre de sordats dau Limosin (o de Tolosa) e se compreniam ben en patois. Té, n'i aviá un que nos cantava aquela cançon*… (2°) et il me chantait la chanson en dialecte limousin. Seconde constatation, la guerre survient à un moment où le mouvement de F. Mistral, me semble-t-il, séduit une nouvelle génération qui vient d'arriver à maturité, après celle des félibres fédéralistes de 1890.

À la Santo Estello de I913 à Aix en Provence, Mistral est acclamé par la jeunesse estudiantine et les étudiants vont jusqu'à dételer les chevaux de sa calèche pour la tirer eux mêmes-. Une nouvelle génération se lève qui veut en découdre et faire triompher les idéaux mistraliens. Hélas, les orages s'amoncellent et un an plus tard, après pour certains un service militaire interminable de trois ans, ces jeunes activistes se retrouvent entraînés dans la tourmente. Si l'on en croit le numéro spécial de la revue C*alendau* consacrée à, la centaine de élibres tombés au champ d'honneur, on doit déplorer la perte de 21 écrivains d'oc, parmi lesquels 3 catalans d'Espagne (3°), car de nombreux catalans s'étaient engagés du côté des alliés, s'imaginant naïvement qu'il s'agissait d'une lutte de la civilisation contre la barbarie. Et ce fait est significatif, car évidemment, l'on peut supposer qu'ils s'étaient connus dans les tranchées, mettant un point final surprenant à l'amitié catalano-provençale datant de Mistal et de Balaguer. Et la revue publie une anthologie des textes en occitan que nous ont laissé ces héros de la première guerre mondiale, suivant la terminologie de l'époque.

C'est en fait peu de choses à côté de l'anthologie des écrivains français morts à la guerre 1914-1918 en cinq volumes qui publie les textes de 560 hommes de lettres qui n'ont pas survécu au conflit, parmi lesquels on retrouve le nom de deux écrivains occitans de l'anthologie de Montpellier, il est toutefois un domaine où ces écrivains occupent une place importante celui des journaux de tranchées. Car après la guerre de mouvement des premiers mois, les soldats s'enterrent et d'un assaut à l'autre, les poilus sont des loisirs que ne remplissent pas toujours le jeu de cartes ou les mots croisés.

À partir du mois de décembre 1914 où le front s'est immobilisé naissent ces premiers journaux illustrés – polycopiés et les félibres et défenseurs de la langue d'oc se taillent la part du lion. *Grosso modo,* on peut distinguer les tendances suivantes: d'abord autour de Marius Jouveau et de Francis Pouzol se concrétise une pratique bien rodée, celle du Félibrige officiel, avec la fondation d'une école *l'escolo dóu boumbardamen* qui entre les campements, les permissions et les tranchées déploie une activité que l'on pourrait appeler traditionnelle ; une littérature dans la droite ligne de celle de *l'armana prouvençau* qui continue d'ailleurs de paraître pendant la guerre, sous le signe de la galéjade et du soleil, des poésies, des cascareleto, des historiettes. Son mot d'ordre est *lou canoun me fai canta*. Issu de *l'escolo dóu boumbardamen* au mois de janvier 1915 le félibre Bodon Lashermes entouré de jeunes gens qui comme lui viennent de l'Auvergne méridionale le Velay fonde *l'écho du boqueteau* dont il fut rédacteur en chef du 31 janvier jusqu'au 2 juin 1915 ; le journal n'a pas de périodicité et fait souvent place à une édition provençale *l'eco dau bousquetoun* ou en dialecte du Puy-en-Velai, ce qui en fait le principal journal de tranchée de la guerre de 1914-1918. Lorsque le 18 décembre 1918, *l'escolo dóu boumbardamen et l'écho du boqueteau* furent solennellement dissous par Marius Jouveau et Bodon Lashermes, 322 numéros avaient vu le jour, formant un épais volume de 1634 pages.

On trouve de tout dans ces articles ou poésies écrits sous la canonnade et pour un universitaire qui a du temps à perdre et des titres à gagner, quel beau sujet de thèse ! en tout cas, les félibres avaient payé leur tribut à la guerre Marius Jouveau dénombre parmi la centaine de membres de *l'escolo dóu boumbardamen* 16 tués et 43 blessés. Sans oublier les prisonniers comme Charasse qui de son stalag au fin fonds de l'Allemagne collabore à *l'eco dóu bousquetoun.*

La première guerre de ce point de vue est moins radicale que la seconde où Goebbels avait décrété *wir wollen den totalen Krieg* nous voulons la guerre totale. Et cette opinion fut aussi partagé par les alliés qui exigeaient la capitulation sans conditions. Maintenant prenons le cas des écrivains méridionaux blessés, réformés au cours de la guerre comme Pierre Azéma, trépané qui se refuse à abandonner ses compagnons de lutte et fonde début 1915 à Montpellier le périodique *lou gal* pour soutenir les poilus occitans qui devint *lo sol jornal en lenga d'oc que pareiguèt regulierament tot lo temps de la guérra* (4°). Il ne s'arrêta qu'en 1920 à cause du manque de papier qui affecta la presse ; cette fois c'est de la ville de Montpellier que majoritairement viennent ses collaborateurs Louis Bonfils (Filhòu), J. Teissier, H. Miremont, J. Teisnei (tous les quatre tombés au champ d'honneur), G. Millet (mort de ses blessures en 1920), L. Stehlé, Delpon-Delascabras, J. Bardin, P. Causse. Un autre montpellierain plus âgé, mistralien fervent vivant à Paris Joseph Loubet fonde la *gazeto loubetenco* qui recueille les articles des poilus occitans *dis Aups i Pirenèu,* notamment ceux des gascons qui saluent cette *hoelhe mesadyere d'amistat, ta d'aquere heyte d'unioun entre lous sordats dau Mieydie (5°).*

Quel est le contenu de ces journaux engagés, d'abord la défense du soldat méridional -le XV° corps d'armée composé en majorité de provençaux et de languedociens qui fut à la fin du mois d'août 1914 d'être responsable de la défaite de la Somme, amalgamé avec la révolte des soldats de 1907 qui refusèrent de tirer sur les vignerons, pure opération de propagande pour dissimuler l'impéritie du haut-commandement militaire français, *messorga d'estat, craca patrioutica* (6°), ensuite la lutte contre les embusqués, et l'affirmation de la doctrine mistralienne, la fraternité d'armes dans la langue du terroir, *une mission mystique celle d'unir spirituellement tous les félibres qui se battaient aux armées.* Mais aussi ne manquent pas les poncifs de l'époque, la lutte contre la barbarie teutonne au nom de la race latine.

D'autres écrivains sortirent de la guerre grand mutilés comme Pau Eyssavel de la Tour d'Egues et beaucoup en portèrent les séquelles. En conclusion trois écrivains surnagent : le gascon J. B. de Vegariá qui fut tué en fèvrier 1915 et deux autres qui survécurent jusqu'aux derniers mois du conflit où ils furent fauchés par la mitraille, le provençal Francis Pouzol et le montpellieren Filhòu (Louis Bonfils) l'un sergent major et l'autre sous lieutenant qui, une fois la guerre finie, nourrissaient des projets grandioses dans le domaine de l'enseignement et du journalisme comme la création d'un quotidien. L'un poète délicat voué à l'horreur des tranchées et l'autre un des meilleurs prosateurs occitans avec son

journal du front qui nous fait penser à celui de Maurice Genévoix (ceux de quatorze) ; s'ils avaient survécu au conflit, peut-être Francis Pouzol (7°) aurait-il été l'auteur d'une œuvre comparable *au feu* de Barbusse ou *au dessus de la mêlée de* Romain Rolland, deux ouvrages qu'il avait pu lire à leur parution et qu'il admirait, ou de *im Westen nichts neues* d'Erich Maria Remarque, pour faire une incursion du côté allemand. Quant à Louis Bonfils, les fragments qu'il nous a laissés de *sas letras de guerra* nous font penser à Ernst Jünger et à son récit *im Stahlgewitter.* Contrairement à l'instituteur Pouzol, le militaire Bonfils n'est pas pacifiste, il apprécie dans son existence de soldat « *una vida bolegadissa, dangeirosa e sublima,* le triomphe de l'éphémère, la beauté des combats sous l'orage... En plus, Filhòu était un mainteneur fanatique, utilisant systématiquement en tant qu'officier la langue d'oc avec ses soldats, ce qui lui valut une comparution devant le conseil de guerre en 1916 où d'ailleurs il fut acquitté.

Une fois la paix revenue, le mouvement de renaissance de la langue a manifestement souffert de *l'esfraiousa saunada patida per lou Felibrige vivent e agissent de 1914 e l'inevitable anequelimen que s'en es seguit (8°),* comme l'écrit Pèire Azema dans son recueil de ses articles du Gal *a boulet rouge* (1930) et il tente de donner un sens au sacrifice de ses compagnons : *baste qu'aquel sang ague pas rajat per ren, pourvu que ce sang n'ait pas couler pour rien. C'est pour la France et aussi pour le Midi qu'ils sont morts en parlant la langue d'oc, ce sont tous les martyrs de la terre méridionale que nous avons la prétention d'honorer, de glorifier et pour tout dire de venger.*

Un autre témoignage de la grande guerre est dûe à un écrivain gascon Julien Casebonne (1897-1978) qui dans la revue *reclams de Biarn e Gascougne* publie ses souvenirs de soldat de la pèriode 1916-1919, rèunis en volume *u souldat biarnés a la guerre* (1988) une œuvre originale, presque pédagogique, qui ne cache rien et jette une lumière crue su les insuffisances du commandement, toutes les vicissitudes de la *dibisiou basquete,* la division basque de Julien Casebonne, où il y avait d'ailleurs une grosse majorité de béarnais et quelques originaires du Bascouat, tout ceci sous la patronage de Charles Maurras, car n'en déplaise à la bienpensance, Casebonne était maurassien et abonné à l'Action française, ce qui ne l'empêchait pas de dire les choses comme elles se sont déroulées pendant la guerre : *atau qu'ey lou mestié e que cau causi : segui lou reglamen e creba ou maneya lou sistèmi D permou de tira endaban. Ainsi est le mètier et il faut choisir : suivre le réglement et crever ou bien recourrir au système D et continuer à vivre.* D'ailleurs Casebonne dans sa conclusion au sujet de traité de paix en 1919 partage le point de vue de Charles Maurras qui en géopolitique a presque toujours eu raison, en annonçant les pires catastrophes. Il lui rend hommage : *Carles Maurras u radent poulemiste de l'acciou fancese que critique tout die à cops de masse lous qui bastechen lou trettat de Bersalhes : omis qui abet oey lou poudé, abisat-p'y ! Que boulet lecha l'Alemagne unificade com despuch 1870 : e que bat escartera l'Autriche, u Estat hèyt de pùples de race e delangue desparières. Que nou seguit mey lèu la poulitique dous reys de France ! you que p'at disi, que hèt de machan tribalh e que p'en sabera mau. Lou naciounalisme doun souy lou proufète n'ey pas bou pertout e n'ey pas u article d'espourtaciou… lous de Bersalhes be respounen : que boulem lecha l'Alemagne sancère pemou d'ou ha paga lou dou mau qui a hèyt…* on ne saurait mieux annoncer la guerre de 1939-45. (9°)

Passée la tourmente, la littérature occitane ne cherche pas son inspiration dans les événements guerriers. Le Rouergat Charles Mouly, rescapé de la tuerie, mutilé dans sa chair, auteur de 7 à 8 romans paysans, grand connaisseur du monde rural ne consacre qu'une seule œuvre de fiction à la grand guerre *al cant de l'alauseto ou trento ans d'agiculturo en Rouergue* (1928) (au chant de l'alouette ou trente ans d'agriculture en Rouergue) où le conflit n'intervient que comme épilogue et où il fait preuve d'un optimisme stupéfiant : quatre fils sont nés dans cette ferme, mais aucun ne sera tuè à la guerre. Deux oeuves romanesques estimables ont été récemment publiées *Pèire e Maria,* d'un autre rouergat Francis Deleris (1992) et un roman limousin : *los jorns telhòu l*es jours tilleul (1996) de Roland Berland où la guerre et l'amour forment la trame et dont l'issue ne peut être que tragique. Comme le film magnifique de Georges Franju *Thomas l'imposteur* (1954) tiré d'un roman peu connu de Jean Cocteau de 1923, l'une des meilleures œuvres cinématogaphiques sur la guerre de 1914-1918 auquel nous joindrons un autre film *Histoire d'Adrien* de J. P. Denis (1980), cette fois parlé en occitan du Périgord et où le hèros à la fin meurt la langue sur les lèvres, donc *un de ces martyrs anonymes de la terre méridionale* suivant Pèire Azema, au même titre que ces jeunes écrivains fauchés prématurément par la mitraille qui n'ont pu donner la pleine mesure de leur talent.

1° le pacifiste Jean Giono écrit encore : *en 1915, je suis parti sans croire à la patrie...je n'ai jamais été blessé, je n'ai jamais été décoré, donc aucune action d'éclat. Je suis sûr de n'avoir jamais tué personne. J'ai fait toutes les attaques sans fusil ou bien avec un fusil inutilisable (tous les survivants de la guerre savent combien il était facile avec un peu de terre et d'urine de rendre un Lebel pareil à un bâton...*

2° *ah, oui, il y avait avec nous des soldats limousins ou de Toulouse et on se comprenait bien entre nous. Tiens, il y en un qui nous chantait cette chanson en patois...*

3° Camil Campanya, Père Peres-Costa, Josep Vidal Sarda, tels sont les noms de ces trois poètes dont des poèmes ont été recueillies dans l'anthologie. Par ailleurs, au cours de la guerre six mille catalans d'Espagne s'engagèrent dans l'armée française dont une bonne moitié ne revint jamais

4° le seul journal en langue d'oc qui parut régulièrement tout le temps de la guerre

5° feuille mensuelle d'amitié pour faire trait d'union entre tous les parlers du Midi

6° mensonge d'état, bobard patriotique ; les journaux occitans des tranchées fustige des articles ou des dèclarations d'officiers comme celle du commandant Bouyssou en 1907, lors de la rèvolte des vignerons : *au point de vue moral, le midi est totalement perverti… le bitterois est intelligent ,paresseux, jouisseur, extrêmement vaniteux, souple et faux, pris isolément, il redoute la force et craint les coups, ne reconnaitre aucune autorité convient parfaitement à ces natures orgueilleuses,* déclarations reprises et actualisées lors de l'offensive de la Somme fin août 1914

7° les poèmes, lettres et articles de Francis Pouzol ont été recueillis et publiés par ses amis en 1921. En voici un petit florilège : extrait d'une lettre à Jousé de Fontvierane « le feu de Barbusse, l'ai legi, l'ai relegi de i'a qu'un mot à dire : verai ! T'ai manda la contro-partido (en tout idèio, proucedat, counclusioun etc) *le feu de Barbusse, je l'ai lu, je l'ai relu, il n'y a qu'un mot à dire : c'est vrai ! Je t'ai envoyé la contre-partie en tout idèe, procédé, conclusion etc.* un autre extrait d'une lettre à Savinian, dès le dèbut de la guerre, celui ci par ailleurs ecclésiastique et promoteur d'un enseignement du provençal dans les ècoles libres, auteur d'une épopée guerrière l*a Liounido* que Pouzol conteste évidemment, de même que tout Mistral n'est pas vérité d'évangile : nàni, s'es troumpa Mistral quouro escrivié : *la mort que desfourrello-l'esperit trelusènt de soun fourrèu estré. La mort n'est jamai atrivarello… fau li vèire, li pàuri mort, aclapa dins li pauso qu'avien, alounga o à geinoun, preste à sauta, escoundu, lou fusiéu i man e à l'espèro souvènti-fes. Pàuri d'éli ! la sounavon pas, la mort ; e soun mort pèr mort, lis an fa peta pèr lou fiò. Ah, saran fuma li campas d'apereici, e li recordo n'en saran mai granado, amor que la naturo mai sàvia que lis ome, en despièi di batèsto e di bourroulo countùnio l'obro de pas e fai espeli mai drudo lis erbo ounte mai ferouno fuguèron li* batèsto… *n'avèn pas fini de n'en vèire de causo esfraiouso e se passan la frountiero e s'anan en Alemagno, de-que nous faudra vèire enca mai esfraious e mai terrible, amor qu'es nàutri que lou faren. Se fau ges faire d'ilusioun : vincèire o noun, lou sòudard, que fugue francés o alemand es terrible e eilabas nòsti coumpan sarien terrible...lou sourdat, eroï d'uno Liounido cavalèriouso e lindo e claro, e pouëtico ? Nàni, umble soudard d'uno armado, óutis avugle e sourd, liame de gènt que soun plus de gènt, mai que la guerro rènd marrit e crudèu e gousto-soulet. E nòsti capo soun coume nàutri. Ah, causo terriblo e laido e abourrido que la guerro ! Qu'aquelo fugue la darniero, car aro fasèn la guerro à la guerro…*

8° l'effayante saignée subie par la Félibrige vivant et agissant de 1914 et l'inévitable dépérissement qui s'en suivit... par la même occasion, signalons la clairvoyance peu commune de Pèire Azèma qui dans la prèface de *« à boulet rouge, crounicas dau tems de la guerra* », recueil de ses articles parus dans « lou gal » (1930) évoque les deux années qui ont suivi l'armistice de la façon suivante : *patoulhavon dins lou pastis de l'après-guerra… Vivien las proumieras annadas sournas e fouscas de la trista pas Clemenceau pas empouisounada qu'a pas encara racat tout soun verin.(On pataugeait dans le bourbier de l'après-guerre… on vivait les années sombres et troubles de la triste paix de Clémenceau, paix empoisonnée qui n'a pas encore dégueulé son venin).* Vingt ans plus tard, on en a vu le résultat…

9° Charles Maurras, l'acéré polémiste de l'action française qui critique tous les jours à coups de massue ceux qui bricolent le traité de Versailles : *hommes qui détenez aujourd'hui le pouvoir, faites attention ! Vous voulez laisser l'Allemagne unifiée comme elle le fut depuis 1870 et diviser en mille morceaux l'Autriche, un état fait de peuples et de races et de langues différentes. Que ne suiviez-vous pas plutôt la politique des rois de France ! Moi, je vous dis que vous faites du mauvais travail et qu'il en sortira quelque catastrophe, le nationalisme dont je suis le prophète n'est pas bon partout et ce n'est pas un article d'exportation. Les versaillais répondent : nous voulons laisser l'Allemagne toute entière pour lui faire payer le dommage qu'elle a fait.* Autrement dit, au nom de la démocratie et du droit des peuples à disposer d'eux mêmes, on a fait tout le contraire de ce qu'on aurait dû faire pour assurer la paix : ne pas toucher à l'Autriche-Hongrie et la fédéraliser et reconstituer la mosaïque des états allemands antérieure à l'empire allemand proclamé par Bismark dans la galerie des glaces de Versailles.

1914-1918, LEIS ESCRIVAN DE LENGO D'O DINS LA TEMPESTO

Quatre mes après la mouart de Frederi Mistra, esclato la proumiero guèrro moundialo. La tentativo de l'escrivan prouvençau de *respelido*, reneissènço d'uno lengo e literaturo medievalo, a agu fracassat ; se lou pople óucitan contunio de parla majouritaramen sa lengo, en revenge aderis ei tèsi propagado pèr l'escolo de la republico oubligatòri e laïco dempuei 1884 : se crei de parla un marrit *patois* e noun pas uno lengo de culturo. E d'aquest idiome, se ne'n fau desbarrassa au pus lèu. Se l'obro de F. Mistral gaudisse d'un grand prestige e pòu influença de mouviment similàri en Catalougno, ei pas lou cas eiçavau. Consequènci dòu raport de l'abat Grègoire, noun pòu i agué dins la Franço mouderno d'autro lengo que lou francés e tóuti lei dialètes e *patois* devon èstre esclus dòu doumèni ouficiau e de l'ensegnamen. A la debuto, la treseno republico facilito pas lei causo. Jules Ferry meno de front leis espedicien coulounialo e lou coumbat contro lei *patois* à l'escolo. Frederi Mistra e lei felibre que vouolon reabilita la lengo dei troubadour soun acusa de separatisme e de traïson. Devon s'apara e lou fan amé uno subre-cargo patrioutico : en 1889, pareis un recuèi de pouemo *Per l'Alsaço-Lourreno* que recuèrbe tout l'escaquié poulitico dóu Felibrige, de la gaucho (Aguste Fourès) à la drecha (J. Roumaniho).

Lou patriotisme literàri es uno causo e la realita n'es uno autro. Uno fes lou counflit dins lou roudan, soun amplour e soun ourrour passèron la rego. Dounèn la paraulo a Jean Giono 1°, manda au frount en 1915 que n'en dreisso lou bilan *: le 11 novembre 1918, avec M. V. mon capitaine, nous sommes à peu près les seuls survivants de la première 6° compagnie… la 6° compagnie a été remplie cent fois et cent fois d'hommes… comme un boisseau de blé, quand le boisseau était vide d'hommes, enfin, quand il n'en restait que quelques uns au fonds, comme des grains collés dans les rainures, on ler remplissait de nouveau avec des hommes frais.*

Quand la guèrro esclatè, lou francés éro pa'ncaro la lengo d'usage de la majourita dei miejournau e dins lei trenchado, quasimen tóuti lei sourdat joueino e vièi, ouriginàri dei prouvinço óucitano parlavon *patois* entre eli e per aquelei que vuei volon metre un plurau à lengo d'o, sarié esta l'oucasien de n'en verifica l'unita dins la bello varieta de sei dialèite. Dòu tèms qu'éri jovenome, s'un cop interrogavi lei ancian coumbatènt sus la vido que menavon au frount, tóuti lei testimouniage councourdavon : *vo, vo tóuti se coumpreniam bèn, li avié amé nautre de* poilus *que venien de Toulouso ou dóu Lemousin. Té, n'i avié un de Coureso que nous cantavo aquelo cansoun dins soun patois.* E vague de canta uno cansoun lemousino.

Segoundo counstatacien, la guèrro subreven à-n-un moumen que lou mouvimen de F. Mistral atrai uno nouvello generacien que ven d'arriva a majourita, après aquelei dei jouve federalisto de 1890. À la Santo-Estello de 1913, a-z-Ais de Prouvenço, Mistral eis aclama pèr la joueinesso estudiantino. Detelon lo chivau de sa calecho pèr prene sa plaço, vouolon se manda dins la batèsto e faire triomfla leis ideau mistralen. Ailas, lei nivo coungreion, la chavano e en 1914, souvènt après un servici militàri de tres an, aquelei joueine ativisto s'atrovon en pleno broufounié.

Se n'en cresèm lo numerò especiau de la revisto Calendau counsacrada ei felibres mouarts à la guèrro, avèm de deploura la pèrdo de 2I escrivan d'oc, amé èli, tres catalans d'Espagno 2°, que de noumbrous catalan dóu Principat s'èron engaja dòu coustat deis aliat. E fet significatiéu, podèm supausar que s'èron agu couneigu dins lei trenchado, metènt ansin un pouein finau surprenenènt à l'amista catalano-prouvençalo que datavo de Mistral e de Balaguer. La revisto publico peréu uno antoulougio dei tèste en óucitan que nous an leissat aqueleis eroi de la proumiero guèrro moundialo. Verai, ei pas grand cauvo, à coustat de l'antoulougio en cinq voulume deis escrivan francés mouart à la guèrro de 1914-1918 que publico lei tèste de 560 ome de letro. Pamens, eisisto un doumèni ounte nouostres escrivènt tenon coumparativamen uno plaço impourtènto, aquelo dei journau de trenchado. Dóumaci après la guèrro de mouvimen dei proumié mes, lei sourdat s'enterron de part e d'autre e en estènt que parton pas tóuti lei jour à l'assaut de l'enemi, acò douno de lesé ei *poilu* que remplisson pas toujour amé de juò de carto ou de mot crousat. Tambèn lou pouodon faire amé de literaturo. À parti dòu mes desembre 1914 que lou frount s'ei inmoubilsa neisson aquelei proumié journau rouneotipa. Dins lou doumèni d'oc poudèn destria lei tendènci seguènto : d'en proumié alentour de Marius Jouveau e de Francis Pouzol se councretiso uno pratico bèn roudado, la dòu Felibrige ouficiau amé la

foundacien d'uno escolo *l'escolo dóu boumbardamen* que entre campamen à l'arrié, permessien e trenchado desplego uno ativita que li poudrian dire de tradiciounalo, dins lei piado de *l'armana prouvençau* que d'aiour countunio de pareisse pendènt leis oustelita, souto lou signe de la galejado e dóu soulèu, de pouesio amé de cascareleto. Soun mot d'ordre ei *lou soulèu me fai canta.*

Eissi de *l'escolo dóu boumbardamen,* lou felibre Bodon-Lashermes amé quauquei jouvènt que coumo éu venon dóu Velai foundo au mes de janvié 1915 *l'écho du boqueteau* un journalet en francés, que n'en fuguè cap-redatour dóu 31 de janvié fin qu'au 2 de jun 1915. Lou journau a gis de perioudicita e fai souvènt plaço à uno edicien en provençau ou en dialèite dóu Velai *l'ecò dau bousquetoun*. Ce que n'en faguè lou principau journau de trenchado de la guerro de 14-18, que n'en poudès counsurta la couleicien coumpleto à la bibliothèque nationale ou ben en ligno, siegue 322 numerò fourmènt un voulume espès de 1634 pajo. Quand lou 18 de desembre 1918 *l'escolo dóu boumbardamen* e *l'écho du boqueteau* fuguèron dissous en touto soulenita pèr sei foundatourJouveau e Boudon Lashermas, s'avisèron que lei felibre avien paga un lourd tribut à la guèrro, que denombrèron entre lei quauquei centeno de l'escolo 16 tuia e 43 blessa, sènso oublida lei presounié coumo Charasse que de soun stalag dóu fin founs de l'Alemagno coulabourè à *l'ecò dau Bousquetoun*.

Aro, prenèn lou cas deis escrivan óucitan blessa (nafra), refourma au cous de la guèrro coumo Pèire Azemaque fuguè trepana e que vòuguè pas abandouna sei coumpagnon dei trenchado e foundè à Mount-Pelié debut 1915 lou perioudic *lou gal* que venguè *lou soul journal en lenga d'o que pareiguèt regulieramen tout lou tèms de la guèrra,* coumo lou definiguè soun direitour Azéma. *Lou gal* deguè s'arresta en 1920 encauso de la crisi dóu papié. Aqueste cop, ei de la vilo de Mount-Pelié que venon la grosso majourita de sei coulabouratour. Louis Bonfils (Fihóu), J. Teissier, H. Miremont, J. Teisné, tóuti quatre toumba au champ d'ounour, G. Millet mouart de sei nafraduro en 1920, L. Stehlé, Delpon-Delascabras, J. Bardin, P. Causse. Un autre mount-pelieren mistralen fervourous Joseph Loubet vivènt à Paris foundo *la gaseto loubetenco* (3°) que sa toco ei de reculi leis article de coumbat dei *pialut* óucitan deis Aup ei Pirenèu, lou mai aquelei dei gascoun que saludon *aquelo hoelhe mesadiere d'amistat, ta d'aquere heite d'unioun entre lous sourdats dau Mieydie.*

Quente ei lou countengu d'aquelei journau engatja ? D'en proumié la defenso dóu sourdat miejournau -lo XV° cors d'armado compausa subretout de sourdat prouvençau e lengadoucian que fuguèron acusa à la fin dóu mes d'avoust d'èstre responsable pèr sa couvardiso de la derrouto de la bataio de la Somme, tout en fent l'amalgamo amé la revòuto dei sourdat de 1907 que refusèron de tira sus lei vigneiroun. Uno puro ouperacien de propagando pèr escoundre lei manco e la nulita dóu naut-coumandamen francés *messorga d'estat, craca patrioutica* coumo se pòu legi dins *lou gal.* Un autre tèmo ei la lucho contro leis embusca e lei proufitaire. E tant *lou gal* coumo *la gaseto* afourtisson la dóutrino mistralenco amé la fraternitat d'armo dins la lengo dóu terraire que sarié coumo messien mistico, esperitalo dei felibre que se batien eis armadas. D'autreis escrivan sourtiguèron dei trenchado mutilat coumo lou poueto Pau Eissavel de la Tourre d'Ego.

En counclusien tres escrivan mouriguèron avans ouro, qu'aurien pouscut faire uno obro counsequènto : lou gascoun J. B. de Vergaria que foguè tuia en febrier 1915 amé dous autre que subre-visquèron enjusqu'ai darrié mes dóu counflit ounte uno balo enemigo li prenguè la vido : lou prouvençau Francis Pouzol e lou mount-pelieren Louis Bonfils, l'un sergènt majour, l'autre luotenènt que, uno fes la guèrro fenido, nourissien tóuti dous de proujèt grandiose. Lou mestre d'escolo Pouzol dins lou doumèni de l'ensegnamen e l'estudiant en dre Bonfils dins lou journalisme que voulié crea un quoutidian en oc. L'un poueto requist condana à l'ourrour dei trenchado e l'autre un dei meiour prousatour óucitan amé soun journau dóu front que nous fai pensa à-n-aquéu de Maurice Génevoix. S'avien subre-viscut au mourtalage, belèu que Francis Pouzol (4°) sarié esta l'autour d'uno obro coumparablo au « *feu* » d'Henri Barbusse ou bèn « *au dessus de la mêlée* » de Romain Rolland, dous oubrage qu'avié pouscu legi quand pareiguèron e que leis amiravo. Pèr ce qu'arregardo Bonfils, lei fragmen que nous a agut leissa de sei « letras de guèrra » (5°) nous fan pensa à Ernst Jünger. Au contro de l'istitutour Pouzol, lou miltàri grada Bonfils éro pas pacifisto, apreciavo dins sou eisisènci de sourdat

una vida boulegadissa, dangeirousa e sublima, lou triounfle de l'efemère, la bèutat dei coumbat souto l'aurage… En mai d'acò, Filhòu èro un mantenèire fanatic, un óuficié utilisènt sistematicamen amé sei sourdat la lengo d'o, ce que li vauguè en 1916 uno coumparicien davant lou counsèu de guèrro pèr traïsoun mounte d'aiours fuguè aquita.

Una fes la pas revengudo, lou mouvimen de la respelido avié agu manifestamen soufèrt *de l'esfraiouisa saunada patida per lou Felibrige vivènt e agissènt de 1914 e l'inevitable anequelimen que s'en es seguit,* coumo l'escriguè Pèire Azèma dins la prefàci d'*a boulet rouge* (1930), recuèi de seis article pareigu dins *lou gal.* Aquelei felibre que soun mouart pèr la França e peréu pèr lou Miejour en parlènt la lenga óucitana, *tóuti martire de la tèrra miejournala qu'avem la pretensioun d'ounourà, de glourificà e pèr tout dire de venjà.*

Un autre testimouniage de la grando guèrro ei degu à-n-un escrivan gascoun Julien Casebonne (1897-1978) que dins la revista *reclams de Biarn e Gascougne* publico sei remembrança de sourdat dóu periode 1916-1919 reuni puèi en-n-un voulum *u souldat biarnés à la guerre* (1988) uno obro ouriginalo, quasi pedagougico qu'escounde ren dei coustat sourne dóu counflit e fai lume sus leis insufisènci dóu coumandamen, dreissènt un tablèu de tóuti lei vicissitudas de la *dibisiou basquete*, la division basco de Julien Casebonne, mounte li avié subretout uno grosso majouritat de biarnés amé quauqueis ouriginàri dóu *Bascouat.* Abouna *à l'action française,* Casebonne ei discipol de Maurras, mai acò l'empacho pas de dire lei causo coumo se soun debanado pendènt la guèrro *atau qu'ey lou mestié e que cau causi : segui lou reglamen e creba ou maneya lou sistèmi D permou de tira endaban.* En francés li disèn « *tire-au-flanc* ». En fin, dins sa counclusien toucant lou trata de pas de 19I9 partajo lou pouein de visto de Carle Maurras, un qu'en geoupoulitique a toujour agu resoun, à anouncia lei counsequènci fatalo deis errour istourico.

Passado la tempèsto, la literaturo d'oc cerco pas soun ispiracien dins leis evenimen guerrié. Lou rouergàs Carle Mouly, rescapa dóu chaple, mutila, endecat dins sa car, autour de 7 à 8 roman païsan, bouon couneissèire dóu mounde rurau consacro uno souleto de seis obro de ficien à la grand guèrro *al cant de l'alauseto* ou *trento d'an d'agriculturo en Rouërgue* (1928) ounte lou counflit entervèn soucamen dins l'epilogue, en faguènt mouostro d'un ouptimisme escalabrous : dei quatre goujat nascu dins aquelo *bordo*, pas un soulet sara esta tuia à-n-aquesto guèrro, tóuti quatre ineme ! Tambèn, douas obro roumanesco estimablo son estado publicado fai uno deseno d'annado *Pèire e Maria,* d'un autre rouërgas Francis Deleris (1992) e un roman lemousin *los jorns telhou* (1996) de Roland Berland, ounte guèrro e amour fouormon la tramo e que pouodon feni rèn que tragicamen. Coumo lo filme manific de Georges Franju *Thomas l'imposteur* (1954) tira d'un roman gaire coneigu de Jean Cocteau. L'uno dei meioureis obro cinematougrafico sus la guèrro de 1914-18, e n-aquéu filme aurian d'ajustar *histoire d'Adrien* de J. P. Denis (1980), aqueste cop parla en óucitan dóu Perigord mounte l'eroi à la fin mouore sa lengo en bouco, dounco *un d'aquelei martire anounime de la tèrro miejournalo,* segoun Pèire Azèma, parié coumo tóuti aquelei joueines escrivan nouostre daia avans ouro pèr la mitraio e que noun an pougu douna la pleno mlesuro de soun talènt.

1° *Jean Giono proumiero maniero que poudèn arrenguiera dins la falanjo deis escrivènts prouvençau, dins soun obro counsequento, trouvaren pasmens rèn qu'un roman «* le grand troupeau *» que sara ispira pèr la guèrro de 14.*

2° *Camil Campanya, Père Perès-Costa, Josep Vidal Sarda. En mai d'acò, fau signala que mai de sieis mil catalan d'Espagno s'engatjèron dins l'armado franceso qu'uno bouono mitat n'en revenguèron pas.*

3° *fuèlha mesadiera d'amistat, per faire trach d'unioun entre toutes lous parlas dau Miejour*

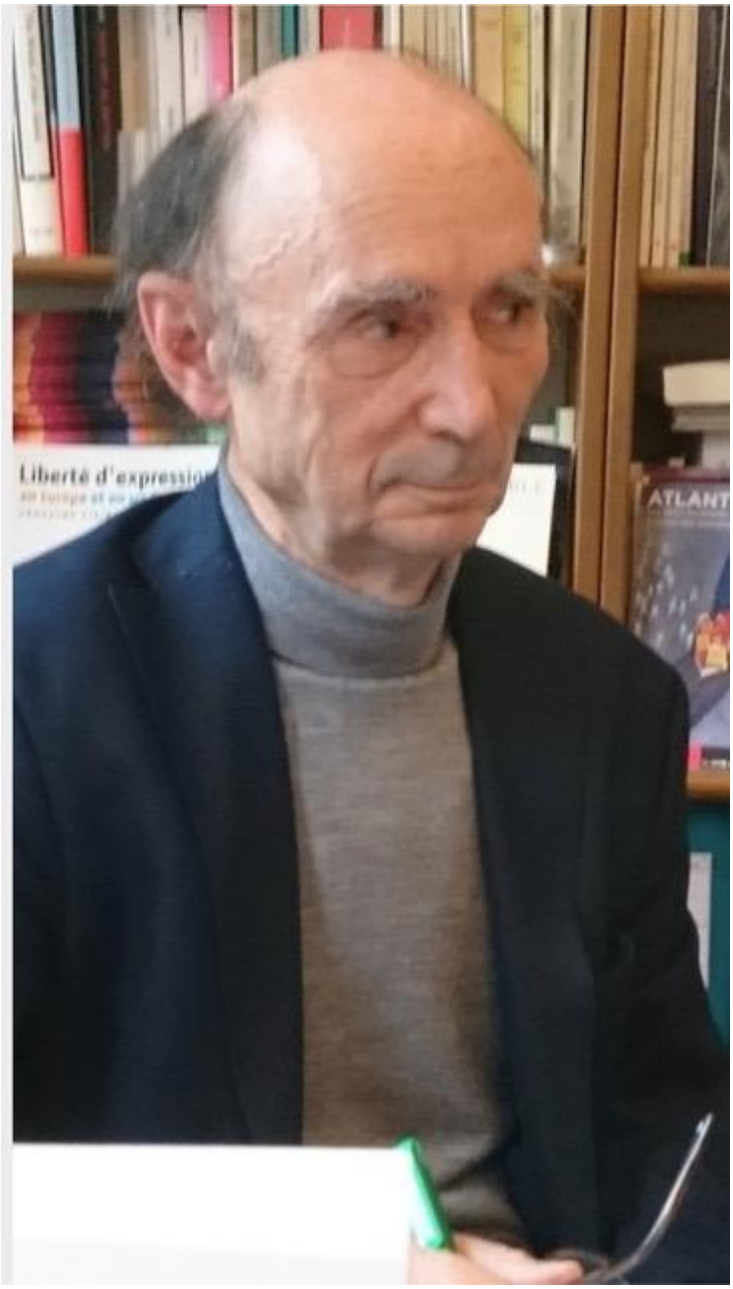
4° *lei pouemo, letro e article de Francis Pouzol soun esta reculi e publica pèr seis ami en 1921. Vaquito quauquei tros d'uno letro à la debuto de la guèrro adreissado à fraire Savinian capelan e proumoutour de l'ensegnamen dóu prouvençau dins leis escouolo libro, autour d'uno epoupèio guerriero la Liounido que Pouzol countesto evidentamen, parié que pèr éu tout Mistral ei pas paraulo d'evangèli : nàni, s'es troumpa Mistral quouro escrivié la mort que desfourrello-l'esperit trèlusent de soun fourrèu estré.... La mort ei jamai atrivarello... fau li vèire, li pauri mort, aclapa dins li pauso qu'avien, alounga o à geinoun, prèste à sauta, escoundu, lou fusiéu i man e à l'espero souvènti-fes. Pauri d'éli ! La*

sounavon pas, la mort e soun mort pèr mort, lis an fa peta pèr lou fio. Ah, saran fuma li campas d'apereici e li recordo n'en saran mai granado, amor que la naturo mai sàvio que lis ome, en despièi di batèsto e di bourroulo, countùnio soun obro de pas e fai espeli mai drudo lis èrbo ounte mai ferouno fuguèron li batèsto... n'avèn pas feni de n'en vèire de causo esfraiouso e se passan la frountiero e s'anan en Alemagno, de qué nous faudra vèire enca mai esfraious e mai terrible, amor que sara nautri que lou faren. Se fau ges faire d'ilusioun, vincèire ou noun, lou sourdat, que fugue francés o alemand es terrible e eilabas nòsti coumpan sarien terrible...lou sourdat, eroï d'uno Liounido cavalierouso e lindo e claro e pouëtico ? Nàni, umble soudard d'uno armado, óutis avugle e sourd, liame de gènt que soun plus de gènt, mai que la guèrro rènd marrit e crudèu e gousto-soulet. E nòsti capo soun coumo nàutri !

Ah, causo terriblo e laido e abourrido que la guèrro ! Qu'aquelo fugue la darniero, car aro fasèn, la guèrro à la guèrro.....

5° *la quasi toutalita de sa courrespoundènci eis estado retrouvado recentamen e dèu ésse publicado*

PHILIPPE PUJAS
PEN CLUB FRANÇAIS



Journaliste, a principalement travaillé dans la presse économique et la presse régionale avant de créer il y a un peu plus de vingt ans une lettre mensuelle sur les politiques culturelles, Policultures, qui a cédé la place à un site internet du même nom. Vice-président du Pen club français.

PAISIBLE BEAUTÉ

Je dois commencer par avouer ma perplexité devant la première phrase du texte de présentation de notre rencontre, et la conjonction qui affirme une même idée « latine et occitane de la littérature », jugée « porteuse de valeurs humanistes ». Est-on certain qu'idée latine et idée occitane ne fassent qu'une ? Peut-on isoler la littérature des autres domaines de la pensée et de l'activité ? Et de quelles valeurs humanistes s'agit-il ?

Pour commencer, qu'est-ce que l'idée latine ? Peut-on la séparer de l'expansionnisme romain, de la « pax romana » ? La pax romana avait institué une paix en Méditerranée, après avoir notamment, suivant les objurgations du vieux Caton, détruit Carthage. La pax romana est une paix coloniale, dont on peut célébrer les bienfaits : diffusion d'une civilisation avancée et d'une langue, construction d'un réseau routier et de villes. On peut aussi déplorer que la pax romana ait par la même occasion mis à mal quelques civilisations en retard de développement et quelques langues, mais les Eduens, pour ne citer qu'eux, ne semblent pas s'être plaints d'avoir découvert le vin latin, qu'ils buvaient en abondance, ou l'architecture latine. La paix latine, donc, est d'abord celle d'un colonisateur. On parle, aujourd'hui, de pax americana. Cette interrogation sur l'idée latine de la paix, d'autres avant moi, dans cette rencontre, l'ont formulée.

Mais il est vrai que quand il invoque l'idée latine, c'est d'autre chose que veut parler le PEN occitan, qui nous a proposé le thème. Jean-Frédéric Brun, avec la fresque historique qu'il a dressée pour nous, nous a rappelé d'où elle vient : du XIXè siècle qu'illustrèrent Frédéric Mistral et le Félibrige. Complexe XIXè siècle : il est, à sa mi-temps, celui de l'éveil des nationalités. L'Allemagne et l'Italie construisent leur unité, la Catalogne se redécouvre, et la Provence revendique sa personnalité, sa langue… et sa latinité. L'évolution parallèle de la Catalogne et de ce qu'on nomme aujourd'hui Occitanie est frappante : ces terres voisines sont travaillées en même temps par l'aspiration à une identité propre, qui leur fait retrouver la littérature de leurs siècles fastes, et leur donne pour ambition la renaissance d'une langue littéraire ; le Rhône de Frédéric Mistral et le Canigou de Jacint Verdaguer se répondent. La guerre de 70, qui consacre la puissance de la Prusse et l'unité allemande, ravive sur ce socle un sentiment latin : l'union des nations latines peut, pensent ses partisans, balancer le poids inquiétant des nations germaniques. Il faut trouver des facteurs d'unité : c'est la littérature qui va les donner. On ne comprend rien à Maurras, inscrit dans ce courant, si on oublie que c'est ce sentiment latin qui a fait de lui un adversaire obsessionnel de l'Allemagne et un chantre des libertés locales.

Pourquoi une nouvelle renaissance, aujourd'hui, de l'idée latine, pourquoi cette tentation ? C'est que les mêmes causes peuvent, parfois, produire les mêmes effets. C'est ici qu'il faut revenir à la pax americana. Ce qui était en jeu derrière l'ombre germanique qui menaçait de s'étendre sur les terres du sud, c'était, pensait-on, la possible disparition d'un style de vie, c'est-à-dire d'une civilisation. Ce qu'on voyait alors s'imposer par les armes a trouvé d'autres méthodes avec la pax americana, des méthodes infiniment plus efficaces puisqu'elles ont conquis le monde entier, en s'appuyant sur les pouvoirs de l'image. Les Etats-Unis d'Amérique ont gagné la bataille de l'imaginaire, ils ont imposé le leur à l'ensemble de la planète. Ils ont en même temps imposé une langue, qui est un mode de penser et un instrument de pouvoir. Pour combattre ce pouvoir planétaire, l'idée latine s'élargit à l'échelle du monde. Si subsiste, ou renaît, l'idée que les peuples latins et leurs langues peuvent aider à faire barrage et esquisser une alternative, on voit bien qu'elle prend sa place dans un mouvement plus large, celui de la diversité culturelle où elles peuvent jouer un rôle majeur.

Et l'idée occitane ? S'il est un reproche qu'on ne peut pas lui faire, c'est bien celui d'avoir gagné une paix armée. Ses armes, si on veut caricaturer un peu, ce sont l'âme et la poésie, elle est le domaine d'élection du paisible, l'épée n'y sert pas à faire la guerre. Il lui demeure d'avoir été vaincue par la guerre et de garder la nostalgie de sa défaite. Elle n'a pas l'âme guerrière et sa langue est douce. On pourrait en dire autant de sa cousine catalane, qui n'imagine de révolution que pacifique, et portée par la poésie, la musique et l'art. Le regain de l'idée occitane, dans les années soixante/soixante-dix du siècle dernier, est associé à un sentiment de défaite et de dépossession : dépossession de la langue, et dépossession de l'histoire avec le retour au premier plan de l'histoire, celle des troubadours, celle aussi de la défaite du Midi contre les armées de Louis IX et de Simon de Montfort. Se référant à la vague de décolonisation que vient de connaître le monde, certains se peignent alors en colonisés dont on a volé la personnalité. Alors que la langue populaire semble s'effacer irrémédiablement, le roman, l'essai et la chanson font de la résistance. L'histoire et la langue ont partie liée, l'une et l'autre entretiennent une personnalité qui veut bien évoluer sans pour autant perdre des racines retrouvées et les couleurs, la musique, la vision du monde de la langue d'oc.

Ce qui unit idée latine et idée occitane aujourd'hui, c'est donc, on pourrait dire, un esprit de résistance à la déculturation. Mais comment se satisfaire d'une vision si défensive, quand il y a sans doute des racines

plus profondes et plus positives à ce combat commun pour l'existence ? Hasardons-nous à aller chercher un des liens les plus forts, les plus solides, unissant pensée latine et pensée occitane. J'ai été frappé, il y a quelques jours, par la réponse du peintre allemand Baselitz à une remarque d'un confrère français après la visite de l'exposition de ses œuvres qui se tient actuellement à Colmar. Vos peintures sont belles, lui disait le journaliste. Non, a protesté le peintre, elles sont laides, elles s'inscrivent dans une tradition allemande de laideur, la beauté est méditerranéenne. Et si c'était cela qui unit l'idée latine et l'idée occitane, ce rapport à la beauté qui pacifie la vie ? Si l'on croyait à la puissance des climats et des paysages sur les êtres humains et sur les sociétés ? Si la splendeur des paysages avait créé un certain rapport à la beauté, cette beauté si décriée aujourd'hui ? Il y a ancré en nous un sentiment du beau qui nous vient de loin. Il a voyagé en Méditerranée, a été façonné par les Egyptiens et des Grecs, a illuminé la Renaissance, a ses enfants en Cézanne, Maillol et Miro. Ce beau tend à l'équilibre, à la jonction du vrai et du bon. Il rejoint en cela une autre civilisation dont l'art a cherché lui aussi cet équilibre entre les trois, la civilisation chinoise. Hasard ? Le grand François Cheng note que, comme le pays d'oc, la Chine a connu l'amour courtois…

MARIE ROUANET
PEN CLUB OCCITAN

Que dire de ma biographie ? Pas grand-chose.

Les lieux où l'on a vécu, la lignée, les gens rencontrés, les voyages, les distinctions honorifiques apprennent-ils grand-chose lorsqu'il s'agit de comprendre une œuvre. Lorsque je regarde derrière moi, je ne trouve que de l'ordinaire.

Sauf que rien n'est ordinaire, que tout jusqu'au plus menu peut devenir riche matière à création.

C'est ainsi que dans le pas à pas de la vie j'ai écrit une quarantaine d'ouvrages de prose ou de poésie, des centaines d'articles, des chroniques régulières, fait environ un millier de concerts, où j'ai chanté mes propres chansons, paroles et musiques…

Je les laisse à ceux qui voudront bien s'en emparer.

MARE NOSTRUM

Avant de devenir un symbole abstrait, avant même d'être qualifié de « Mer latine », lieu par excellence de la Paix, la mer est d'abord le lieu d'origine de tout ce qui vit et de ces « homes » dont nous faisons partie. Nous fûmes des vivants sans souffle, froids comme la mort, buvant toujours sans être assoiffés. Nous fûmes poissons. Cet être assez répugnant de laideur, beaucoup d'entre nous ont pu le voir au Museun d'Histoire Naturelle de Paris, flottant dans un alcool jauni. Il est ce tronc principal dont nous sommes issus. Il a fallu des milliards d'années avant qu'il engendre les premiers hommes. Ce temps vertigineux nous échappe et nous préférerions ne pas y songer.

Mais…

Mais il y a ceci : dans l'utérus en 9 mois de gestation, l'embryon revit son origine marine.

Il est bercé, porté par l'eau avant de naître à l'air sans retour possible à ses origines. Et cela pour la durée infime d'une vie *moins qu'une fumée en l'Éternel,* avant d'être expulsé définitivement dans des temps qui n'ont rien à faire de lui.

On peut dire que nous sommes habités par la mer, dans notre chair et notre esprit, indissolubles l'un de l'autre, liés comme tenon et mortaise, sans que l'on puisse dire lequel est le premier.

La mer fonde l'imaginaire de tous.

Cette mer est-elle la *Mare nostrum* ?

Certainement pas. Que de rivages maritimes disparus, anéantis par des sursauts du cœur brûlant de la planète, que d'horizons brumeux ou voilés, de ces lignes au loin d'où jaillissait le soleil ou qui l'avalaient ! À la fois attirants et redoutables, le sentiment qu'ils inspiraient fut une terreur sacrée. Tous les rivages de la planète furent le vivier de contes. Des voyageurs plus ombreux qu'on le croit arrivaient. Des commerces s'établirent pour fournir des matières utiles : pierres dures, silex, agates, métaux, cuivre, fer, or.

Avec leurs cargaisons vinrent leurs récits où logeaient des animaux inconnus, e commerçant à commerçant, gonflées de rêves successifs. Des villes imaginaires, transformées par des transmissions. Des chants de l'ailleurs, psalmodiés dans des nuits longues d'avant le feu et après la maîtrise du feu – déjà 500 000 ans que l'on sait le créer et le nourrir.

Autour des foyers on narrait les repères géographiques, l'histoire du groupe humain, de la famille. Et de génération en génération s'ajoutait l'imaginaire du groupe aux récits des genèses de la terre, du ciel, aux récits des naissances. Car l'enfant s'annonçait au monde non par le sang mais par u flux aqueux.

Les mers disparues comme la *Mare nostrum,* comme l'Océan furent nourricières ? D'elles vint le coquillage, si faile à ramasser, rivé au rocher par un byssus ou un suçoir. On les nomme « fruits de mer », avec les rayonnants oursins. Pour ce qui fuit en nageant, il a fallu inventer des pièges, pour s'éloigner des rives, utiliser ce qui flotte, l'équiper de rames, de voiles.

Et l'*Ode au sel* s'impose.

Les mers forcèrent les techniques à naître, à s'imposer avant d'être dépassées. Et il fallut des siècles avant qu'une invention mûrisse. Car la nouveauté n'est pas jaillissement mais lente avancée, par bonds de plusieurs siècles, après la première lueur.

Et la *Mare nostrum* dont il est question dans le titre ? À d'autres de parler.

TERESA SALEMA (nom littéraire de Teresa Maria Loureiro Rodrigues Cadete)
PRÉSIDENTE DU PEN CLUB PORTUGAIS

Née à Lisbonne (23.10.1947). Études en Germanistique, Sciences Politiques et Sciences de Communication à l'Université Livre de Berlin. Doctorat sur l'anthropologie de Schiller à l'Université de Lisbonne, où elle enseigne depuis 1976. A publié de nombreuses études dans ses domaines de recherche transdisciplinaire : théorie et histoire de la culture, identité et violence, clivages culturels (simultanéité des discontinuités) et 6 romans, ayant obtenu le Prix de l'Association des Écrivains (1981) et le Prix PEN (1997), bien que de nombreux récits. Actuellement, elle est présidente du Centre portugais du PEN.

Depois da destruição de oliveiras
na Cisjordânia, uma e outra vez
Nenhuma oliveira deveria arder por mão humana.
O azeite deixa de cantar e torna-se carvão e sufoca a terra
Os olhos viram-se para dentro e estão prestes a explodir
No próximo segundo
Em lugar de guiar a mão de uma criança que escreve com um fio de luz
Nenhuma oliveira deveria arder.

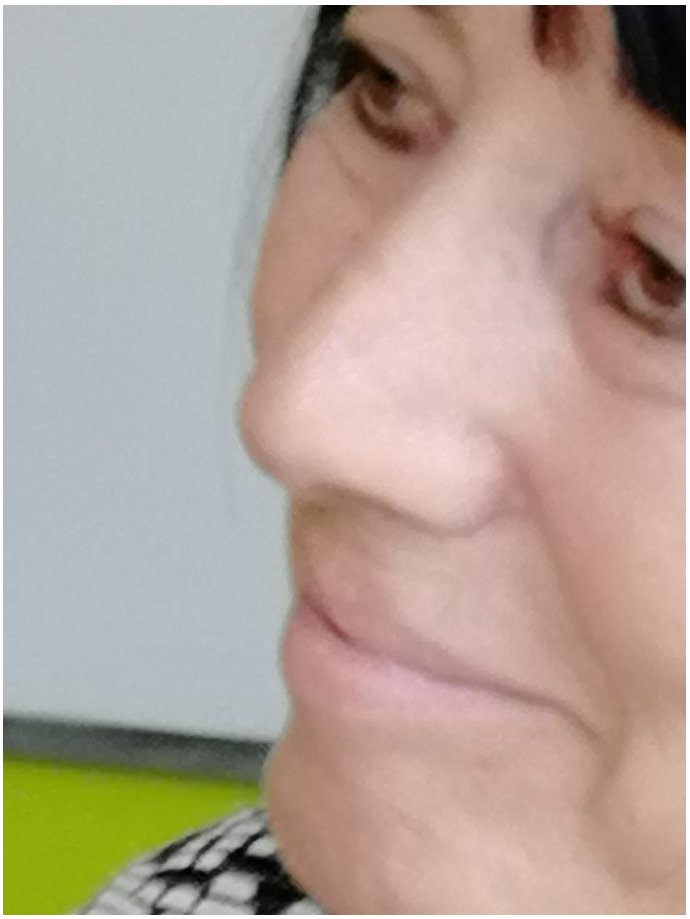
Après la destruction d'oliviers
en Cisjordanie, une fois de plus
Pas un seul olivier ne devrait brûler de main humaine.
L'huile cesse de chanter et devient charbon et étouffe la terre

Les yeux tournent vers l'intérieur et sont sur le point d'exploser
La seconde qui suit
Au lieu de guider la main d'un enfant qui écrit avec un fil de lumière
Aucun olivier ne devrait brûler.

After the destruction of olive trees
in the West Bank, again and again
No olive tree should burn by human hands.
The oil stops singing and becomes coal and chokes the earth
The eyes turn outside in and are about to explode
Every next second
Instead of guiding the writing hand of a child with a thread of light.
No olive tree should burn.

Après la destruccion d'oliviers
En Cisjordanian un còp de mai
Pas lo mendre olivier deuriá cremar de man umana
L'òli s'arrèsta de cantar e ven carbon e estofa la tèrra
Leis uelhs se viran vèrs lo dedins e son per esclatar
La segonda que ven
En plaça de guidar la man d'un enfant que escriu amb un fiu de lutz
Pas lo mendre olivier deuriá cremar.

(Mesa en òc per Gui Matieu).



DES RACINES, DES ORIGINES, DES AFFINITÉS ÉLECTIVES

Le paysage culturel méditerranéen peut ainsi être lu avec les sens articulés et retenus par l'expérience et la mémoire, les lectures te les échanges. De nos jours, quelque tableau d'évolution tranquille que nous puissions avoir l'intention d'établir se voit bouleversé en permanence par les nouvelles que l'on reçoit chaque seconde sur nos équipements électroniques. Cela veut dire que ce perpetuum mobile ne se limite pas à remplacer des habitudes ancestrales de nomadisme, de voyage marin ou commercial, de transhumance, d'émigration saisonnière ou existentielle. On se voit balayé par des sursauts exploités ou même fabriqués par les médias, dans une succession vertigineuse. On est fortement bousculé par des formes de déracinement de toute sorte qui nous amènent à nous interroger sur ce qui serait évitable, et comment, sur ce qui devient si insoutenable que l'on ne peut que se demander ce qui doit au moins commencer à changer, ne soit-ce que par un geste infime de la part d'individus isolés, qui puissent quand-même initier une tendance.

Si l'on pense aujourd'hui à des racines, il faut prendre en compte les formes de déracinement exigées et imposées par une idée ou un diktat de progrès, soit-il présenté comme une prise de puissance ou une mesure de nécessité. Je donne deux exemples qui me furent ou me sont encore particulièrement douloureux : le déracinement des vieux pommiers de mon enfance d'après les exigences de la PAC (Politique Agricole Commune) à la fin des années 1980 et l'effacement des racines gréco-latines de l'orthographie du portugais européen par des décisions unilatérales du gouvernement et du parlement de mon pays. Dans les deux cas, toujours au nom d'une soi-disant simplification, modernisation, rationalisation, de l'agriculture et de la langue. Ce serait trop réducteur de parler ici de ce progrès que redoutait l'ange benjaminien comme la tempête qui souffle de l'avenir. Ce serait aussi un sophisme idéologiquement tordu de parler d'une identité nationale, exprimée par des habitudes ancestrales de cultiver ses propres fruits et légumes, ou de les acheter au marché le plus proche, ou de garder les habitudes d'écriture que l'on a appris à l'école.

Dans les deux cas ici nommés, les arbres déracinés et la langue privée de son histoire et de sa géographie, il s'agît simplement d'interroger le sens de ces mesures qui contrarient des bonnes pratiques que l'on n'a pas besoin de changer sans que l'on fasse des dégâts dans l'écosystème. On n'a qu'à penser, dans le cas des pommiers déracinés, aux coûts des longs chemins parcourus par les transports de produits agricoles normalisés venus du nord européen avec leur panoplie de pesticides. On n'a qu'à penser, dans le cas du portugais européen adultéré pour s'approcher de la variante linguistique brésilienne, aux profits des maisons d'éditions des dictionnaires et des livres d'école. Par ceci on devine aussi facilement que les pays lusophones africains, même s'ils ont ratifié le traité international du soi-disant « Accord Orthographique de 1990 », ne pourraient pas penser sérieusement à changer leurs pratiques d'enseignement pour acheter des livres coûteux toutes les fois que l'on change de programme scolaire. Je me permets ici de me demander pour quelle raison le parti d'extrême gauche parlementaire au Portugal, qui a approuvé cet Accord, n'y voit pas le fondement capitaliste et néocolonialiste qu'il critique pourtant sur d'autres plans.

Cette réflexion nous mène aux contextes géopolitiques des guerres et des famines qui poussent des populations en grands groupes à quitter leurs terres. Ce n'est pas seulement le Proche-Orient, riche en pétrole et en gaz, qui est devenu depuis longtemps un objet de convoitise des puissances occidentales – on n'a plus besoin d'en évoquer l'histoire à partir de la deuxième moitié du XXème siècle. Cependant, la vague de migrants africains qui a attiré toutes les attentions à la moitié du mois de juin nous rappelle comment les rapports économiques entre les anciens pays colonisateurs existent toujours, renforcés par la convoitise des ressources naturelles de la part des multinationales. Pour que l'on puisse changer souvent de modèle de cellulaire, les populations nomades du désert dont le sous-sol est riche en minéraux sont expropriées et déplacées – bref, déracinées de leurs habitudes et pratiques millénaires. Ne serait-il préférable de changer les habitudes de consommations dans les pays riches que de présenter des excuses symboliques discutables et polémiques pour les siècles de colonisation ?

Amin Maalouf a écrit un très beau livre sur ses Origines, mot qu'il dit préférer aux racines quand il s'agit d'antécédents familiers et d'habitudes culturelles. Cela nous donne à penser au sujet des individus déracinés qui gardent dans les pays d'accueil des formes de penser de groupe, pour ne pas dire tribale, des préjugés qui se heurtent souvent à l'ordre républicaine et aux sociétés laïques. On y voit toute une problématique qui peut commencer par être comprise à travers les différences entre les modèles culturels d'une guilt-culture, de liberté et responsabilité individuelles, et une shame-culture, avec ses normes contraignantes qui conditionnent le dialogue avec les autres. On ne peut qu'intégrer des individus, leur donner des opportunités de faire de nouveaux choix, de développer des affinités électives, d'articuler leurs origines – eh oui, déracinées – avec ce que la culture d'accueil leur offre.

Un dernier mot pour souligner mon affinité élective avec la culture méditerranéenne. Venant d'un pays où un poète – Fernando Pessoa – a écrit que la mer avec une fin serait grecque ou romaine, mais la mer sans fin serait portugaise, je préfère m'asseoir sous un olivier, dont la culture détermine ses propres limites, jouir de la belle frugalité des fruits et légumes locaux avec un livre de mes affinités électives, tout en prenant des notes manuelles pour revenir sur mon projet de travail, écrit en portugais européen qui résiste aux pseudo-réformes. Avec joie.

MIQUÈLA STENTA

PEN CLUB OCCITAN

Conférencière en domaine occitan, moyen âge et littérature d'aujourd'hui.
Longue carrière d'enseignante d'occitan, du collège à l'université, doublée d'« activisme » culturel, auteur et co-auteur d'ouvrages pédagogiques, sur le moyen âge et la littérature contemporaine.

MARCELA DELPASTRE ET L'IDÉE LATINE

Marcela Delpastre et l'idée latine... A première vue, l'écrivain qu'est cette femme hors du commun, aurait quelque mal à rentrer dans la thématique. Mais on ne peut pas laisser passer le 20ème anniversaire de sa mort sans évoquer cet immense poète. Et, en cherchant bien, on trouve bien de quoi relier son œuvre à l'idée latine. D'ailleurs...

N'y a-t-il pas quelque chose d'homérique dans l'inscription dans le cosmos qui caractérise l'oeuvre poétique ? Dans la relation aux ancêtres, l'héritage d'une civilisation ?

N'y a-t-il pas quelque chose de latin dans l'une de ses deux langues d'écriture, l'occitan en l'occurence, avec sa syntaxe et son rythme scandé ?

N'y-a-il pas quelque chose de méditérranéen dans cette pratique de l'accueil, cette larguesa et cette convivéncia qu'elle incarnait ?

Et que dire de l'humilité du poète, « je suis toi l'homme vivant », « je suis miroir », sinon qu'elle s'inscrit dans un humanisme et la conception d'une paix universelle ?

L'INSCRIPTION DANS LE COSMOS

Ici, le rôle du poète est essentiel. Car il est medium, peut-être chamane. Sa fonction fait de lui le passeur de la conscience de l'univers, le metteur en verbe de toute expression du vivant, l'être élu pour dire cette parole, « çò que me chau dire » selon Marcela Delpastre elle-même.
Il est dans un positionnement christique, s'offrant dans la douleur pour accueillir cette conscience que son œuvre restitue.

Car le vivant, c'est arbre, herbe, animaux, insectes, homme, pierres, faits de « la même chair, le même sang, la même sève ».
L'arbre, dont les racines sont dans la terre en relation avec les forces chtoniennes et la tête dans le ciel en relation avec astres et constellations,
l'arbre, qui vit de terre, d'eau, de vent, de soleil,
l'arbre relie tous les éléments du cosmos.

Si le poète est passage de la conscience de l'univers, il rencontre forcément la dimension métaphysique et philosophique. Le néant, Dieu, l'eternala eternitat apparaissent alors comme des gouffres aux échos « innombrables » parmi lesquels la foi garde de l'errance.

Homérique, pourquoi pas ?, la fidélité à la culture ancestrale et aux amis.
On touche là à l'aspect ethnographique de l'oeuvre avec le fonctionnement et les codes de la société rurale héritée de plusieurs générations ; des anecdotes vécues ou relatées selon la mémoire collective illustrent comportements et pratiques. Tous les écrits etnhographiques (« Le Tombeau des ancêtres », « Les Contes du feu, le bourgeois et le paysan », « De la tradition », « Bestiari », « Lo Libre de l'erba e daus aubres » etc…), les Mémoires aussi bien sûr, portent la marque de cette fidélité associée à un souci de transmission, attachée à donner le sens des choses. Sans oublier la volonté de témoigner d'une culture en cours de disparition du fait de la profonde transformation de cette société, de la disparition du paysan au profit de l'exploitant agricole.

LA LANGUE, L'ÉCRITURE

L'écriture chez Delpastre est cosmique en ce sens qu'elle recrée le monde en exprimant sa

conscience, comme le tison pris au feu de Saint-Jean et projeté contre un arbre « se résout en milliers d'étincelles », arbre/parole « créant de soi le cosmos nouveau » ;
En ce sens encore que le rythme du psaume et la relance progressive des thèmes rappellent, comme le tison, « les deux principales formes iconographiques de la foudre, la spirale et la roue », la foudre étant la représentation symbolique du dieu, le dieu se confondant avec sa création ; le poète/arbre/parole devient alors sinon le dieu lui-même du moins une sorte de sibylle intermédiaire entre le sacré et le profane, qui révèle non l'avenir mais l'être, l'èsser.

Comme la Pythie, la Sibylle, Marcela était femme, incarnant le principe féminin constitutif de chacune. Et quand le poète est une créatrice, son œuvre en porte la marque. La fluidité de l'écriture, une prédilection pour les éléments femelles comme l'eau/l'aiga, la lune, l'eau comme symbole du mouvement, du passage, participent de cette origine.

La syntaxe occitane, très proche de la syntaxe latine, apporte sa touche formelle à l'idée de latinité.

LARGUESA, CONVIVÉNCIA

Larguesa, c'est, pourrait-on dire, la générosité, l'art du don. On la retrouve dans l'offrande propitiatoire de soi à la poésie, à la beauté du monde, au vivant. Générosité aussi chez la femme qui donne son savoir traditionnel aux collecteurs venus récolter contes et chansons.

Convivéncia, particulièrement dans des faits de l'Histoire, vécue au jour le jour pendant la guerre, entre les réfugiés qu'on accueille, les maquisards qu'on nourrit, pendant qu'on entend et regarde passer les avions « leurs œufs de mort dans le ventre ». Aujourd'hui, elle approuverait la proposition corse d'accueillir l'Aquarius sur l'île.

Larguesa et convivéncia, ces deux valeurs-clés de la civilisation occitane médiévale, sont présentes chez la paysanne Delpastre héritées d'une tradition familiale ancestrale. Présentes également chez la jeune femme qui, au cours des années 50, se range au côté des « filles-mères » pour dénoncer l'opprobe que le milieu rural fait peser sur elles.

PAIX UNIVERSELLE

Marcelle Delpastre a une conception large de la paix. Si elle évoque en même temps « Montségur, Oradour sur Glane, Hiroshima », c'est pour dire que la même fumée fait le tour de la terre, pour déplorer en filigrane les répétitions de l'Histoire, la perte de mémoire de l'humanité. Aujourd'hui, elle ajouterait le drame des naufragés de la Méditerranée.
Les sept tomes des Mémoires font la preuve que l'expérience humaine, proprement individuelle, participe en fait à l'élaboration de la mémoire collective, pourvu qu'elle soit mise en mots, transmise, restituée. Ainsi il semble que le projet delpastrien soit de porter une pierre à l'édifice culturel universel. Ainsi, Marcelle Delpastre érige la mémoire contre le chaos.

La femme ni l'œuvre ne supporteraient pas une quelconque réduction, l'une étant hors du commun et l'autre d'une force et d'une intensité induisant émotion et bouleversement, questionnement aussi.

L'œuvre, comme la personne, comme la femme, est un tout, tant s'imbriquent le poétique, l'ethnographique, le mémoriel, chacun se nourrissant des autres. Son grand œuvre, à dimension de l'universel.

QUELQUES TITRES SUPPLÉMENTAIRES DE MARCELLE DELPASTRE :

Saumes Pagans
Poésie modale (3 tomes)
Paraulas per 'questa terra (5 tomes)
Cinq heures du soir
Le Testament de l'eau douce
Ballades
Natanaël jos lo figièr
Lo Cocotin de l'argfuelh
et
Marcelle Delpastre, à fleur de l'âme, Miquèla Stenta (édition Vent Terral, 2016).

MARCELA DELPASTRE E L'IDÈA LATINA

A primièra vista, l'escrivan qu'es aquesta femna fòra nòrmas, auriá un pauc de mau a dintrar dins la tematica. Mas se podiá pas laissar passar lo 20en anniversari de sa mòrt sens evocar l'immense poèta qu'es. Cèrca que cercaràs, i a de qué religar son òbra a l'idèa latina. D'alhors...
I a pas quicòm d'omeric dins l'inscripcion dins lo cosmòs que caracteriza l'òbra poëtica ? Dins la relacion als aujòus, l'eiretatge d'una civilizacion ?
I a pas quicòm de latin dins una de sas doas lengas d'escritura, l'occitan vòle dire, amb sa sintaxi e sa scansion ?
I a pas quicòm de miegterranenc dins la practica de l'acuèlh, aquesta larguesa e aquesta convivéncia qu'incarnava ?
E qué dire de l'umilitat dau poèta « je suis toi l'homme vivant », « je suis miroir », que se marca dins un umanisme e la concepcion d'una patz universala ?

L'INSCRIPCION DINS LO COSMÒS

Es aicí essenciau lo ròtle dau poèta. Car lo poèta es medium, benlèu chamane. Sa foncion fai d'eu lo passaire de la consciéncia de l'univèrs, lo meteire en vèrbe de tota expression dau vivent, l'èsser elegit per dire aquesta paraula, « çò que me chau dire » segon Marcela Delpastre d'esperela.
Es, lo poèta, dins un posicionament cristic, s'ofrissent dins la dolor per aculhir aquesta consciéncia que son òbra restituís.

Car lo vivent, es aubre, èrba, bèstias, insèctes, òme, pèiras, faches de « la même chair, le même sang, la même sève ».
L'aubre, que sas rasigas son en tèrra en relacion amb las fòrças ctonianas e sa tèsta dins lo cèu en relacion amb astres e ensenhas,
l'aubre que viu d'aiga, de tèrra, de vent e de solèu,
l'aubre religa totes los elements dau cosmòs.

Se lo poèta es passatge de la consciéncia de l'univèrs, rescontra obligatoriament la dimension metafisica e filosofica. Lo neient, Dieu, « l'eternala eternitat » aparèisson alara coma d'avens dals ressons « innombrables » entre que la fe garda de l'errança.

Omerica, tanben, perqué pas ?, la fidelitat a la cultura dals aujòus e als amics.
Tocam aicí a l'aspècte etnografic de l'òbra amb lo foncionament e los còdes d'una societat rurala eiretada de maitas generacions ; d'unas anecdòtas viscudas e contadas segon la memòria collectiva illustran comportaments e practicas. Totes los escriches etnografics (« Le Tombeau des ancêtres », « Les Contes du feu, le bourgeois et le paysan », « De la tradition », « Bestiari », « Lo Libre de l'erba e daus aubres » etc...), los Mémoires tanben, pòrtan la marca d'aquesta fidelitat associada a un desir de transmission, estacada a donar lo sens de las causas. Sens oblidar lo voler de testimonhar d'una cultura a man de desaparèisser dau fach de la transformacion prigonda d'aqueta societat, de la disparicion dau paisan au profièch de l'expleitant agricòla.

LA LENGA, L'ESCRITURA

Dins Delpastre, l'escritura es cosmica en aqueste sens que tòrna crear lo monde en exprimissent sa consciéncia, coma lo tison prés au fuòc de sant-Joan e projetat contra un aubre « se résoud en milliers d'étincelles », aubre/paraula « créant de soi le cosmos nouveau ».

En aqueste sens encara que lo ritme dau saume e la relança progressiva dals tèmas rapèlan, coma lo tison, « les deux principales formes iconographiques de la foudre, la spirale et la roue », lo fólzer essent la representacion simbolica dau dieu, lo dieu se confondent amb sa creacion ; lo poèta/aubre/paraula ven alara senon lo quite dieu au mens una mena de sibila intermediara entre çò sacrat e çò profan, que revèla non l'avenidor mas l'èsser.

Coma la Pitia, la Sibila, Marcela èra femna, incarnant lo principi femenin constitutiu de caduna. E quand lo poèta es una creatritz, son òbra ne pòrta la marca. La fluiditat de l'escritura, una predileccion per los elements femèlas coma l'aiga, la luna, l'aiga coma simbòu de movement, de passatge, participan d'aquesta origina.

La sintaxi occitana, fòrça pròcha de la sintaxi latina, pòrta sa tòca formala a l'idèa de latinitat.

LARGUESA, CONVIVÉNCIA

Larguesa es la generositat, l'art de donar. Se tòrna trobar dins l'ofrenda propitiatòria de se a la poësia, a la beutat dau monde, au vivent. Generositat tanben per la femna que dona son saber tradicionau als collectaires venguts culhir contes e cançons.

Convivéncia, particularament dins los faches de l'Istòria, viscuda jorn a cha jorn, dau temps de la guèrra, entre los refugiats aculhits, los maquisards aprovisionats, dau temps que s'ausisson e s'agachan passar los avions « leurs œufs de mort dans le ventre ». Uòi, Delpastre aprovariá la proposicion còrsa d'aculhir l'Aquarius.

Larguesa e convivéncia, aquestas doas valors màger de la civilizacion occitana de l'edat mejana, son presentas dins la paisana Marcela eiretadas d'una tradicion familiala reirala. Presentas tanben dins la femna jove, que, dins las annadas 50, se met dau costat de las « filles-mères » per denonciar l'opròbi que lor pesava dessús dau fach dau mitan rurau.

PATZ UNIVERSALA

Marcela Delpastre a una concecion larga de la patz. Se, en meme temps, evòca « Montsegur, Oradour sur Glane, Hiroshima », es per dire que la mema fumada fai lo torn de la tèrra, per plànher en filigrana las repeticions de l'Istòria, la pèrda de memòria de l'umanitat. Uòi, apondriá lo drama dals negadisses de la Miegterrana.

Los sèt tòmes dals Memòris fan la pròva que l'experiéncia umana, viscuda individualament, participa de fach a bastir la memòria collectiva, pro que siaga mesa en mots, transmesa, restituïda. Entau, sembla que lo projècte delpastrian siaga de portar pèira a l'edifici culturau universau. Entau Marcela Delpastre arbora la memòria contra lo caòs.

La femna ni l'òbra suportarián pas d'èsser redusidas tant pauc que siaguèsse, una essent fòra çò comun, l'autra d'una fòrça e d'una intensitat que ne venon esmòu e tresvirar, questionament tanben.

L'òbra, coma la persona, coma la femna, es un tot, tant s'entrebèscan çò poëtic, etnografic, memoriau, cadun noirrit per los autres. Son grand òbra, a dimension d'universau.

ANDRÉ UGHETTO

PEN CLUB FRANÇAIS

Né en 1942 à l'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse). Une carrière de professeur de lettres modernes, jusqu'en 2005. Poète, traducteur de poésie (italien, anglais), critique littéraire, conférencier, quelquefois cinéaste, et récemment : auteur dramatique. A été membre des conseils de rédaction des revues *SUD*, puis *Autre SUD*. Participe actuellement aux conseils de rédaction de la revue *Les Archers* (Marseille) et *Osiris* (Old Deerfield, Massachusetts, USA). Est depuis septembre 2011 rédacteur en chef de la revue *Phoenix* (Marseille), créée par l'ancienne « équipe » d'*Autre SUD*.Titres les plus récents : *Édifices des nuages*, Ed. Ubik, Marseille, 2015), *La monnaie des dieux* (La Porte, 2016), *Les Admirables* (La Porte, 2017).

LA MER MÉDITERRANÉE, UN « LAC » DE PAIX ?

Y aurait-il une possibilité que la mer Méditerranée – la mer du milieu des terres, qui se côtoient, qui se font face, qui s'opposent… - puisse devenir un « lac » de paix ?

Comment surmonter l'âpreté des combats économiques ou la dureté des situations de guerre ?

Je vais au plus court : il n'y a d'espoir que dans le développement de l'estime réciproque et du respect qui va avec.

Difficile, dans un temps où l'on risque de régresser vers des guerres de religions. On ne peut palier ce risque qu'en élevant le niveau de spiritualité des peuples. Une altitude spirituelle suffisante me paraît seule capable de faire considérer l'Autre dans sa plus simple et commune humanité. Voir l'humain, même dans l'« ennemi » présumé. Gros travail évidemment, mais pas impossible. La poésie et la musique doivent rythmer l'action, comme disait Rilke. C'est l'art qui est le plus apte à engager cette lutte, plus que la politique, quoique celle-ci ait son rôle culturel à jouer.

Il faut aussi que les peuples – en France par exemple – gardent une estime pour eux-mêmes. La mémoire historique est très nécessaire, mais pas la culture incessante de la culpabilité. S'avouer « inférieur » c'est déjà perdre. J'avais compris cela quand je vivais au Maroc en qualité de coopérant, et je vous prie de croire que j'étais loin de toute pensée colonialiste.

En d'autres termes, admirons ce qui vaut d'être admiré chez les autres – nos éventuels adversaires – et faisons en sorte de n'être pas nous-mêmes méprisés. Ce serait la « science » du meilleur comportement. Mais je crains de m'être trop avancé vers une manière d'utopie.

Cu saup se li auriá una possibilitat per que la mar Mediterranèa – la mar dau mitan dei tèrras, que se costejan, se fan fàcia, s'opausan- posquèsse venir un "laus" de patz ?

Coma faire per susmontar d'asprei combats economics o de durei situacions de guèrra ?

Fau ges d'alònguis : li a d'esper ren que dins lo desvelopament de l'estima recipròca e dau respèct que vai ensems.

Dificile, dins un temps que riscam de regressar vèrs de guèrras de religions. Aquèu risque, lo podèm escartar en aussant lo nivèu d'espiritualitat dei pòples. Li a qu'una aussada espirituala sufisenta que me sembla capabla de faire considerar l'Autre dins sa mai simpla e comuna umanitat. Veire l'uman, fuguèsse dins "l'enemic" suspausat. Aquò, es evident, es un gròs trabalh mai es pas impossible. La poesia e la musica devon ritmar l'accion, coma lo disiá Rilke. Lo mai apte per engajar aquesta lucha, aquò es l'art, mai que la politica, ben qu'ague ela perèu son ròtle culturau de jogar.

Fau tanben que lei pòples - en França per exemple - gardan l'estima de se. La memòria istorica es mai que mai necessària, mai pas la cultura sensa fin de la culpabilitat. S'avoar « inferior », aquò es ja

perdre.

Aquò l'aviáu comprés quand viviáu au Maròc en qualitat de cooperant, e vos pregue de creire qu'ère luenh de tota pensada colonialista.

Autrament dich, admirem aquò que se merita d'èstre admirat envèrs leis autres- nòstreis adversaris eventuaus- e faguem de sòrta que nos mespresèsson pas. Aquò sariá la « sciéncia » dau comportament lo melhor.

Mai crenhe d'aguer butat tròp en avans una mena d'utopia.

(Mesa en òc de Gui Matieu).

DEUXIÈME PARTIE :
POÈMES LIBRES

ÉLIZABETH CSICSERY-RONAY
PEN CLUB HONGROIS

Écrivaine, traductrice, éditeur, poète, critique musical.

A étudié la philosophie, la musique et la littérature à George Washington University, Washington, D.C., les langues modernes et la littérature à la Sorbonne, Paris.

A édité le journal, *Berlioz Society Bulletin* pendant 12 ans. A été critique musical régulier pour l'hebdomaire anglais *The Bulletin* à Bruxelles pendant 5 ans.

A traduit de nombreux écrivains et poètes (hongrois/américain), des livres pour enfants, des guides et des essais (par ex. : *The Art of Music (À travers chants)* de Hector Berlioz).

Ses propres poèmes écrits en trois langues (anglais, hongrois et français) sont traduits en espagnol, catalan, occitan, portugais, roumain, allemand, slovène, tschèque, et japonais.

N'étant pas Latine, la Latinité n'est pas mon terrain, je vous envoie quelques observations brèves et quelques poèmes et traductions des poèmes.

Le latin était la langue parlée en Hongrie jusqu'à la 19ième siècle. Le roi et l'empereur de l'Autriche, Josef II, a decrété en 1784 que l'allemand sera la seule langue officielle dans l'empire. La réaction en Hongrie était que les administrateurs, prêtres, pasteurs, officiels, instituteurs, professeurs refusaient de parler l'allemand. Il parlait le latin. Ainsi le latin a duré le plus longtemps en Europe en tant que langue parlée en Hongrie. (Aussi en Pologne).

Notre ami roumain, M. Dinu Flamant, un homme tres cultivé, respectueux et aimable, a raconté que les roumains étaient très mal traités par les hongrois qui les dominaient pendant des siècles. Il a raison et je lui a rassuré que j'étais d'accord avec lui, la grande majorité des hongrois le savent et on le regrette beaucoup. Mais il a manqué de dire que cela se passait il y a très longtemps, avant le Traité de Trianon en 1920 après la Première guerre mondiale. Depuis ce temps c'est l'inverse. Ce sont les

hongrois qui sont dominés par les roumains. La Roumanie exige qu'il n'y ait qu'une langue officielle dans le pays, malgré l'existence de 1.2 million de hungarophones. Même dans les contées majoritaires hongrois, toutes les enseignes et panneaux de rue ne sont qu'en roumain. Récemment après que les activistes aient pendu des panneaux en deux langues ou le drapeau székely sur les édifices d'administration, le Premier ministre roumain (qui n'est plus en office) a dit que la personne qui fait cela sera pendue aussi.

Éliane Tourtet nous a raconté que son organisation, Journalistes sans frontières, a dit qu'il y a deux journalistes en prison en Hongrie. J'étais très sceptique, puisque je sais qu'on a une presse d'opposition féroce en Hongrie. On peut dire n'importe quoi sur Orbán ou sur le gouvernement et rien ne se passe. Je lui ai demandé de me donner ces deux noms, puisque c'est bien la tâche du PEN hongrois d'investiguer de tels cas. J'ai trouvé le suivant:

> Even with all the troubles in Hungary's media environment, these difficulties are really nothing compared to what the media and journalists in Egypt, Turkey, Russia or other alleged 'illiberal' role model countries of Viktor Orbán have gone through. The Hungarian government and its proxies have never crossed the red line of attacking, jailing, or killing journalists. The number of physically threatened journalists is Hungary is still zero.
> Even something like the murder of Slovak journalist Ján Kuciak is unimaginable in my country, where violence in politics and business has been extremely low since the late '90s. The Hungarian government, however, has found a more civilised and subtle way of silencing its critics – by threatening and corrupting media owners, and by killing newspapers instead of the journalists.
> Szabolcs Panyi was nominated for the European Press Prize in 2018, with an investigation about the Russian influence on the refurbishment of Budapest's old Soviet metro cars.

Permettez-moi d'ajouter que le recueil de la poésie, *Flors d'errance, Wandering Flowers, Fleurs d'errance,* de notre Jean-Frédéric Brun en occitan a apparu avec mes traductions de ses vers en anglais (du francais bien sur). On a lu quelques poèmes aux lectures de poésie. Sylvia Aymerich, poète catalane, a apporté son livre, Revista de Literature, L'Aiguadolç, La traducció literària : un pont entre les cultures, Primavera 2018. J'ai traduit un poème de Renada-Laura Porte, poète catalane, aussi un poème, Epitaphe, de Bernat Lesfargas, tous les deux vers le hongrois, qui ont apparu dans ce livre.

Aussi je contribue par des poèmes lus à la lecture de poésie.

(Version française d'Élisabeth Csicsery, version occitana de Gui Matieu).

POTEL ES TAVASZ

A természet télen alszik
téli álmát alussza, mint a medve.
A fák kopárak
Ágak, törzsek feketék
A hó fehér
Fekete, fehér

A Természet grafikus

Megérkezik a tavasz
Fehér és fekete zölddé válik
Fű nő, levelek rügyeznek
Fehér, rózsaszín, piros, lila, sárga
virágok kivirulnak
A Természet festő

L'HIVER ET LE PRINTEMPS

En hiver la Nature dort,
Elle hiberne comme les ours.
Les arbres sont nus,
Leurs branches et troncs sont noirs,
La neige est blanche.
Noir et blanc

La Nature est artiste graphique

Le Printemps arrive.
Le noir et blanc deviennent verts
L'herbe pousse, ainsi que les feuilles
Des fleurs s'épanouissent,
Blanches, roses, pourpres et jaunes.

La nature est peintre

L'IVÈRN E LA PRIMA

En ivèrn la Natura dòrm,
Ivèrna coma leis orsas.
Leis aubres son nus,
Sei brancas e petges son negres,
La nèu es blanca.
Negre e blanc

La Natura es un artista grafic.

La prima arriva.
Lo negre e lo blanc vènon vèrds.
L'èrba creisse, lei fuelhas perèu
De flors s'espandisson,
Blancas, ròsas, porpras e jaunas

La Natura es pintre

Notre grand poète, SANDOR KANYADI, de Transylvanie, vient de mourir. On était de bons amis depuis très longtemps. Il a constamment essayé de construire des ponts entre les hongrois et les roumains Il a traduit beaucoup de grands poètes roumains. C'est une très grande perte pour nous. J'ai choisi deux de ses poèmes que j'ai lu en hongrois et dans ma traduction en français.

TÖRTENELEM ORA

A történelmet próbáltam
magyarázni a köveknek
hallgattak

próbáltam a fáknak
bólogattak

próbáltam a kertnek
szelíden rámmosolygott

a történelem négy
évszakból áll mondta
tavaszból nyárból
őszből és télből

most éppen tél jön

LA LEÇON DE L'HISTOIRE

J'ai essayé d'expliquer
l'histoire aux pierres
elles ne m'ont rien dit

J'ai essayé d'expliquer
aux arbres
ils ont incliné la tête

J'ai essayé d'expliquer
au jardin
il me souriait gentiment

l'histoire a quatre
saisons il a dit
le printemps l'été
l'automne et l'hiver

l'hiver arrive juste

LA LEIÇON D'ISTORIA

Assajère d'explicar
l'istòria ai peiras
me diguèron ren

assajère d'explicar
ais aubres
clinèron la tèsta

Assajère d'explicar
au jardin
me soriguèt gentament

l'istòria a quatre
sasons diguèt
la prima l'estiu
l'autona l'ivèrn

vaquê qu'arriva l'ivèrn

MONDOKA

tengeralattjárón
embertelenül
elektronikus-agyak számítják ki
embertelenül
a pontos és igaz jövendőt
embertelenül
hogy milyen lesz majd a föld
embertelenül

DICTON

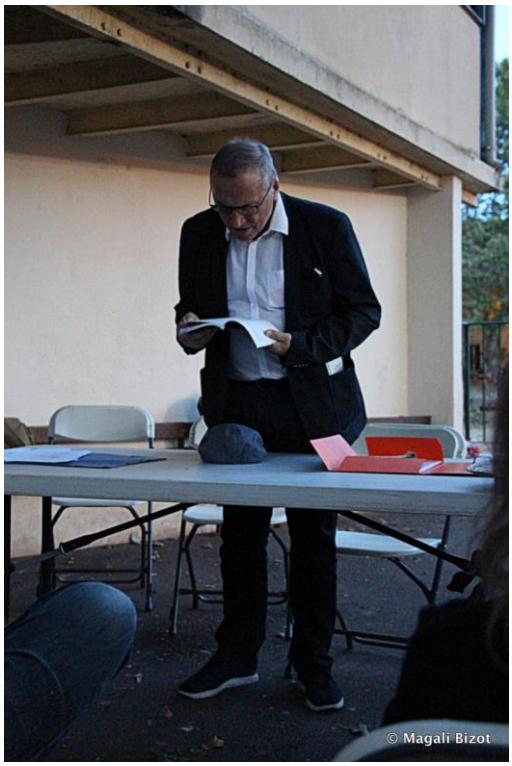
au fond des eaux neutres
sans humanité
sur le sous-marin atomique
sans humanité
les cerveaux électroniques calculent
sans humanité
le futur exact et véritable
sans humanité
ce que la terre sera
sans humanité

DIRE

au fons-deis aigas neutras
sens umanitat
sus lo sotamarin atomic
sens umanitat
lei cervèus electronics calculan
sens umanitat
lo futur exact e veritable
sens umanitat
aquò que la tèrra sarà
sens umanitat

(Version occitana de Gui Matieu).

DINU FLAMAND
PEN CLUB ROUMAIN



Né le 24 juin 1947 dans la région Bistriţa-Năsăud, au nord de la Transylvanie en Roumanie.

Poète, essayiste et journaliste, grand traducteur de littérature française, espagnole, italienne et portugaise, commentateur de l'actualité politique dans la presse roumaine et internationale. En janvier 2011, on lui a décerné le Prix National Mihai Eminescu pour l'ensemble de son œuvre poétique. Licence en Philologie, en 1970, de l'Université "Babeş- Bolyai" de Cluj ; pendant ses études il devient membre fondateur de la revue *Echinox* qui a marqué plusieurs générations littéraires par son esprit antidogmatique. Il a travaillé dans des rédactions des journaux, revues et maisons d'éditions de Bucarest, dont *Amfiteatru* (Amphithéatre) et *Secolul 20* (Le XXe Siècle), avant d'obtenir, dans les années 1980, asile politique à Paris, d'où il dénonce, dans la presse écrite (*Libération, Le Monde*) et à la radio (RFI, BBC, Free Europe) le régime d'oppression de Roumanie. Journaliste bilingue à RFI d'avril 1989 à avril 2009. Après la chute du régime communiste il a été réintégré dans la littérature de son pays d'origine. Plus récemment il a réalisé des émissions sur l'actualité roumaine et internationale pour diverses chaînes de télévision roumaine. À partir d'août 2011, il devient conseiller du Ministre des Affaires étrangères de Roumanie et a représenté son pays auprès de l'Organisation Internationale de la Francophonie jusqu'en 2014.

Il a publié en Roumanie de nombreux livres de poésie et de critique littéraire, dont : *Apeiron* , 1971, *Poezii* , 1974, *Altoiuri (Greffons)*, 1976, *Stare de asediu* (*État de siège*), 1983, *Viaţă de probă* (*Vie à l'épreuve*), 1998, *Dincolo (De l'autre côté*, édition bilingue), 2000, *Tags*, 2002, *Migraţia pietrelor* (*La migration des pierres*), 2003, *Grădini (Jardins)*, (édition bilingue, 2005), *Frigul intermediar* (*Le froid intermédiaire*), 2006, *Umbre şi Falaze* (*Ombres et falaises*), 2010, *În amonte (En amont)*, (édition bilingue 2011), *Zona*, (édition bilingue), 2012.

Ses recueils de poèmes ont été publiés dans de nombreux pays en plusieurs langues : *Estado de sitio* (Lar, Espagne, 1983), *Poèmes en apnée* (La Différence, 2004), *Éclats - 5 poètes roumains* (Comp'Act, 2006), *Corzi/Superstrings* (Ideea europeana, Bucarest, 2007), *Haverá vida antes da morte* ? (Quase, Portugal, 2007),

La luce delle pietre (anthologie, 1998-2009, 2010, Bari, Italie), *En la querda de tender* (Linteo, Espagne, 2012) et tout récement *Innatention de l'attention* (La passe du vent, France, 2013).

Il a beaucoup traduit du Fernando Pessoa, Herberto Helder, Carlos Drummond de Andrade, Vinicius de Moraes, Umberto Saba, Samuel Beckett, César Vallejo, Pablo Neruda, Lautréamont, Philippe Sollers, Jean Claude Guillebaud, Dominique de Villepin, Jorge Semprun, Antonio Gamoneda, Jean Pierre Siméon, Antonio Lobo Antunes, Omar Lara et autres.

Ses traductions ont été couronnées par des divers prix littéraires. Les commentateurs de sa poésie soulignent son fort engagement éthique et existentiel. Dernières parutions de ses poèmes: *La veille et le rêve* (en roumain, Editura Scoala Ardeleana, Cluj, 2016), *Printemps à Prague* (Tractus Arte, 2017), *Sombras y rompeolas* (traducción en espagnol de Catalina Iliescu, UANL, Nuevo León, México), *El frío intermediario* (traducción en espagnol de Omar Lara, Valparaíso, México), *Sombras e falésias* (Prefacio de Antonio Lobo Antunes, traduction en portugais par Corneliu Popa, Guerra & Paz Editora, Lisbonne, 2017), *Schatten und Klipen* (aus dem Rumänischen von Edith Konradt, Illustriert von Savina Tarsitano, KLAK Verlag, Berlin, 2017), *Ombre e Falesie* (edizione bilingva, traduzioni di Smaranda Elian, Raffaeli Editore, Rimini 2018).

Tout poème s'il est vrai demeure mystère disait Pierre Jean Jouve.

On le voit, les poètes sont d'accord, inutile de se pourvoir en appel : oui lecteur, il faut faire avec la poésie de Dinu Flamand comme avec toute poésie plénière (celle qui, foin des ornements, épouse la complexité de la vie), il faut y aller droit devant, s'y enfoncer et bien entendu s'y perdre pour en trouver le sens ! Qu'on prenne plutôt mon propos pour un exercice d'admiration, gouverné par la sympathie franche et résolue que m'inspirent et l'homme et son poème. Il y a, grand bien nous fasse, toutes sortes de poésie. Celle de Dinu Flamand n'est pas accommodante, elle est souvent amère et cruelle (cruelle d'abord vis à vis de son auteur, ce qui est la moindre des élégances). Elle porte constamment, comme un signe au front, sa blessure, la cicatrice qu'à nous tous laisse l'existence pour l'avoir trop aimée, trop désirée fidèle aux promesses de l'enfance qui nous promettait le monde. (Jean-Pierre Siméon).

(Version française de Claudiu Soare e Ana Flamind.
Version occitana de Gui Matieu).

MESAGERUL

Sfârşit de mileniu. Plouă
Cerul îşi scutură oboseala
oameni trişti continuă să locuiască în case triste
unde pereţii se privesc faţă în faţă ca zilele
cu nopţile şi prezenţele
cu absenţele…

Nici un semn de dincolo nici o emoţie
expulzată din spaţiile unde misterul
se stratifică rece – scânduri
indiferente în curtea unei fabrici de cherestea

ci doar această diversiune a timpului
ţesându-se în vreme ce se deşiră
ca hainele morţilor – singurele în stare
să tacă despre ceea ce nu ştiu vorbi.

Stau la fereastra dintre cele ce se întâmplă şi nu se întâmplă
în această ploaie şi uscată şi udă
pândind o germinaţie de răspunsuri
la întrebări încă neînsămânţate.

Iar din orizont pe oceanul de inexprimabil
înaintează poemul – cu o ramură de cuvinte
în dimineața lumii – înseninând ape sumbre
ademenit de fluieratul distrat al meu, al tău.

LE MESSAGER

Fin de millénaire. Il pleut.
Le ciel lâche sa fatigue
des hommes tristes habitent des maisons tristes
dont les murs se dévisagent
tel le jour et la nuit
la présence et l'absence.

Aucun signe de l`Au-delà aucune émotion
expulsée des espaces où le mystère
se stratifie froidement – seules les planches
indifférentes dans la cour de la scierie –

ensuite cette diversion du temps
qui se tisse et se déchire de concert
comme les habits des morts – seuls à même
de taire ce dont ils ne sauraient parler.

Je reste devant la fenêtre qui sépare
ce qui advient de ce qui n'arrive pas
au cœur de cette pluie et sèche et humide
épiant la germination des réponses
à des questions non encore parsemées.

Sur l'océan de l'horizon indicible
s'avance ce poème – rameau de paroles
dans le matin du monde – et rassérène les eaux sombres
attiré par mon sifflet distrait
ou le tien...

LO MESSAGIER
Fin de milenari. Plòu.
Lo cèu bandís son lassitge
d'òmes tristes rèstan en d'ostaus tristes
que lei muralhas se desvisatjan
coma lo jorn e la nuech
la presénca e l'abséncia.

Pas un solet signe de l'En delai ges d'emocion
forabandida deis espacis m-onte lo mistèri
s'estratifica frejament- ren que lei pòsts
indiferents dins la cort dau ressèc-

puèi aquesta diversion dau temps
que se teissa e s'estraça de cotria
coma lei vestits dei mòrts- lei solets que se pòdon
taisar sus aquò que ne sauprián pas parlar.

Rèste davans la fenèstra que separa
aquò que vèn d'aquò qu'arriba pas
au còr d'aquela pluèia seca e umida
que espia de responsas que grelhan
per de questions pa'ncara samenadas.

Sus l'orizont indicible
aquèu poèma s'avança- ramèu de paraulas
dins lo matin dau monde- e rasserena lei aigas sornas
quand l'attira mon sublet distrach
o lo tieu…

GHEMUIT

Ea soseşte cu un miros de piele caldă din
patul altuia
îşi desprinde din păr un soare ierbos
şi întinde mâna
între degetele ei apa ia forma paharului
şi transportă-n adânc palpitul unui sărut uitat.

O protejează o fericire crenelată cu metereze
de cetate a somnului
musteşte de o densă fosforescenţă
intangibilă
cum pulsează spre mine
din depărtări insuportabil
de apropiate
unde mă înec în ani lumină de secetă.

Mi-aş deschide brusc pieptul să o primesc
direct în tăcerea mea
rostogolită
de pe culmile crudului april

nici un cuvânt de-al meu nu o mai atinge
aştept
ghemuit în coaja ecoului inutil
care mă repetă.

BLOTTI

Elle arrive du lit d'un autre avec sa fragrance
de peau chaude
elle tend le bras et détache lentement de ses cheveux
un soleil verdâtre
entre ses mains l'eau prend la forme du verre
et porte vers le profond le friselis du baiser.

La protège un bonheur aux murs crénelés de la cité du sommeil
qui jaillit d'une dense phosphorescence
intangible et pulsative et qui monte vers moi
des distances à peine supportables
où je me noie
dans des années-lumière de sécheresse.

Je m'ouvrirais la poitrine afin de l'accueillir
tout droit dans mon silence
qui dévale
des cimes d'un avril sanguinaire

mais aucun de mes mots ne la touche –
et j'attends
blotti dans l'ovale de l'écho inutile.

AGROMOLIT

Vèn dau liech d'un autre amé son olor
de pèu cauda
lèva lo braç e destaca plan plan sei cabeus
un solèu verdastre
entre sei mans prèn la fòrma dau gòt
e pòrta vèrs lo fons lo fremin dau poton.

La para un bonur dei barris merletats de la ciutat de la sòm
d'una fosforescéncia densa
intangibla e pulsativa e que me monta
dei distàncias tot just suportablas
m-onte me negue
dins d'annadas-lums de secaressa.
Me durbirai lo pitre per l'aculhir
tot drech dins mon silenci
que davala
dei cimas d'un abriu sanguinari

mai pas un de mei mòts que la toquèsse-
e espère
agromolit dins l'ovala de l'ecò inutile.

PLOAIA ÎN AMINTIREA NORULUI

Fericită
partea de vizibil ce te arată lumii
altfel decât se adună în mine absenţa ta
aluvionară – viitură
de frunze şi crengi rupte
spre stăvilarul
din josul râului.

Mă locuieşti ca ploaia în amintirea norului
ploaia ce spală timpul…

Sigur că distanţa este – spui tu – o numărătoare inversă
iar ceea ce s-a întâmplat încă poate să mai aştepte –
îmbătrânesc violent
zi şi noapte...

LA PLUIE DANS LE SOUVENIR DU NUAGE

Heureuse la part du visible qui te révèle au monde
plus que la montée de ton absence alluvionnaire
le fait dans mon tréfonds –
écoulement
de feuilles et de branches brisées
vers la digue
de l'aval du fleuve

tu m'habites comme la pluie dans le souvenir du nuage
cette pluie-là qui lave le temps

tu dis que la distance est un compte à rebours
et que ce qui est arrivé peut encore attendre –
mais je vieillis violemment
jour et nuit…

LA PLUEIA DINS LO SOVENIR DAU NIVOL

Crespinada la part dau vesible que te revèla au monde
mai que la montada de ton abséncia aluvionari
lo fai au fons de ieu-
escolament
de fuelhas e de brancas en brigas
vèrs lo bastardèu
de l'avau dau flume

dins ieu demòras coma la pluèia dins lo sovenir dau nívol
aquesta pluèia que bugada lo temps

dises que la distància es un còmpte de rebors
e qu'aquò qu'es arribat pòu encara esperar-
mai vielhisse violament
nuech e jorn …

ARTA POETICA

Ai plecat şi deja trebuia să fi fost sosit
cauţi şi tocmai constaţi că urma să pui
ieşi în afara ta cu paşi ezitanţi în timp ce rămâi şi ai
revenit
alergi pe conturul interior al munţilor
cu paşi de roată

e recomandabil să nu te smiorcăi
de nerăbdare
să nu cauţi compasiunea lipicioasă
ca interstiţiile miopiei
pentru o vizibilitate mai bună urcă
spre vârful durerii
şi totuşi afundă-te
în vulcanul ei

cu disperarea poartă-te blând
nu se ştie
cine pe cine piaptănă

l'éternel silence des espaces infinis să nu te sperie
mai mult decât rumegatul cotidian al fânului de-ntuneric
pe care îl eructezi
cocoloş
din stomac în gură

încredinţează-i pasului tău vidul trainic
ce se strecoară sub sandaua însângerată
de mers în cerc
compas al obsesiei
ce taie spirala lumii ca de pe un măr coaja

încearcă să te surprinzi
întorcându-te brusc spre tine
să te zăreşti în nimeni
cu o gură-ochi de ciclop
larg deschisă îngânând rezonanţele universului

nu uita să respiri între colinele subitei uimiri ce-ţi întinde
peisajele unei suferinţe jubilatorii
ascultă
cum se deschid în carne pustulele prelimbajului

resemnează-te doar
cu ceea ce îşi pierde în tine urma
pipăie în auz
de dincolo de zid nimicul
când te îndeamnă şoptind

ART POÉTIQUE

Tu es parti – déjà tu devais être de retour
et tu furètes dans ce que tu devrais larguer
tu te quittes à pas hésitants mais cependant tu restes
te voici de retour
tu cours à pas ronds
sur le contour intérieur des montagnes…

Il est pourtant recommandé de ne pas pleurnicher
par impatience
et de ne pas chercher
la compassion dans les interstices de la myopie

et si tu as besoin d'une meilleure visibilité alors monte
vers les cimes de la douleur
et plonge
dans son volcan

et ton désespoir prends-le avec douceur
on ne sait jamais
qui arrange ou qui peigne

ne crains pas l'éternel silence des espaces infinis
plus que l'exercice quotidien de ruminer
du noir

confie plutôt tes pas au vide le plus solide
qui se faufile sous ta sandale ensanglantée
à force de tourner –
compas de l'obsession
qui découpe du monde sa spirale comme si l'on épluchait une pomme.

Essaie de te surprendre
en te retournant sur toi-même
à te regarder dans le miroir de personne
ta bouche béate, œil perplexe du cyclope
agitée par les résonances de l'univers

et n'oublie point de respirer
parmi les collines de l'éblouissement
subit
qui dévoile pour toi
ces paysages de souffrance jubilatoire.

Écoute
s'ouvrir dans ta chair les bourgeons qui précédent le langage

résigne-toi
seul ce qui perd sa trace dans ta nuit
perçoit dans l'ouïe
le néant au-delà du mur
qui t'incite murmurant

chuchotant
tolle, lege…

ART POETIC

Siás partit-deviás tant lèu t'èstre entornat
e tafuras dins tot aquò que deuriás bandir
te quitas tei pas trantalhan e pasmens demòras
te vaquí entornat
fas en corrent de pas redonds
sus lei bescontorns interiors dei montanhas...

Es pasmens recomandat de pas plorinejar
d'impaciéncia
ni de cercar
la compassion dins leis intersticis de la miopia

e s'as besonh d'una visibilitat melhora te fau montar
vèrs lei cimas de la dolor
e cabussar
dins son volcan

e ton desespèr pren te lo amé doçor
sabèm jamai
quau adoba o quau penchena

te fau pas mai crénher l'etèrne silenci deis espacis infinits
que l'exercici quotidian de remastegar
de negreis idèias

fisa puslèu tei pas au vuege lo mai solide
que s'esquilha sos ta sandala ensaunosida
a fòrça de virar-
compàs de l'obsession
que descopa son espirala dau monde coma se pela una poma.

Assaja de susprendre
en te revirant sus tu
a t'agachar dins lo mirau de degun
ta boca beata, uelh perplèx ciclòp
brandussata per lei resonàncias de l'univèrs

e oblides pas d'alenar
dins lei còlas de l'esbleugiment
que subran
per tu desvèla
aquestei païsatges de sofrença jubilatòria.

Escota
dins ta pèu se durbirlei borras que precedisson lo lengatge
resigna te
ren qu'aquò que pèrd sa traça dins ta nuech
pòu entendre
lo non ren en delai dau barri

que t'incita murmurant
chuchòtejant
tolle, lege….

ÎNCA NU

Linişte
dar nu absenţa cuvântului
încăpăţânare a vidului dând peste margini
susur
umplându-şi marile rezervoare pe care le bea
în tăcere
năvălind din adâncul frigului
din întinderile
pe care spaţiul indiferent
şi le clincheteşte dansând –
tremur al întunericului arzând mocnit
în cenuşa pădurilor de la începutul lumii.
Un până când

al lui până unde. Încă nu după ce a fost... Da!
Ascultă cum tremură braţele mele
încă mult timp după ce m-am culcat
şi mi-e frig
de atâta tăcere…de întuneric întins pe piele.

PAS ENCORE

Silence
  mais non l'absence de parole
obstination du vide qui déborde
bruissement remplissant ses grands réservoirs
            dont il s'abreuve
en silence
  et se ruant des profondeurs du froid
            des étendues
                  que l'espace indifférent
                        tinte en dansant-
tremblement des ténèbres qui brûlent à petit feu
  dans les cendres des forêts du début du monde.

Du « jusqu'à quand » au « jusqu'où »
Du « pas encore »après « avoir été »
Ecoute mes bras encore trembler
  longtemps après m'être couché-
                        j'ai froid
de tant de silence
de tant d'obscurité gisant sur ma peau.

PAS ENCARA

Silenci
mai non absséncia de paraulas
obstinacion dau vuege que desbòrda
pichòt bruch qu'emplís sei grandei sèrvas
que se n'abeura

en silenci
en se rençant dei fonsors de la fred
deis estendudas
que l'espaci indiferent
dinda en dançant-
trebolament dei tenèbras que creman a pichòt fuòc
dins lei cendres dei seuvas dau començament dau monde

Dau « fins a quand » au « fins onte »
Dau « pa'ncara » après « èstre estat »
Escota mei braç que ne tremòlan encara
longtemps après que me fugue cocar
ai fred
de tant de silenci
de tant d'escur que me jais sus la pèu.

JEAN LUC MOREAU
PEN CLUB FRANÇAIS

Né à Tours en 1937, est l'auteur d'une dizaine de livres de poèmes, dont certains destinés aux enfants. Il a également publié des récits, des anthologies, des traductions, notamment de l'estonien, du finnois, du hongrois, du russe. Nombre de ses poèmes ont été mis en musique. Il a écrit les livrets de plusieurs comédies musicales.

MARE NOSTRUM

La mer pourtant était si belle,
L'air si pur et le ciel si bleu ;
Le ressac ourlait de dentelles
Le rivage ; au plus haut des cieux
Tourbillonnaient les hirondelles.
Tous embarquaient le cœur joyeux,
Les enfants ouvraient de grands yeux
Et les mères riaient comme eux :
« Nos petits là-bas, disaient-elles,
Seront heureux ».

Mais la barque, elle,
Etait si frêle
Et le paradis si lointain…

On retrouva les corps sur la plage au matin.

MARE NOSTRUM

Tant bèla pasmens èra la mar,
L'aire tant pur e tant blu lo cèu ;
Lo ressac orlava de dentèlas
Lo ribatge ; ailamondaut
Lei dindoletas remolunavan.
Totei, lo còr gaujós, embarcavan,
Leis enfants durbián grands leis uelhs
E coma elei sei maires risián :
« Nòstrei pichòts, que se disián, ailà
Saràn uros ».

Mai la barca, ela,
Èra tant freula
E tant luenh lo paradis...

Se retrobèt, lo matin, lei cadavres sus la platja.

(Revirat en provençau per Gui Mathieu).

IFIGENIJA SIMONOVIČ
PRÉSIDENTE DU PEN CLUB SLOVÈNE

A Slovene writer (1953), started publishing poems in magazines in 1968, published 14 poetry collections in Slovene language (Stricking Roots - translations in English, Mennard Press), 3 books of esays, many translations from English to Slovene language, she writes for children and she is a president of the Slovene PEN Centre. She lives in Ljubljana, Slovenia.

(Traduit du slovène par Liza Japelj Carone.
Traduccion en occitan de Gui Matieu).

VZELA SEM MU ŽIVLJENJE

Odprla sem kovček. Zapiski s predavanj.
Pisma ljubic, ki niso postale njegove žene.
V vonju zapisana polovica stoletja.
Malo ostane za človekom, ki je bil in ki ne bije več.

Nekaj mojih pisem je spravil.
Obesila sem se nanj, kakor so se obešale tiste,
ki niso postale njegove žene.
Ni hotel biti mož. Samo vdal se je.
Da je potem držal žezlo, ki mu ni dajalo moči.

In sčasoma prenehal biti.

JE LUI AI PRIS LA VIE…

J'ai ouvert la valise. Des cahiers de cours.
Des lettres d'amantes qui ne sont pas devenues sa femme.
Une moitié de siècle consignée dans l'odeur.

Maigres restes d'un homme qui a été et qui n'est plus.

Il a gardé certaines de mes lettres.
Je me suis pendue à lui comme toutes celles
qui ne sont pas devenues sa femme.
Il ne voulait pas être un mari. Il a juste cédé.
Pour tenir ce sceptre qui ne lui a pas donné de force.

Et avec le temps, il a cessé d'être.

LI PRENGUÈRE LA VIDA

Durbiguère la valisa. De quaserns de l'escòla.
De letras d'amantas que son pas vengudas sa frema.
Una mitat de sègle marcada dins l'odor.
Maigras sobras d'un òme que fuguèt e qu'es plus.

Gardèt quauqueis unas de mei letras.
Me pendolère a son còu coma toteis aquelei
que fuguèron pas sa frema.
Voliá pas dau maridatge. Cedèt, pas mai.
Per tenir aqueste sceptre que li donèt ges de fòrça.
Amé lo temps, cessèt d'èstre.

ONA V ZAVETIŠČU

Nekaj vseobsegajočega se je zgodilo.
Zavetje, zatišje, čakanje, počasnost?
Ni upanje, a je kot klop, kot ovijalka.
Duši me, a shajam.
Kljuvam vase kot zagrenjena vrana v suh kruh.
Luna meče senco zavese na poročno sliko.
Ne morem spati.

Izklešem ji slona.
Ker sloni stopajo trdno, tudi ko so tla spolzka.
In ko izklešem, zašepetam besedo,
ki je njej nisem izrekel.

Zamislim si, kako slon stopa po savani.
Siv v rjasto rumeni. Bela svetloba. Prosojen veter.
Ob nabrekli reki sreča samico. Čudovito sivo.
Napila se je. Zadovoljna je. Zaželi si mladiča.
Kakor se med vlije v sod, se mu preda.
Diši pa blatu. Polepljena je z rečnimi travami.
Sije od njegovega medu.

Potem slona iz marmorja nesem v zavetišče.
Položim ga na okensko polico.
Rad bi, da ga zagleda, ko odpre oči.
Rad bi, da me v slonu prepozna.

ELLE DANS LE REFUGE…

Il est arrivé quelque chose d'omnipuissant,
Abri, attente, calme plat, lenteur?
Ce n'est pas de l'espérance, mais c'est comme une tique, comme une liane.
Cela m'étouffe, mais je tiens le coup.
Je me troue de coups de bec comme une corneille morose le pain sec.
La lune imprime le motif du voilage sur la photo de mariage.
Je n'arrive pas à dormir.

Je taille pour elle un éléphant en pierre.
Car les éléphants marchent d'un pas sûr même si le sol glisse.
Ayant fini de tailler, je chuchote un mot
Que je n'ai jamais prononcé devant elle.

J'imagine l'éléphant avançant dans la savane.
Gris dans le jaune marron. Lumière blanche. Vent limpide.
Près du fleuve gonflé, il rencontre une femelle. Magnifique, grise.
Elle vient de s'abreuver. Elle est contente. Elle désire un petit.
Comme le miel se verse dans le tonneau, elle se donne à lui.
Ça sent la vase. Des feuilles de roseau sont collées à sa peau.
Elle rayonne de son miel.
Ensuite j'emporte l'éléphant de marbre dans le refuge.
J'aimerais qu'elle le voie quand elle ouvrira les yeux.
J'aimerais qu'elle me reconnaisse en lui.

ELA DINS LO REFUGI

Se capitèt quauquaren d'omnipotent,
Sostet, espèra, calama, lentor ?
Aquò es pas d'esperança, es coma una langasta, una redòrta.
Aquò m'estofa, mai tène bòn.
Me trauque de còps de bèc coma una gralha lo pan sec.
La luna empremís lo motiu dau veu sus la foto de maridatge.
Pòde pas dormir.

Talhe per ela un elefant de peira,
Que leis elefants an lo pè segur quand lo sòu resquilha.
Coma a finit de talhar, dise a la chut chut un mòt
que jamai prononçarai davant ela.

M'imagine l'elefant que vai dins la savana.
Gris dins lo jaune òcra. Lume blanc. Vent linde.
Près dau flume confle, rescontra una femèla. Magnifica, grisa.
Se ven abeurar>. Es contenta. Vòu un pichòt.
Coma lo mèu vèrsa dins la tina, se dona a-n èu.
T'a una odor de nita. A de fuelhas de canèus empegadas sus la peu.
Trelusís dins son mèu.

M'empòrte puèi l'elefant de peire dins lo refugi.
Lo pause sus la fenèstra.
M'agradariá que lo vegue quand durbirà leis uelhs.
M'agradariá qu'en èu me reconeigue.

ZA OBLJUBO

Kako se bo končalo? Kdo bo sledil kostem?
Kdo bo razsvetlil jame, kdo bo spral korita hudournikov?
Kaj bo ostalo za berače?

Ženski bojo odpadle trepalnice. Obrvi ji bojo zbledele.
Slina ji bo tekla po bradi in klela bo.
V kotičku ustnice bojo solze, v kotičku očesa kri.
Koža bo vedno bolj bleda in hladna.
Prsti na rokah se bojo sproščali.
Dobila bo priporočila, priskutila se bo režiserju zadnje večerje.
Dala se bo oskruniti. Ne bo sprejela mazila. Ne bo se oklenila.
Dala se bo položiti na oder.

Bojo ujede site takrat ?

MA PROMESSE

Comment cela finira-t-il? Qui suivra les os?
Qui éclairera les grottes, qui lavera les lits des torrents?
Que restera-t-il aux mendiants?

Les cils de la femme tomberont. Ses sourcils pâliront.
Sa salive coulera sur son menton et elle jurera.
À la commisures des lèvres les larmes, au coin des yeux le sang.
La peau sera de plus en plus pâle et froide.
Les doigts de sa main lâcheront.
Elle obtiendra des recommandations, elle dégoûtera le réalisateur de la scène.
Elle se laissera souiller. Elle refusera l'onction. Elle ne se cramponnera pas.
Elle se laissera mettre en bière.

Les oiseaux de proie seront-ils rassasiés alors ?

MA PROMESSA

Coma finirà aquò ? Quau seguirà les òs ?
Quau esclararà lei caunas, quau lavarar lei liechs dei gaudres ?
De qué sobrarà per lei mendicants ?

Lei cilhas de la frema tombaràn. Lei subre cilhas paliràn.
l'escupinha li raiarà sus lo menton e sacrejarà.
Au jonh dei labras lei lagremas, au canton deis uelhs lo sang.
La peu sarà de mai en mai palla e freja.
Sei dets de la man lacharàn.
Obtendrà de recomendacions, maucorarà lo realisator de la cèna.
Se laissarà embrutir. Refusarà l'onccion. Se ramponarà pas.
Se laissarà metre dins la caissa de mòrt.

Quau saup se leis aucèus de preda n'auràn pron agut ?

KO SE KOBILA POŽENE PROTI KONCU SVETA

Ko ne morem več slutiti!
Ko ne morem več soditi!
Ko niti ne vem več, da čakam!
Ko se ne spomnim več, da sem se naslanjala nanj!
Da sem bila sploh kdaj ustrežljiva in nežna in groba!
Da sem nemalokrat segla v prazno!

Včasih sem zgrabila več, kot sem lahko nesla.
Tudi uzde.
Včasih mi je polzelo skoz prste.
Tudi uzde so se izmikale. Včasih obema.
Včasih sva vrv vbadala skozi šivankino uho.
Včasih sva blodila drug okrog drugega.

Tudi besede so padle, ki jih nisva mogla
zbezati iz razpok molčečega pohištva.
In stene so se solzile, ko sva se tolkla
za ljubezen.

QUAND LA JUMENT S'ÉLANCE VERS LA FIN DU MONDE

Quand je ne peux plus imaginer!
Quand je ne peux plus juger!
Quand je ne sais même plus que j'attends!
Quand j'oublie que je m'appuyais sur lui!
Que j'ai été serviable et tendre et brutale!
Que pas mal de dois j'ai tendu la main dans le vide!

Parfois j'empoignais plus que je ne pouvais porter.
Même les brides.
Parfois cela me glissait entre les doigts.
Même les b rides se dérobaient. Parfois à nous deux.
Parfois nous passions la corde par le chas de l'aiguille.
Parfois nous errions l'un autour de l'autre.

Même les paroles tombaient, que nous ne pouvions
Extirper des fentes des meubles silencieux.
Et les cloisons larmoyaient quand nous nous battions
Pour l'amour.

QUAND L'EGA SE BANDÍS DE VÈRS LA FIN DAU MONDE

Quand pòde plus ren imaginar !
Quand pòde plus ren jutjar !
Quand sabe socament pas aquò su'espère !
Quand oblide de me apusar sus èu !
Que fuguère serviciabla e tendra e brutala !
Que ben de còp mandère la man dins lo vuege !

Quauquei fes n'emponhave ben mai que podiáu portar.
Emai la cauçana.
Quauquei fes aquò m'esquilhava entre lei dets.
Emai la cauçana m'escapava. Quauquei fes a nautrei dos.
Quauquei fes passaviam la còrda per lo trauc de l'agulha.
Quauquei fes vanegaviam a l'entorn l'un de l'autre.

Emai lei paraulas tombavan, que lei podiam pas
extirpar dei fendasclas dei mòbles silenciós.
E lei bugets lagremejavan quora se garrolhaviam
per l'amor.

TRENUTEK MIRU

Prisluhni pesmi svojih vek,
ko stiskajo zrak,
ko režejo svetlobo.
Potem zaloputni z njimi
kot s težkimi vrati.
Potem jih spet odpri
in zapoj.

UN MOMENT DE CALME

Prête l'oreille au chant de tes paupières,
quand elles compriment l'air,
quand elles coupent la lumière.
puis claque les
comme une porte lourde.
Ensuite recouvre-les
et chante

UN MOMENT DE QUIETUDA

Escota me coma tei parpèlas cantan
quand esquichan l'aire,
quand copan lo lume.
Puèi fai lei clantir
coma una lorda pòrta.
Après 'quò duerb lei
e canta.

ZADRŽANOST

Pisati, o čemer ni mogoče govoriti.
Pisati o rečeh, ki jih nimam komu zaupati.
Zaupati, komur se ni mogoče približati.

Pripravljena na vse,
česar ne zmorem pričakovati.

Bo doživetje vredno utripa srca?
Bom preživela?

Zadržanost popušča.

LA RETENUE

Écrire sur ce qu'il est impossible de dire.
Écrire sur les choses que je ne peux confier à personne..
Faire confiance à celui qu'il est impossible d'approcher.

Prête à tout
ce à quoi je suiscapable de m'attendre.

L'expérience vaudra-t-elle un battement de coeur?
Survivrai-je?

La retenue faiblit.

LA RETENGUDA

Escriure sus aquò que se pòu pas dire,
Escriure sus lei causas que pòs fisar en degun.
Se fisar a-n aquèu que se pòu pas aprochar.
Lèsta a tot
Aquò que siáu pas capabla de me li esperar.
Cu saup se l'experiéncia vendrà d'un baticòr ?
Cu saup se subreviurai ?
La retenguda vèn febla.

USTAVLJAM SE, KJER DIŠI

Obračam se za lepim moškim - visok je -
ravno toliko, da mu lahko poljubim vrat ...

Ustavim se - drugič sem se ozrla -
Počakam. Ustavi se - ravno prav visok.
Ko stojim na prstih, mu z dlanjo podrgnem brado -
kakor če bi se dotaknila peči ...

Brada mora biti groba. In je.
Dotik me mora preplaviti s srhom. In me.
Vrat se udre pod ustnicami kakor blazina.
On me sune z bokom po trebuhu - ki se tudi udre ...

Potem hodim ob njem in ga rahlo odrivam -
Da krotim neučakanost…

JE M'ARRÊTE OÙ ÇA SENT BON

Je me retourne sur un bel homme-il est grand-
juste assez pour que je puisse l'embrasser dans le cou…

Je m'arrête-deux fois j'ai regardé en arrière-
j'attends. Il s'arrête- Il a la bonne taille.

Quand je me tiens sur la pointe des pieds, je frôle sa barbe avec ma paume-
comme si j'effleurais un poêle…

La barbe doit être rugueuse. Elle l'est.
Au toucher le frisson doit m'envahir. C'est fait.
Le cou se cave sous les lèvres comme un coussin.
Il me donne un coup de hanche dans le ventre-qui se cave à son tour…

Ensuite je marche à ses côtés et le repousse doucement-
afin d'apprivoiser l'impatience…

M'ARRESTE AQUI QUE LI SENT BON.

Me revire sus un bèl òme- es grand-
pron per que lo pòsque embraçar dins lo còu…
M'arrèste - airegardat dos còps en arrier-
espère. S'arrèsta- es de la bòna talha,
Quand me tène sus la poncha dei pès.
Li raspalhe la barba dau clòt de la man
coma se l'aflorave d'un fornèu…
La barba dèu èstre rasposa. L'es.
Se tòque ne deve aguer de frissons. Aquò es fach.
Lo còu se cava sos lei labras coma un coissin.
De l'anca, me dona un còp dins lo ventre – que se cava a son torn…
Camine puèi a costat d'èu e lo remande doçament
per aprivadar l'impaciéncia…

---

pen
INTERNATIONAL

ieo
institut
d'estudis
occitans

la Région
Languedoc-Roussillon

Lo CIRDOC

Narbonne

MACAREL.ORG

ISBN

979-10-92642-10-0

EAN

9791092642100